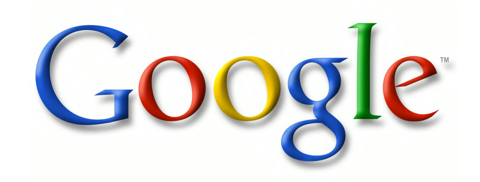


N. M.
Steinthal

ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

AVERTISSEMENT

Sur les contrefaçons *in*-12 des Œuvres de l'abbé *Millot*.

Le public est prévenu que tous les Ouvrages de l'Abbé Millot dont on vient de faire une nouvelle édition, avec des augmentations, format in-12 et in-8., portent la signature de L. ARTAUD : qu'il lui sera facile, en conséquence, de se garantir des contrefaçons fautives desdits ouvrages. On n'en a tiré que 100 exemplaires in-8°., sur carré fin d'Angoulême.

Prix, brochés et étiquetés.

Élémens d'Histoire ancienne, 4 vol. in-12, 10 fr.
Élémens d'Histoire moderne, 5 vol. in-12 12 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire d'Angleterre, augmentée des règnes de Georges II et de Georges III, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Élémens d'Histoire de France, corrigés et augmentés d'observations sur le règne de Louis XV, concernant les mœurs de la cour, les finances, le ministère, les progrès de l'esprit humain, et continués jusqu'a la mort de Louis XVI, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Histoire litt. des Troubadours, 3 vol. in-12, 7 liv. 10 s.
Les mêmes ouvrages en 15 vol. in-8°., sur beau papier, 60 liv. *Idem*, sur carré fin d'Angoulême, 90 liv.
L'édition in-8°. ne se vend pas séparément, excepté l'Histoire de France et d'Angleterre, 6 vol. in-8°., 30 liv.

COURS D'ÉTUDES ENCYCLOPÉDIQUES, rédigés sur un plan neuf, contenant : 1°. l'Histoire de l'origine et des progrès de toutes les sciences, belles-lettres, beaux arts et arts mécaniques; 2°. l'analyse de leurs principes; 3°. tous ces mêmes objets traités en détail. Le tout d'après les meilleurs auteurs, et les découvertes les plus récentes, 6 gros vol. in-8°. avec un *frontispice* gravé et un *atlas* de 64 planches ou tableaux. Prix, 36 fr. brochés, pour Paris; 40 fr. franc de port par les messageries, pour les départemens; et 48 fr. franc de port par la poste : il faut ajouter 8 fr. de plus pour la reliure en basane propre, et 15 fr. en veau porphyre, filet, atlas, reliure pleine. Il en reste quelques exemplaires sur beau papier vélin, atlas grand raisin vélin, premières épreuves, du prix de 72 fr. br. pour Paris, et 84 fr. par la poste. Il faut ajouter 30 fr. pour la rel. en veau racine, dentelle, doré sur tranche, 2°. édition.

HISTOIRE

LITTÉRAIRE

DES TROUBADOURS,

CONTENANT

Leurs vies, les extraits de leurs pièces, et plusieurs particularités sur les mœurs, les usages, et l'histoire du douzième et du treizième siècles.

Tome II.

A PARIS,

Chez Artaud, Libraire, quai des Augustins, nº. 50.

1802.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce second Volume.

ŒUVRES

DE

M. L'ABBÉ MILLOT.

» prendroit plaiſir à les entendre. Mais
» j'ai peur des faux médiſans, gens cruels
» & injuſtes ; j'ai trop d'ennemis : je ne
» veux pas qu'on puiſſe me ſoupçonner.
» Que je voie ſeulement quelqu'un de la
» famille de celle que j'adore : je le bai-
» ſerai tant que la bouche me fendra ;
» tant j'aime ſa jolie perſonne.....

» Or, diront les moqueurs, parlant
» de moi, voyez comme il a l'air égaré ;
» comme il eſt fier, hautain, dédaigneux !
» Mais je ſerois au milieu d'un grand
» marché, que je n'y verrois autre per-
» ſonne que celle en qui j'ai fixé mes dé-
» ſirs. J'ai toujours les yeux tournés vers
» le pays qu'elle habite. Sans ceſſe je
» parle à mon cœur de l'objet auquel
» aſpire ce cœur loyal. Hélas ! peut-on
» aimer ſans qu'il y paroiſſe ? «

Dans une autre chanſon, il ſe dépeint timide & tremblant devant ſa maîtreſſe, au point de n'oſer lui adreſſer des vœux. Il ajoute enſuite ; » Qui entend bien

» les droits & lois d'amour, & qui ſait
» aimer, ne peut jamais avoir grande
» joie, s'il n'y mêle un peu de témérité.
» Jamais on ne vit l'amant trop ſage
» devenir heureux. Mais un peu d'étour-
» derie embellit, pare la ſageſſe, qui
» preſcrit toujours d'être ſur la réſerve
» avec les dames. «

Ailleurs il parle d'une dame dont il a reçu un baiſer, qui l'a rendu *plus fou que ceux de Beziers.* (C'eſt encore aujourd'hui une eſpèce de proverbe injurieux, que dans chaque maiſon de Beziers, il y a la chambre du fou.) Il adreſſe à cette dame, ou à quelque autre, une chanſon remplie d'extravagance, pour lui faire entendre que ſes rigueurs lui ont troublé l'eſprit, quoiqu'il ſoit *plus ſage que Caton ;* & qu'elle peut ſeule lui en faire retrouver l'uſage en l'aimant. Il demande auſſi pardon à une dame de Ségur, de ce que ſon amour lui fait paſſer les bornes de ſa raiſon : il ſe reconnoît indigne d'elle ;

& ſe compare à la feuille d'étain, que l'on fondroit avec l'azur pour donner plus de corps à la couleur. (Cela paroît indiquer une pratique de la peinture en émail ou en moſaïque.)

Il ſe plaint ſouvent de la décadence du véritable amour ; & le ſiècle lui paroît avoir dégénéré, parce que l'amour & les chanſons ne ſont plus en honneur comme autrefois. » Ci-devant, dit-il, » les jongleurs avoient une ſuite nombreuſe de compagnons : on s'empreſſoit de pourvoir à leurs beſoins, pour » l'honneur des dames dont ils célébroient les louanges : au lieu qu'à préſent ils n'oſeroient plus parler d'elles, » parce qu'on fait d'eux trop peu de » cas. Honnis ſoient les chevaliers qui, » les mains ſouillées du pillage des beſtiaux, des égliſes & des voyageurs, » veulent faire les galans auprès des » dames ! Les changemens ſurvenus en » amour ſont la cauſe de ce déſordre.

» Comme il n'y a plus de bonne foi,
» les dames & les amans ont mérité la
» censure des jongleurs ; ou plutôt, la
» jonglerie est méprisée, parce qu'il n'y
» a plus d'amour. «

Et dans quel tems parloit le poëte? à la fin du douzième siècle & dans le treizième. La jonglerie n'avoit peut-être jamais été si fort en honneur : jamais on n'avoit tant célébré l'amour. Les mœurs, à la vérité, étoient mauvaises, rien de plus certain; mais pour en trouver de meilleures, il auroit fallu remonter à des temps où les jongleurs étoient inconnus.

Différens traits historiques, répandus au hasard dans les ouvrages de ce troubadour, donneroient de l'exercice aux commentateurs, mais sans éclaircir l'histoire, & uniquement pour l'intelligence de passages qui n'intéresseroient point le public. Laissant donc à l'écart une seche & stérile érudition, nous devons nous

contenter d'un petit nombre de remarques relatives à notre objet.

Giraud de Borneil avoit séjourné en Espagne ; on le voit par ses ouvrages. Il adresse une de ses pièces au roi Fernand & au roi Alphonse. Ces deux rois ne peuvent être que Ferdinand III, roi de Castille, dont le règne commença en 1217, & Alphonse IX son oncle, roi de Léon, qui mourut en 1230.

Il parle avantageusement du roi de Navarre, en disant que, s'il est honoré de son estime, il fait peu de cas du blâme des autres. Ce doit être Sanche VI, dernier roi de la maison de Bigorre, mort en 1234. L'adulation inspiroit sans doute le poëte : car Sanche, qui voulut épouser la fille du roi de Maroc, qui entra au service de ce musulman, qui abandonna ainsi son petit royaume aux ravages de ses voisins, & qui fut enfin la dupe de ses folles espérances, ne méritoit certainement pas un pareil éloge.

Il dit dans un envoi au roi d'Aragon, que ſes ennemis doivent le redouter, puiſqu'il a triomphé de tous. C'eſt apparemment Jacques I, ſucceſſeur en 1213 de Pierre II, & qui mourut en 1276. La conquête du Rouſſillon, des îles Baléares & du royaume de Valence, juſtifie l'idée du troubadour.

Dans une pièce, où il parle de la mauvaiſe foi des femmes, il cite l'exemple du roi Louis, pour faire entendre que de deux maux on doit choiſir le moindre. Alluſion, ſans doute, à l'ancien divorce de Louis VII en 1150 avec ſa femme Eléonore de Guienne. L'auteur ſuppoſe qu'il vaut mieux perdre une partie de ſes états, comme fit ce prince, que de vivre avec une épouſe déshonorée. Ce n'eſt pas un raiſonnement de politique.

Trois pièces ſur la croiſade reſpirent le malheureux enthouſiaſme, dont on échauffoit les eſprits crédules. Tantôt il

déplore l'aveuglement des chrétiens, qui abandonnent le ſaint ſépulcre au pouvoir des infidelles ; tantôt il leur promet les miracles de Dieu, qui fit tomber le puiſſant Goliath ſous les coups du foible David ; tantôt il chante victoire, parce qu'enfin les ſouverains lèvent des troupes & vont délivrer la Terre-ſainte. Les poëtes, comme les prédicateurs de la croiſade, conſpiroient à la ruine de l'Europe.

On compte juſqu'à quatre-vingt-treize pièces de ce troubadour ; il y en a onze, que différens manuſcrits attribuent à d'autres auteurs. Il dit quelque part qu'il avoit d'abord préféré les petits vers ſur des rimes difficiles ; qu'il en avoit retiré la gloire d'être mis au rang des plus grands poëtes ; mais qu'enſuite il avoit mieux aimé faire des chanſons joyeuſes, dont les paroles fuſſent claires, ſimples & intelligibles. Pluſieurs de ſes poéſies ne ſe reſſentent que trop du mauvais

goût, qui faisoit consister le mérite à multiplier les difficultés de l'art, uniquement pour paroître les vaincre. Combien d'écrivains auroient excellé, s'ils avoient suivi leur propre génie plutôt que les caprices de la mode!

Un troubadour nommé Ignauré dispute, dans une tenson, avec Borneil, & lui reproche de blâmer la poésie obscure. Tous les poëtes seroient égaux, selon lui, si les vers que tout le monde entend étoient les meilleurs. Borneil répond : » Je consens que chacun compose à sa » fantaisie; mais je soutiens que la poésie » facile & simple est celle qu'on estime » & qu'on aime davantage. — Je ne me » soucie pas, réplique Ignauré, de faire » des vers qui soient aimés & estimés » indistinctement de tout le monde : je » veux que les sots ne fassent point de » cas de mes compositions. — Mais » n'est-ce pas le désir de vous faire une » réputation très-étendue, qui vous ani-

» me à chanter ? A vous entendre, il
» faudroit craindre néanmoins d'étendre
» sa renommée au loin. Et travaillons-
» nous pour autre chose ? « Ignauré proteste qu'il aime mieux une réputation bornée à un petit nombre de gens choisis, qu'une réputation si générale, & établit son sentiment sur beaucoup de raisons communes.

Il n'auroit pas tort en ce point, s'il s'agissoit de gens de goût & de mérite. Horace ne demandoit aussi qu'un petit nombre de lecteurs; *contentus paucis lectoribus.* Mais de tels lecteurs devoient donner un jour le ton au public : rien n'échappoit à leur discernement, ni de brillans défauts, ni des beautés presque imperceptibles. Qu'il y a loin de la finesse d'expression, que les gens d'esprit sont seuls capables de bien sentir, à l'obscurité du style, qui ne peut en imposer qu'aux sots ou à des esprits dépravés !

La manière de vivre de Borneil, telle que nos manuſcrits la décrivent, ſuffiroit pour donner de lui une idée avantageuſe, quand même nous n'aurions pas ſes ouvrages. Il employoit tout l'hiver à fréquenter les écoles & à étudier les lettres; bien différent de cette populace de troubadours, qui mettoient toute la ſcience à coudre des rimes: l'été, il alloit dans les cours, menant avec lui deux bons chanteurs pour débiter ſes chanſons. Ainſi les gens de lettres devroient ne ſe produire dans le monde, qu'après avoir cultivé les fruits de l'étude. Il ne voulut jamais ſe marier; mais il ne fut pas de ces vicieux célibataires, dont toutes les vues & toutes les affections ſe concentrent dans eux-mêmes: ce qu'il gagnoit par ſon travail, il le donnoit à ſes parens pauvres, & il les enrichit tous. Cela ne l'empêcha point de faire de grands dons à l'égliſe de Sidueil, ſa patrie. On doit le louer encore de n'avoir

pas suivi le torrent d'une dévotion aveugle, qui méprisant les liens de l'humanité & du sang, croyoit acheter le ciel en donnant tout à l'église.

Nostradamus le fait mourir en 1278. Il est certain qu'il fleurit dès la fin du douzième siècle, avant Pierre d'Auvergne, comme on le voit à l'article de ce dernier, & qu'il vécut bien avant dans le treizième.

Le Dante fait mention plus d'une fois de Giraud de Borneil. Dans son chant du Purgatoire, il le met fort au-dessous d'Arnaud Daniel. *Laissez dire les fous qui croient que celui de Limoges l'a surpassé.* Ce sont ses termes. Mais le jugement du poëte italien n'est rien moins qu'infaillible. (Voyez ARNAUD DANIEL.)



XLIV.

PIERRE D'AUVERGNE.

PIERRE D'AUVERGNE étoit fils d'un bourgeois du diocèse de Clermont. Le talent de la poésie, joint à une belle figure, à un caractère sage, à un esprit cultivé, lui procura beaucoup de succès. Plusieurs hauts barons, plusieurs nobles dames le traitèrent avec distinction. Il passa, disent nos manuscrits, pour le meilleur des troubadours, jusqu'à ce qu'on eût connu Giraud de Borneil. On lui reproche le défaut de se louer sans mesure dans ses ouvrages, & de censurer hardiment ceux des autres. Combien de poëtes lui ont ressemblé à cet égard!

Selon Nostradamus, il étoit si bien accueilli de toutes les dames, qu'après leur avoir récité ses pièces, il s'en récom-

pensoit en baisant celle qui lui plaisoit davantage; & presque toujours la belle Clarette de Baux avoit la préférence: il devint amoureux en Provence de cette dame, fille du seigneur de Berre.

Après avoir long-tems vécu dans le monde avec honneur, il embrassa l'état monastique, & y mourut. Peut-être fut-il le même qu'un auteur jacobin du treizième siècle, connu sous le nom de *Petrus de Alvernia.* Parmi ses poésies, au nombre de vingt-quatre, il y en a de dévotes qui semblent avoir été faites dans le cloître.

Cette chanson galante fera mieux juger de son talent. Elle tient du goût anacréontique.

» Rossignol, va trouver la beauté que » j'adore. Conte-lui mes affaires, & » qu'elle te dise les siennes. Qu'elle te » charge de me dire qu'elle ne m'oublie » point. Ne te laisse pas retenir. Revole » à moi bien-vîte, pour me rapporter ce

» que tu auras entendu : car je n'ai au » monde ni parent ni ami, dont je souhaite autant d'avoir des nouvelles.

» Or est parti l'oiseau joli. Il va gaiement, s'informant par-tout jusqu'à ce » qu'il trouve ma belle. Il commence en » la voyant son doux ramage, comme il » a coutume de faire en voyant l'étoile » du soir. Puis il se tait tout-à-coup, & » rêve à la manière dont il parlera, afin » de se faire écouter. *Votre ami loyal*, » dit-il, *m'a dépêché pour vous chanter des* » *choses qui puissent vous plaire. Que lui* » *dirai-je, quand il viendra à moi tout* » *courant? Si je lui rends une bonne réponse, vous devez en être aussi aise que lui;* » *puisqu'il vous veut plus de bien que jamais.* » *Mais je m'aperçois que mon message est* » *mal reçu. Votre ami, je vous le proteste,* » *fait tout son bonheur de vous aimer.* » *Qu'attendez-vous? Saisissez l'amour tandis qu'il se présente. C'est une fleur qui* » *passe d'abord. Profitez du moment.*

» La dame répond : *L'oiseau est venu » droit à moi. J'ai reçu avec plaisir ce qu'il » m'a dit de votre part. Il vous dira que » votre absence m'afflige fort, mon doux » ami ; car personne ne me plaît tant que » vous. Mais vous m'avez quittée trop tôt ; » & si je m'y étois attendue, vous n'auriez » pas eu de moi ce que je vous ai donné. » J'y ai du regret à présent. Mon cœur est » tellement pénétré d'amour, que je suis » toujours rêveuse. J'attends toujours celui » que j'aime. Avec lui, je ne cesse de jouer » & de rire ; pour rien au monde je ne le » changerois. J'en préfere la conquête à ce » qu'il y a de plus élevé. Le bon amour, » comme l'or, va toujours s'affinant ; celui » que j'ai pour vous va toujours croissant. » Doux oiseau, pars ; dis-lui combien je » l'aime ; dis-le de ton mieux. Vole, dépê- » che. Quoi ! tu n'es pas encore revenu ?* «

Toutes ces belles apparences ne rendirent point notre poëte heureux en amour. Il veut y renoncer, dit-il dans

une chanſon, à cauſe de la fauſſeté des femmes. Quelques paroles qu'elles puiſſent lui donner, il n'y retournera jamais; & c'eſt en Dieu qu'il va chercher ſa conſolation. Peut-être fut-il de ces amans infortunés, dont on a vu tant d'exemples, que le chagrin & le déſeſpoir ont conduits à la vocation monaſtique.

Nous avons de lui trois poëmes chrétiens, pleins de choſes triviales; pluſieurs déclamations ſoit contre les modes & les mœurs du ſiècle, ſoit contre l'amour. Dans une de ces dernières, il dit au ſujet des maris qui font l'amour hors de chez eux: » Ils méritent d'être traités » comme ils traitent les autres. De ces » adultères naiſſent des enfans ſans cou» rage, ſans honneur & ſans mérite; & » ils poſſedent des biens qui ne leur ap» partiennent pas. «

Il dit ailleurs : » Chacun s'efforce » d'obtenir ce qu'il déſire. Mais l'a-t-il » obtenu, l'objet tant déſiré devient

» pour lui une ſource d'affreux chagrins.
» Celui à qui l'amant a donné des cor-
» nes, lui donne tel morceau qui l'étran-
» gle. On a beau être circonſpect. Le
» ſecret eſt bientôt divulgué; les dou-
» ceurs ſe tournent en amertume; les
» baiſers ſe changent en rudes coups de
» bec, &c. «

Deux ſirventes contiennent des exhortations à la croiſade, fondées ſur les motifs qu'on prêchoit par-tout avec la plus aveugle confiance. » Dieu exige que » nous le ſuivions pour aller reprendre » ſon ſaint ſépulcre. Suivons-le donc, » comme l'*égliſe l'ordonne*. Celui qui » mourra, pourra dire à Dieu: *Si tu es* » *mort pour moi, ne ſuis-je pas mort pour* » *toi?* « Le poëte exhorte le roi Philippe (Auguſte,) l'empereur Otton IV, & le roi Jean (d'Angleterre) à faire la paix entre eux pour aller ſervir le fils de Marie. (Ces princes étoient en guerre l'an 1214.) » Quiconque reſtera, l'en-

» *fer sera son partage*. Va, sirvente, droit » en Allemagne, trouver le souverain » de cet empire, plus fidelle à l'honneur » que jamais Juif ne le fut à sa loi..... » Lâches rois chrétiens, vous laissez les » Mammelus triompher de nous, sans » qu'aucun baron ou duc ceigne l'épée » & prenne la lance? Quelle douleur, » de voir que l'empereur nous manque » au besoin! «

On vouloit alors que tout fût sacrifié à un devoir chimérique, qui faisoit abandonner les véritables devoirs. C'est ainsi que la superstition a souvent perverti la morale; & entraîné le genre humain, loin des routes du bonheur tracées par la providence, dans un labyrinthe d'erreurs funestes & de maux presque irrémédiables.

L'orgueil de Pierre d'Auvergne est bien prouvé par deux pièces, où il se dit le premier homme du monde pour composer des vers parfaits, quoique ses

ennemis en foule, auxquels il donne le démenti, s'efforcent continuellement de le déprimer. Son génie ſatirique ſe manifeſte de même dans un ſirvente, où il déchire quelques troubadours de ſon tems, dont la plupart ſont inconnus, ſans épargner Giraud de Borneil & Bernard de Ventadour, qui ne méritoient point d'être confondus dans la foule des rimailleurs. Voici la pièce en entier, auſſi plate qu'injurieuſe.

» Je chanterai de ces troubadours qui » chantent de pluſieurs façons. Les plus » mauvais croient faire des prodiges; » mais je leur conſeille d'aller chanter » ailleurs: car il y en a une centaine qui » n'entendent pas la force des mots, & » qui ne ſont faits que pour garder les » moutons.

» Le premier à qui j'en veux eſt Pierre » Roger. Il chante toujours l'amour: il » feroit bien mieux de chanter ſon » pſeautier, & de porter à l'égliſe un

» chandelier avec un cierge allumé.
» (C'étoit apparemment un clerc ſubal-
» terne.)

» Le ſecond eſt Giraud de Borneil,
» ſemblable à un vieux drap brûlé du
» ſoleil, avec ſes chants maigres & lan-
» goureux, bons tout au plus pour de
» vieilles ſervantes lorſqu'elles vont à la
» fontaine. S'il ſe regardoit au miroir,
» il ſe verroit effilé comme une aiguille.

» Le troiſième eſt Bernard de Ven-
» tadour, encore plus décharné que
» Borneil. Son pere étoit un mauvais
» archer; ſa mere ramaſſoit des fagots &
» faiſoit chauffer le four.

» Le quatrième eſt Brival Limouſin,
» un des moins mauvais jongleurs qu'il y
» ait d'ici à Bénévent. Il reſſemble à un
» pélerin malade qui chante pour la
» canaille. J'en ai preſque pitié.

» Le cinquième eſt Guillaume de Ri-
» bes, mauvais dedans comme dehors.
» Il chante d'une voix caſſée. On diroit

» que c'eſt un arbre qui ſe rompt ; & à
» voir ſes yeux, on le prendroit pour
» une de ces têtes attachées aux murail-
» les des égliſes ; (apparemment des *ex-*
» *voto.*)

» Le ſixième eſt Elias Gaumas, qui
» de chevalier s'eſt fait jongleur. Maudit
» ſoit celui qui lui donna des habits
» verts ! Il vaudroit mieux l'avoir brûlé,
» puiſqu'il y en a déjà cent qui ſe mêlent
» du métier.

» Le ſeptième eſt Pierre Brémond. Il
» ne fait plus rien qui vaille, depuis que
» le comte de Toulouſe lui a fait du bien.
» Je louerois celui qui le vola, s'il l'avoit
» encore mutilé, puiſqu'il n'y auroit plus
» de ſa race.

» Le huitième eſt B. de Saiſſac, dont
» le meilleur métier fut d'aller gueuſant.
» Je fais autant de cas d'un chien ; &
» j'aimerois encore mieux Bertrand de
» Cordeilles, qui eſt comme une vieille
» caſaque tout-uſée.

» Le

» Le neuvième eſt Rambaud, qui
» croit ſes vers divertiſſans, quoiqu'ils
» ſoient triſtes & froids. Mieux vaudroit
» entendre les pauvres qui demandent la
» charité.

» Le dixième eſt Elias Sanchal, vi-
» lain payſan, qui ſe loue d'un côté, &
» ſe vend de l'autre pour deux deniers.

» Le onzième eſt Garſals Roſin, ſi
» vain de ſes vers qu'il tranche du che-
» valier. Mais il ne fut jamais ſi bien
» armé, qu'il osât donner un coup; &
» il ne ſe bat que des jambes, (en
» fuyant.)

» Le douzième eſt un petit Lombard
» nommé Sicard. Il appelle ſes voiſins
» poltrons, & il fuit dès qu'il voit le dan-
» ger. Il s'enorgueillit des airs groſſiers
» qu'il compoſe ſur des paroles qui n'ont
» pas de ſens. «

A la fin de la pièce eſt un trait con-
tre l'auteur lui-même, ajouté ſans doute
par un de ſes ennemis.

» Pierre d'Auvergne chante comme » une grenouille dans un marais ; & va » par tout se vantant qu'il est le maître » de tous les autres. Il faudroit quel» qu'un pour expliquer ses vers : car il » n'y a plus personne qui les puisse en» tendre. «

Le manuscrit ajoute : *Ce vers fut fait au Puiverd, dans les assemblées aux flambeaux, où l'on récite les nouvelles ou fabliaux en jouant & riant.*

Une satire si grossière, digne d'exciter la haine & le mépris contre l'auteur, fut le modèle que suivit le moine de Montaudon, en satirisant d'autres troubadours. (Voyez son article.) C'étoit le tems où la rage de mordre, d'injurier, de calomnier, se glissoit dans les écoles parmi les théologiens. Faut-il s'étonner que des poëtes y fussent sujets ? La raison & la politesse ne guérissent pas toujours d'une frénésie qui flatte un moment l'amour-propre, mais qui l'expose à de cruelles représailles.

Observons en passant que, du tems de Pierre d'Auvergne, selon nos manuscrits, toutes les sortes de poésies étoient comprises sous le nom générique de *vers*, jusqu'à ce que Giraud de Borneil introduisit le nom de *chanson*, qui désigna les pièces galantes qu'on chantoit.



XLV.

GIRAUD DE CALANSON.

GIRAUD DE CALANSON, disent nos manuscrits, fut un jongleur de Gascogne, savant dans les lettres, & qui composoit avec esprit. Il fit des chansons, des pièces morales contre les vices, & des *descorts* sur les événemens de son tems. On ne goûta en Provence ni sa personne ni ses poésies, & il fut mal récompensé des gens de cour. Crescimbéni dit au contraire qu'il reçut de grands honneurs à la cour de Provence, où il séjourna.

Parmi ses pièces, au nombre de quinze, on doit remarquer une complainte sur la mort de l'infant D. Ferdinand de Castille, fils d'Alphonse IX & d'Eléonore d'Angleterre fille de Henri II. Ce jeune prince donnoit les plus grandes

espérances. En 1210, il commanda l'armée de Castille contre les Maures; il se jeta dans l'Andalousie, & ravagea tout le pays de Baéça. A son retour, il concertoit avec son pere de nouvelles expéditions, lorsqu'une mort prématurée l'enleva aux Castillans, & causa des regrets universels.

Le troubadour, dans sa complainte, compare Ferdinand au roi Arthur. » En » lui avoit été réparée la perte des trois » freres (fils de Henri II,) à qui il ressem» bloit de taille & de figure, comme à » son pere par toutes les autres bonnes » qualités. Du Jourdain jusqu'au cou» chant, on ne vit jamais un jeune roi » regretté si vivement. Il l'est des Fran» çois, des Anglois, des Allemands, de » l'empereur, de l'Espagne & de l'Ara» gon: car il n'y a pas de prince chrétien » qui ne fût son parent ou son allié. S'il » eût vécu encore un an, il seroit allé » servir Dieu contre les Arabes. «

Dans une autre pièce, Giraud célèbre le roi Pierre d'Aragon, qu'il nomme le protecteur de la jonglerie, & dont il seroit aussi long de compter les vertus que les étoiles du firmament. Il charge une de ses chansonnettes d'aller assurer madame de Ventadour qu'il est le plus soumis de ses serviteurs. Ses pièces galantes sont pleines des éloges de la beauté maîtresse de son cœur, qu'il ne fait point connoître.

A l'entendre, » ses pensées, ses joies, » son trésor, tout est dans cette belle aux » cheveux blonds. Il l'aime plus loyale» ment, sans rien obtenir, qu'un mari » en jouissant. Car il a bien des dames » qui lui font des agaceries, mais elle est » la seule dont il veut, & il ne veut d'elle » que la permission de l'aimer. Il la prie » de lui épargner les beaux semblans & » les tendres regards, qui le font *crever* » du désir de la posséder ; bonheur qu'il » préféreroit aux joies du paradis. Puis

» il demande pardon de cette folie, & » s'avoue trop heureux d'être simplement » ment son amant. «

Cette maîtresse le rebuta cependant par ses rigueurs. Il rompit avec elle, pour en aimer une autre; mais après de grandes espérances, il ne trouva point le bonheur qu'il attendoit.

La pièce la plus curieuse de ce troubadour est une longue instruction donnée à un jongleur. Elle contient des détails sur l'art des troubadours & des ménétriers, sur l'ancienne musique, sur la science qu'on devoit avoir. Le texte est malheureusement corrompu en plusieurs endroits, & la matière si obscure par elle-même, qu'il est impossible de s'assurer du vrai sens. Nous avons fait effort pour le deviner.

» Sache bien trouver & bien rimer, » bien parler, bien proposer un jeu-parti. » Sache jouer du tambour & des cim» balles, & faire retentir la symphonie.

» Sache jeter & retenir de petites pom-
» mes avec des couteaux, imiter le chant
» des oiseaux, faire des tours avec des
» corbeilles, faire attaquer des châteaux,
» faire sauter au-travers de quatre cer-
» ceaux; jouer de la citale & de la man-
» dore, manier la manicarde & la gui-
» tare qu'on entend volontiers; garnir
» la roue avec dix-sept cordes, (peut-
» être une espèce de vièle;) jouer de la
» harpe, & bien accorder la gigue pour
» égayer l'air du psaltérion. Jongleur, tu
» feras préparer neuf instrumens de dix
» cordes. Si tu apprends à en bien jouer,
» ils fourniront à tous tes besoins. Fais
» aussi retentir les lyres & résonner les
» grelots.« On voit qu'un jongleur devoit réunir au talent de la musique, celui d'amuser par des tours de gobelet & de passe-passe. Suit une énumération de romans, dont il doit s'instruire. C'étoit la science sublime.

» Sache comment l'Amour court &

» vole ; comme il va nu & ſans habits ;
» comme il repouſſe la juſtice avec ſes
» dards qu'il a fait aiguiſer, & ſes deux
» flèches, dont l'une eſt d'or fin qui
» éblouit, & l'autre d'acier, qui bleſſe ſi
» rudement qu'on ne peut guérir de ſes
» coups. Apprends les ordonnances d'a-
» mour, ſes priviléges & ſes remèdes ; &
» tu ſauras expliquer ſes divers degrés ;
» comme il va rapidement ; de quoi il
» vit ; ce qu'il fait quand il part ; les
» tromperies qu'il exerce alors, & com-
» ment il détruit ſes ſerviteurs.

» Lorſque tu ſauras bien tout cela, ne
» manque point d'aller vers le jeune roi
» d'Aragon : car je ne connois perſonne
» qui apprécie mieux les bons exercices.
» Si tu ſais bien ton métier, ſi tu te diſtin-
» gues parmi les meilleurs, tu n'auras
» point à te plaindre de ſes dons. Si tu
» reſtes dans la médiocrité, tu mériteras
» d'être mal accueilli du meilleur prince
» qui ſoit au monde. »

XLVI.

BONIFACE DE CASTELLANE.

Peu de troubadours ont égalé celui-ci par leur origine ; & peu de grandes maisons ont essuyé des revers aussi accablans que la sienne. Héritier d'un pere malheureux, il finit lui-même par une catastrophe sanglante, dont sa race a toujours senti le contre-coup. Nous ne pouvons qu'indiquer ces faits : ils appartiennent à l'histoire de Provence.

La baronnie de Castellane, ayant sous elle un très-grand nombre de fiefs, fut tenue en souveraineté, selon quelques écrivains, jusqu'à la fin du douzième siècle. Boniface II, pere de notre troubadour, la possédoit, lorsque Alphonse I, roi d'Aragon & comte de Provence, entreprit de la soumettre à sa suzeraineté. Le baron représenta inutilement

que ses ancêtres avoient conquis cette principauté sur les Sarasins ; que les empereurs, en qualité de rois d'Arles, leur en avoit confirmé la possession, sans les assujettir à aucune autre dépendance que de relever d'eux immédiatement. Alphonse employa la force des armes, contre laquelle les droits ne sont rien. Après une guerre fatale, Boniface fut obligé en 1189 de faire hommage de toutes ses terres au comte de Provence. Les comtes de Forcalquier & les princes d'Orange eurent le même sort. Tous devinrent vassaux de celui qu'ils traitoient d'égal auparavant.

BONIFACE III DE CASTELLANE, dont il s'agit dans cet article, étoit d'un caractère à relever l'éclat de sa maison, ou à s'ensevelir sous ses ruines. Il avoit le goût de la poésie, & fit de très-belles chansons, suivant Nostradamus, pour une demoiselle de la maison de Foz, fille du seigneur d'Ières,

de Pierrefeu & de Cannet, de laquelle il fut amoureux. Mais son génie libre & ardent respiroit surtout la satire. Le même auteur dit qu'après avoir bu, il entroit dans une sorte de fureur poétique, & déclamoit contre les personnes de tout rang; que le moine des Iles d'or cite plusieurs de ses chansons, qui avoient pour refrain, *Bocca, qu'as dich?* (*bouche, qu'as-tu dit?*) comme pour se reprocher la hardiesse de ses expressions. On ajoute enfin qu'il se montra fort ambitieux de règner.

Fier de sa naissance, & jaloux des droits qu'il avoit perdus, vraisemblablement il vouloit secouer le joug. Le mariage de la princesse Béatrix, héritière de Provence, avec Charles d'Anjou frere de S. Louis, déconcerta ses projets & irrita son humeur. Dans deux sirventes, seules pièces que nous ayons de lui, il exhale contre les François la plus vive animosité, en même tems qu'il se plaint

de ses propres compatriotes. » Je ne
» me plais qu'à voir le monde troublé
» par la guerre, qui fait cesser les pro-
» cédures des gens de justice...... Je
» suis fort aise de voir les Provençaux
» dans les chaînes des François : ils le
» méritent bien par leur lâcheté......
» Je suis fort aise de voir les Génois
» dépouillés du comté de Vintimille, &
» abandonnés par le capitaine qui avoit
» coutume de les défendre. «

Il invective ici contre les troupes de conseillers & d'avocats, qui, sans égard pour le droit des parties, disent que tout appartient au comte de Provence. C'est une allusion aux recherches que fit faire Charles d'Anjou, au commencement de son regne en Provence, pour réunir à son domaine tout ce qui paroissoit en avoir été démembré. Le baron de Castellane, plus suspect que les autres, étoit sans doute moins épargné par les officiers de justice; & ces recher-

ches, toujours odieuſes aux poſſeſſeurs, lui fourniſſoient des raiſons particulières de mécontentement. Il ſe figuroit la Provence accablée ſous le poids de la tyrannie : il vouloit que tous les princes s'armaſſent en ſa faveur. De-là ces plaintes contre les *méchans & vilains* barons, qui n'ont ni mérite ni courage.

» Ils mériteroient bien qu'on dépouil-
» lât leurs enfans du peu qu'on leur a
» laiſſé. Je crois que le roi d'Angleterre
» eſt à l'agonie ; car, ſans mot dire, il
» ſe voit enlever ſes héritages, loin de
» s'unir à ceux qu'on maltraite comme
» lui, & de faire courageuſement la guer-
» re. Le lâche roi d'Aragon, au lieu de
» paſſer ſa vie à ruiner de pauvres gens
» par des procès, feroit mieux d'aller
» avec ſes barons tirer vengeance de la
» mort de ſon valeureux pere, qui fut
» tué au milieu de ſes voiſins. Les faux
» gens d'égliſe, renégats, veulent tout
» dépouiller pour enrichir leurs bâtards,

» & tiennent l'empire dans l'espérance
» de règner sur nous...... Je préfere
» les arbalêtriers & cavaliers, bien ran-
» gés en bataille, à ceux qui n'ont que
» de la beauté; & jamais je ne me lasse-
» rai de livrer assauts & combats. «

Le roi d'Aragon, dont il s'agit dans ces sirventes, est Jacques I, fils de Pierre II. Celui-ci avoit péri en 1213 à la bataille de Muret, en soutenant la cause du malheureux comte de Toulouse, attaqué par le fanatisme & l'ambition. Le trait du poëte contre les gens d'église rappelle les reproches que leur faisoient les Albigeois, & dont le clergé se vengeoit trop cruellement.

A force d'entreprises contre un prince redoutable, Boniface couroit à une perte certaine. Le comte d'Anjou étant occupé dans les Pays-bas, par ordre de S. Louis, à défendre la comtesse de Flandre qu'attaquoient ses propres enfans, la ville de Marseille se révolta, &

voulut reprendre ſon ancienne liberté. Le fougueux troubadour ſe mit à la tête des rebelles, & ſe ſignala par des excès éclatans. De retour en Provence, le prince alloit fondre ſur Marſeille. On prévint la tempête, en lui envoyant des députés pour implorer ſa miſéricorde. Mais Charles fit arrêter les principaux ſéditieux. Boniface de Caſtellane eut la tête tranchée ; & tous ſes fiefs furent confiſqués & réunis au domaine du comte. La grandeur de ſa maiſon n'a pu ſe relever de cette chute.

Selon Noſtradamus, il accompagna Charles d'Anjou dans l'expédition de Naples en 1278. C'eſt une erreur. On trouve, à la vérité, parmi les ſeigneurs provençaux, qui ſuivirent Charles en Italie, un Boniface de Caſtellane ; mais qui ne peut avoir été que le fils ou le parent du troubadour.

Le même auteur, d'après le moine des Iles d'or & Hugues de Saint-Céſaire,

ses oracles, assure que ce poëte composa un livre en forme de sirvente, où il relevoit en termes couverts tout ce qu'il y avoit à louer & à blâmer dans les familles nobles de Provence; & qu'il en fit présent à Charles d'Anjou. La fierté de Boniface, sa haine implacable pour le comte, ne permettent pas de croire qu'il ait voulut lui rendre un service de bas courtisan.



XLVII.

IZARN, *missionnaire dominicain & inquisiteur.*

Nous n'avons point la vie de ce troubadour. Nostradamus, Crescimbéni, & les autres qui ont écrit sur la poésie provençale, ont ignoré son existence. Il étoit dominicain, missionnaire employé à convertir les Albigeois. La pièce qui nous reste de lui en fournit la preuve. Cette pièce unique, d'environ huit cents vers alexandrins, est la controverse d'Izarn avec un théologien Albigeois. Nous la donnerons ici tout entière, comme un monument des plus précieux, où l'on verra quelle étoit la doctrine attribuée à ces hérétiques, de quelle manière on s'y prenoit pour les convaincre, & surtout avec quelle absurdité on renforçoit les argumens par la terreur des supplices.

C'eſt, pour ainſi dire, une image parlante de l'ancienne inquiſition.

» Dis-moi, hérétique, parle un peu » avec moi. Tu ne le feras point, ſi tu » n'y es forcé, ſelon ce que j'entends » dire. Tu te moques bien de Dieu, » d'avoir renié ta foi & ton baptême, » pour croire que le diable t'a créé, & » qu'un tel monſtre peut te ſauver. Dieu » ſeul eſt le créateur de l'homme, ſuivant ces paroles: *Manus tuæ fecerunt* » *me & plaſmaverunt me.*

» Ce témoignage prouve que Dieu & » non le diable a fait l'homme, & la » femme après lui. Car le diable n'a pas » la puiſſance de rien faire & rien dire » de bien. Et comment auroit-il fait » l'homme, qui eſt plus grand que lui? » comment pourroit-il lui donner le ſa» lut? Il t'auroit donc plus donné qu'il » n'auroit gardé pour lui-même? Je ne » crois pas que tu aies cent ans; & il y » en a plus de cinq mille que ton pere

» le diable, que tu dis t'avoir formé, ne
» peut obtenir sa grâce. Toi qui es
» rempli du saint Esprit, & qui en dis-
» poses pour le distribuer à tes disciples,
» comment ne donnerois-tu pas le salut
» à ton pere? Non, je ne croirai jamais
» que l'homme soit né d'un aussi mau-
» vais pere que le diable. Son véritable
» pere, c'est Dieu. *Formavit hominem*
» *ad imaginem & similitudinem suam.*

» Voilà deux grands témoignages pour
» te convaincre; mais s'ils ne te suffisent
» pas, tu seras forcé de te rendre à un
» troisième argument. Supposons, com-
» me tu dis, que le diable t'ait fait de la
» tête aux pieds. Je te démontre que
» cela ne se peut. Salomon, aucun pro-
» phète, ni apôtre, ni pape n'a dit que
» le salut fût fait par l'œuvre du diable;
» & le saint Esprit n'est pas si lâche que
» de vouloir établir sa demeure dans
» l'édifice du diable. Cependant tu le
» prodigues, ce saint Esprit, comme du

» lard; & tu prétends sauver ainsi ton » compagnon. «

Quoique de pareils raisonnemens intéressent le lecteur par leur singularité, on me permettra d'en interrompre le fil, & d'y mêler quelques observations importantes. Le célèbre Basnage a soutenu contre M. Bossuet, que les Albigeois n'étoient pas manichéens, ou n'admettoient pas les deux principes. Il est certain que l'imputation de manichéisme étoit autrefois hasardée fort légérement. Il n'est pas moins vrai que notre missionnaire troubadour se montre trop peu éclairé, pour qu'on puisse s'en rapporter à lui, sur la manière dont il rend la doctrine de ces hérétiques. Son témoignage ajoute cependant du poids aux preuves déjà connues de leur espèce de manichéisme. » Ils supposoient, (dit M. » l'abbé Pluquet dans son Dictionnaire » des hérésies,) que Dieu avoit produit » Lucifer avec ses anges, que Lucifer

» s'étoit révolté contre Dieu, qu'il avoit
» été chassé du ciel avec tous ses anges,
» & que, banni du ciel, il avoit pro-
» duit le monde visible, sur lequel il
» régnoit. «

Les ministres de la secte, comme tant d'autres fanatiques plus modernes, prétendoient communiquer le saint Esprit; & pour cela, selon les historiens, ils soufflolent sept fois dans la bouche des croyans. C'est sur quoi Izarn plaisantoit à sa manière.

» Tu n'as garde de prêcher ta doctrine
» dans les églises ni dans les places; tu
» la prêches dans les bois, les broussail-
» les & les buissons, où sont les dames
» Domergua, Renaud, Bernard, Garsens,
» qui filent leur quenouille. Tandis que
» les unes filent & que les autres font
» leur toile, on explique l'évangile, on
» débite des sermons. Vit-on jamais pa-
» reille assemblée, de gens qui ne savent
» ni lire ni écrire, prétendre dépouiller

» Dieu de ſes droits ? Mais c'eſt inutile-
» ment. Car nous avons une foule de
» témoignages, qu'il forma le ciel, la
» terre, le ſoleil, la lune & les étoiles;
» & il les nomme fils & freres ſelon l'or-
» dre de la création. Le prophète David
» dit à ce ſujet : *Filii tui ſicut novellæ*
» *olivarum.* «

L'abſurde application de ce texte n'auroit peut-être pas échappé aux dévotes les plus ſimples du parti, malgré le ridicule dont les couvre le miſſionnaire. On ſait que les novateurs prétendirent toujours triompher par les livres ſaints. L'inquiſition défendoit de les lire en langue vulgaire, comme ſi elle eût craint leur autorité. Ses rigueurs forçoient les Albigeois à tenir leurs aſſemblées dans le déſert : ſes précautions forçoient les catholiques à croupir dans l'ignorance la plus profonde.

» Voyons maintenant, hérétique, ſi
» tu ne commets pas une perfidie infâ-

» me, en appelant l'homme enfant adul-
» térin de Dieu, & en lui donnant un
» autre pere que celui qui le fut vérita-
» blement. Tu mens comme un larron,
» & tu es en effet voleur des ames. Mais
» je te poufferai à bout par cette autre
» queftion. Si le diable a fait l'homme,
» il a donc fait auffi Dieu qui fut cruci-
» fié, & qui avant fa paffion fut appelé
» homme, fuivant ces paroles : *Ecce*
» *homo*. Il n'en faut pas davantage pour
» te convaincre, fi mes autres preuves
» ne t'ont point ébranlé. Mais puifque
» tu en veux encore une, la voici. Si tu
» as le pouvoir d'effacer les péchés de
» l'homme, & que le diable ne l'ait point,
» à quoi donc t'a-t-il fervi ? & fi tu ne
» tiens pas ce pouvoir de Dieu, comme
» tu le dis, qui te l'a donc donné? . . . . .
» Tu ne crois pas que Dieu ait créé
» le ciel & la terre, ni rien de ce qui
» exifte. Tu en as menti ; puifque faint
» Jean, qui a vu toute la gloire, dit dans
» fon

» son évangile : *Omnia per ipsum facta*
» *sunt, & sine ipso factum est nihil.* Ce
» que confirment ces paroles de S. Paul,
» *Et in principio terram fundasti.*

» Ces auteurs méritent plus d'en être
» crus que Pierre Capella & les autres
» hérétiques *Vaudois*, & que toi qui ne
» reconnois point la confession. Voilà
» quatre auteurs remplis du saint Esprit
» & de la vérité. Si tu refuses de les
» croire, voilà le feu qui brûle tes com-
» pagnons, tout prêt à te consumer. «

Il est juste de remarquer ici que les *Vaudois*, proprement dits, n'étoient pas manichéens, de l'aveu de M. l'abbé Pluquet (article *Albigeois.*) Cependant Izarn les suppose infectés de cette hérésie. Est-ce ignorance ou fausseté de sa part? est-ce que les Vaudois, ayant pénétré en Languedoc, étoient confondus avec les hérétiques du pays? Du moins ne devoit-on pas confondre leurs opinions, si elles étoient essentiellement différentes.

» Je veux qu'en un ou deux mots tu
» me répondes. *Où tu seras jeté dans le*
» *feu, ou tu te rangeras de notre côté, de*
» *nous qui avons la foi pure avec ses sept*
» *échelons;* savoir les sacremens du bap-
» tême, de la confession, du mariage,
» de l'extrême-onction, de la confirma-
» tion, de l'eucharistie, le plus impor-
» tant de tous *; devant lequel toute
» créature doit s'incliner profondément,
» & qui fait tous les jours de grands
» miracles. Car, que le prêtre soit ver-
» tueux ou criminel, le sacrement s'o-
» père également. Quand le prêtre com-
» mence la consécration, & le *verè di-*
» *gnum & justum est;* quand il prononce
» sur l'hostie & le vin mis dans le calice
» les saintes paroles que Dieu a ordon-
» nées; infailliblement il fait descendre

* Le sacrement de l'ordre n'est point nommé dans le texte: c'est évidemment une omission de copiste.

» le corps de Jésus-Christ, qui fut livré » pour nous. L'hostie devient sa chair, » & le vin devient son sang qu'il répan- » dit pour notre salut. Ainsi le dois-tu » croire, *comme nous & tout notre cou-* » *vent* qui sommes catholiques. «

Le zélé dominiçain devoit-il joindre le *verè dignum est* aux paroles de la consécration? il semble en faire des paroles sacramentelles, & cela est fort étrange.

» Je veux te proposer une autre dis- » pute. C'est au sujet du mariage. *Tu* » *ments par ta gorge*, quand tu le nies, » & que tu dis que ceux qui ont des fils » & des filles ne peuvent être sauvés. » Nous avons de bonnes preuves de la » sainteté de son établissement. Dieu en » fut l'auteur, pour multiplier les hom- » mes, & relever le monde qui étoit en » ruine par la chute des mauvais anges. » C'est lui qui, pour réparer leur perte, » créa l'homme & la femme destinés à

» n'être qu'une même chair. *Et erunt duo*
» *in carne unâ. Propter hoc relinquet homo*
» *patrem & matrem, & adhærebit uxori*
» *ſuæ.*

» Saint Paul les avertit de bien vivre
» enſemble, & dit que *melius eſt nubere*
» *quam uri.* Il n'y a point de chaſteté ſi
» agréable à Dieu que le mariage fidel-
» le; mais il y a plus de mérite à vivre
» chaſtement, quand on peut ſe conten-
» ter de l'état de virginité, (contradic-
» tion frappante!) Jéſus-Chriſt a ſage-
» ment permis aux hommes de ſe ſauver
» en faiſant des enfans, pour la propa-
» gation de leur eſpèce. S'il ne l'avoit
» pas approuvé, auroit-il, par ſon pre-
» mier miracle, changé l'eau en vin, à
» la cour de l'architriclin où il aſſiſtoit
» à des noces? Quoi, indocile à toutes
» ces autorités de Dieu & de ſaint Paul,
» tu ne peux te rendre? *Mais le feu &*
» *les ſupplices t'attendent; tu vas y paſ-*
» *ſer.* «

Ce refrein barbare, ces menaces continuelles du feu, peignent, dans la plus grande vérité, la manière dont on traitoit les novateurs. *Crois, comme nous, où tu seras brûlé vif;* c'étoit le grand argument. Et l'on se croyoit les apôtres du Dieu de charité! Et il se trouve encore aujourd'hui des ames atroces, qui se parant du beau titre de chrétien, osent regretter les buchers de l'inquisition?

» Avant qu'on te jette dans les flam- » mes, je veux cependant te donner » congé par une autre dispute, sur la » résurrection de l'homme & de la fem- » me, que tu ne crois pas non plus que » le jugement universel. La parole de » Dieu à ce sujet est infaillible & inva- » riable; de sorte que, si la tête d'un » homme étoit par delà les mers, un » de ses pieds à Alexandrie, l'autre au » mont Calvaire, une de ses mains en » France, & l'autre à Haut-Villar (lieu » inconnu;) & que le tronc fût porté en

» Espagne; enfin que toutes ces parties, » brûlées & mises en cendres, fussent » jetées au vent; elles reprendroient au » jour du jugement la forme qu'elles ont » eue au baptême. La preuve en est » dans l'écriture : *In carne mea videbo* » *Deum salvatorem meum, quem visurus* » *sum ego ipse & oculi mei, &c.*—*Carnis* » *resurrectionem*. Comme Dieu a ressuscité, nous devons aussi ressusciter; & » si cela étoit impossible, notre croyan- » ce seroit la même que la vôtre. Mais » nous trouvons beaucoup de passages » dans l'écriture, qui nous apprennent » que tous les morts se leveront de leurs » tombeaux à la voix de Jésus-Christ; » alors il fera placer les justes à sa droite » en leur disant : *Venite benedicti*, & » jettera les réprouvés dans les abîmes » de l'enfer.

» Mais tu prétends, toi, hérétique, » que cela ne peut être; & que les ames » de ceux qui doivent être sauvés repren-

» dront une nouvelle chair, (non leur
» ancien corps, mais un semblable.)
» C'est une imposture. Et si Pierre Ca-
» pella, Jean de Colet, & aucun autre
» homme de votre secte pouvoient m'en
» démontrer la vérité, je me mettrois de
» leur parti. Que deviendroit la parole
» de Dieu, qui a promis des récompen-
» ses à ceux qui feront le bien; si une
» nouvelle chair, n'ayant aucune part
» aux bonnes actions de l'autre, venoit
» la dépouiller des récompenses qu'elle
» doit avoir? Cela ne peut être, puisque
» les promesses de Dieu sont infailli-
» bles.

» Supposons encore pour un moment
» que tu aies raison en ce point. Je ren-
» verserai ta doctrine par un autre argu-
» ment. Si les hommes ont une nouvelle
» chair, & que Dieu veuille les punir
» du mal qu'ils auront commis, ne pour-
» ront-ils pas dire qu'ils n'ont point une
» chair avec laquelle ils aient pu visiter

» les pauvres, faire des aumônes & au-
» tres bonnes œuvres? A qui donc s'en
» prendra-t-il? Il en sera de même des
» récompenses : à qui seront-elles appli-
» quées? Réponds, docteur hérétique?
» Il n'y a point d'avocat assez subtil pour
» se tirer d'un si mauvais pas. «

Avouons que le docteur catholique se montre un peu trop charnel dans ses argumens. C'est toujours la chair à récompenser, la chair à punir. On diroit que le mérite est à la chair, que le sentiment est à la chair; que Dieu ne pourroit appliquer sa justice aux ames seules. Les manichéens étoient dans l'erreur, en admettant une sorte de métempsycose, en faisant passer les ames dans d'autres corps que les premiers qu'elles animoient. Mais si Dieu l'avoit ordonné ainsi, il est évident que le crime pourroit être puni & la vertu récompensée. Ce système venoit de l'Asie où il a été fort commun.

» Dieu vous doit punir dans l'enfer » plus encore que les démons, puisque » vous les faites adorer comme Dieu » même, maudits hérétiques, qui en- » traînez tant d'hommes & de femmes à » renier la foi, leur baptême & Dieu; » qui lui refusez le pouvoir de sauver » les hommes, & la création de tous les » êtres existans dans l'univers. Il n'y a » point de péché égal à celui de l'héré- » sie. Aussi les *freres Prêcheurs* n'ont-ils » cessé de déclamer contre eux, non » plus que le savant Hugues Arnaud » qu'ils ont décapité; (inquisiteur domi- » nicain, que ses violences avoient ren- » du odieux: D. Vaissete l'appelle Guil- » laume;) & auquel a voulu ressembler » frere B. de Caux. Ce n'est pas que » ces saints personnages n'eussent promis » une entière absolution à ceux qui, » bien confessés, renonceroient de bonne » foi à l'erreur, & reviendroient dans la » véritable religion au moyen de quel-

» que légère pénitence. Si on les blâme
» de s'être sacrifiés pour les autres, je
» répondrai qu'ils y ont été engagés par
» le pape, qui les a amplement dédom-
» magés ; (par des indulgences, sans
» doute.)

» J'ai tiré tous ces argumens de l'his-
» toire, pour garantir les croyans de
» l'erreur, & remettre les mécréans dans
» la bonne voie ; & non par aucune vue
» de complaire aux freres Mineurs, ni
» aux freres Prêcheurs. »

Ces religieux exerçoient de concert l'inquisition. L'histoire du tems prouve qu'ils regardoient l'hérésie comme le plus énorme des crimes, puisqu'ils le faisoient punir par le plus cruel des supplices. Mais elle auroit dû apprendre aux missionnaires que ce n'étoit pas le meilleur argument pour convertir les hérétiques ; car les flammes où l'on jetoit les uns allumoient l'enthousiasme des autres.

» Avant que tu sois livré aux flammes, comme tu vas l'être si tu ne te rétractes point, je voudrois encore te demander pourquoi tu nies notre baptême, que Dieu, suivant l'écriture, a dit être bon & saint. *Nisi quis renatus fuerit ex aquâ & Spiritu sancto; non intrabit in regnum Dei.* On ne peut donc se sauver sans le baptême de l'eau & du saint Esprit. Quand l'eau a été bénie, & que le prêtre, ayant pris le chrême, vient aux fonts baptismaux avec ses ornemens, son livre & son étole; la foi de l'enfant, mâle ou femelle, est formée des promesses que le parrain fait pour lui, de renoncer au démon. Les oraisons du prêtre, les signes de croix absolvent de tout péché l'enfant qui sort de l'eau. Tel est le baptême que Dieu nous donne, & qu'il reçut lui-même de S. Jean, l'un de ses trois meilleurs amis. Tu démens donc, hérétique, tu parjures la parole

» que ton parrain donna en ton nom ;
» tu démens le chrême que tu reçus, &
» tu admets un autre baptême. «

» Maudit soit celui qui imagina d'en
» remettre l'administration à de vils
» paysans qui ne savent ce que c'est, qui
» viennent de garder les bestiaux, &
» dont toute la science est de labourer
» la terre & de dire des impiétés! Ils n'y
» emploient ni eau, ni chrême, ni en-
» cens. Ce n'est pas ainsi que furent
» baptisées madame Sainte-Foi, ni sainte
» Catherine, ni sainte Agnès, ni sainte
» Cécile patrone des Albigeois, (de
» l'église métropolitaine d'Albi ;) & tant
» de saints martyrs & de saintes qui font
» tous les jours des miracles. Quiconque
» ne croit point tout cela, ne doit pas
» être plaint s'il est saisi & brûlé. «

Effectivement le dominicain raisonne si mal, que le feu devoit seul fermer la bouche à ses adversaires.

» Quoiqu'il y ait trois ou cinq catho-

» liques contre un hérétique, *tout le*
» *monde auroit été perverti, sans le secours*
» *des freres Prêcheurs*, que Dieu a en-
» voyés ici pour empêcher que la foi
» ne fût détruite, faute d'habiles gens.
» Le peuple foible & ignorant n'auroit
» pas donné dans les erreurs des héréti-
» ques & des Vaudois, s'il avoit eu de
» bons pasteurs. Mais ne sachant ni lire
» ni écrire, il a été facile de le tourner
» du côté qu'on a voulu, dès qu'il n'y
» avoit personne pour le retenir dans la
» bonne voie. Ces misérables qu'on a
» trompés sont vraiment dignes d'indul-
» gence, & de la miséricorde de celui
» qui l'applique où il lui plaît, moyen-
» nant une pénitence proportionnée aux
» fautes. « (Ces misérables n'en étoient
pas moins brûlés, s'ils persistoient dans
leur croyance.)

» Le repentir du péché & les pleurs
» qu'il fait répandre sont le vrai moyen
» d'obtenir grâce. Mais on pleure ses

» péchés de deux façons. Il y a des larmes qui ne tombent que sur la perte des biens temporels, non sur la perte de l'ame, & qui ne détruisent point la volonté de mal faire. Il y en a d'autres qui partent du cœur, d'un regret sincère d'avoir manqué à Dieu & passé sa vie sans le servir. Celles-là sont très-efficaces pour le salut, & très-agréables à Dieu, suivant ces paroles, *In quâcumque die invocavero te, &c.*

» Je t'ai par huit fois convaincu d'erreur & de mensonge, hérétique obstiné. Mais toutes les autorités des apôtres & des prophètes ne gagnent rien, & je perds mon tems avec toi. Si elles n'ont pu te réduire, en voici une neuvième qui te force à retourner vers Dieu que tu as méconnu. Où as-tu trouvé dans l'écriture, & qui t'a appris que ton ame soit venue de ceux qui tombèrent du ciel sur la terre, & *furent neuf jours à faire le chemin ?* Nous sa-

» vons ce qu'ils ſont devenus ; & com-
» ment peux-tu dire qu'ils retourneront
» dans la gloire d'où ils ſont ſortis ?
» L'ange Lucifer les entraîna dans l'abî-
» me, par l'orgueil qu'il eut de s'égaler
» à Dieu, qui le découvrit ſur le champ ?
» Ces anges beaux & lumineux devin-
» rent hideux & noirs : ils n'auront ja-
» mais de ſalut ni de grâce. En effet, ne
» ſeroit-ce pas une criante injuſtice, que
» les hommes qui ſont venus après eux,
» étant morts, fuſſent dépouillés des
» joies du paradis, & qu'elles fuſſent
» accordées à ces démons qui les ont
» perdues par leur faute ? D'ailleurs,
» quelle apparence que mon ame ait été
» celle d'un de ces démons, renverſés du
» haut des cieux, il y a bien cinq mille
» ans ; puiſque je n'en ai pas ſoixante &
» dix ; que je ne me reſſouviens d'aucu-
» nes des choſes que j'avois vûes ou fai-
» tes, ni ſi j'ai mérité ou démérité envers
» Dieu ? C'eſt ce que je ne puis jamais

» croire...... & j'aimerois mieux t'a-
» voir traîné & pendu, que d'ajouter foi
» à tes impostures.

» Dis-moi encore, dans quelle école
» t'a-t-on enseigné que l'ame de l'hom-
» me, quand elle a quitté son corps, va
» se placer dans un bœuf, un âne, un
» bélier, un cochon, une poule, ou
» dans le premier animal qu'elle voit;
» passant des uns aux autres, jusqu'à ce
» qu'elle reprenne un autre corps d'hom-
» me ou de femme; & qu'elle y fait une
» longue pénitence, en attendant le jour
» du jugement où elle doit recouvrer sa
» première gloire? Voilà cependant ce
» que tu fais entendre à l'homme que tu
» séduis, & que tu ôtes à Dieu pour le
» donner au diable; & c'est ainsi que tu
» lui fais espérer le salut. Tout pays,
» toute terre où ta perfide doctrine a été
» semée & répandue, devroit être en-
» gloutie. Si tu avois la foi & la religion
» de B. de Montaigu, de R. de Villar,

» ou de B. Pagat, (apparemment Albi-
» geois convertis;) tu te ferois confessé.
» Mais si tu ne le fais au plus tôt, le feu
» est déjà allumé, on te proclame à son
» de trompe par la ville, & le peuple
» s'assemble pour te voir brûler. «

L'ancienne doctrine des Indiens avoit donc pénétré dans nos provinces méridionales; phénomène très-digne d'observation. Le fond de cette doctrine est que les esprits, appellés *démons* parmi nous, ayant désobéi au créateur, ont été condamnés à vivre dans des corps mortels; qu'ils y subissent des transmigrations différentes; & qu'après avoir expié leurs crimes, ils doivent se rejoindre à l'Esprit suprême; qu'ainsi l'ame de l'homme, immortelle par sa nature, sera punie ou récompensée selon ses œuvres. En réfutant une absurdité, le missionnaire en débite une autre plus extravagante; il donne un corps aux démons: il suppose que les démons ont mis neuf

jours à tomber du ciel sur la terre. C'étoit apparemment quelqu'une de ces traditions fabuleuses, dont la crédulité n'a cessé de faire usage, jusqu'à ce que le ridicule en soit devenu sensible aux plus ignorans.

Cette controverse est suivie de la conversion de l'hérétique. Izarn le fait parler lui-même, & lui met dans la bouche des aveux fort singuliers; mais il est assez simple pour donner à entendre clairement, dès la première phrase, que les menaces ont produit beaucoup plus d'effet que les raisons.

» Izarn, (répond le converti,) assu-
» rez-moi & faites-moi donner parole
» que je ne serai pas brûlé, ni enfermé,
» ni maltraité. Je me soumets à toutes
» les autres peines qu'il vous plaira. Si
» je puis compter que vous ne m'aban-
» donnerez point, que vous ménagerez
» mon honneur, & ne me ferez aucune
» violence; je vous révélerai tout le

» secret de nos croyans. Car, quoi que » Bérit & Parazols aient pu découvrir, » (c'étoient sans doute des émissaires de » l'inquisition,) ils ne savent pas la » dixième partie des choses, concernant » les hérétiques dont ils ont fait des » enquêtes. Mais je vous demande le » plus grand secret; si je vous croyois » capable de me tromper, je ne me con- » fesserois ni à vous ni à aucun autre » frere Prêcheur; & je vous en dirai la » raison.

» Depuis que l'on me fit *évêque*, j'ai » de mes mains, que vous voyez, *sauvé* » pour le moins cinq cents hommes. Si » je les quitte, c'est autant d'hommes » perdus, & livrés aux diables & aux » peines de l'enfer. Que seroit-ce de moi, » si je viens par malheur à rencontrer » quelqu'un de leurs amis, & que vous » ne me donniez point asyle? Je per- » drois la dignité où je suis élevé, & je » deviendrois l'objet du mépris de toute

» notre cour, (du consistoire des Albi-
» geois.) Mais puisque je me suis rendu
» ici sur la foi d'un sauf-conduit, je veux
» être libre, & que vous me donniez
» toutes mes suretés. «

On voit que l'hérétique est un des principaux ministres de la secte. Les Albigeois distinguoient leurs ministres en deux classes, les *fils majeurs* ou *évêques*, & les *fils mineurs* ou *diacres*. Cet évêque veut dissimuler sa conversion à ses prosélytes : autrement, il craindroit non-seulement pour sa personne, mais pour leur salut, parce qu'il se propose de les convertir. C'est le sens le plus vraisemblable du discours que lui prête le dominicain ; quoiqu'il y ait alors une contradiction, à lui faire dire qu'il a *sauvé* les cinq cents hommes pour lesquels il craint l'enfer. Il en faut passer bien d'autres à cet auteur, dont les raisonnemens sont la plupart au rebours de la raison. Suivons l'Albigeois.

» Il eſt bon que vous ſachiez d'abord,
» que ce n'eſt ni la faim, ni la ſoif, ni
» l'indigence qui m'ont forcé à venir ;
» qu'on nous défend expreſſément d'o-
» béir à la citation & de comparoître,
» comme d'autres qui n'ont pas été bien
» traités, ni de conſentir à aucune con-
» férence, ſans avoir exigé une parole
» ſolennelle, que ſi quelqu'un prend un
» hérétique, en quelque lieu que ce ſoit,
» il le rendra à ſa cour en cas qu'il
» veuille être mis en liberté. Ce qui vous
» étonnera davantage, c'eſt que nos
» meilleurs amis & nos plus familiers
» ſe ſont tournés contre nous. Ils nous
» abordent d'un air d'amitié pour nous
» ſurprendre ; puis ils nous arrêtent &
» nous chargent de chaînes, eſpérant
» racheter par là leurs péchés, & obtenir
» leur ſalut en nous perdant. Je ſuis
» venu à votre cour (de l'Inquiſition),
» ſans y être contraint, & de bonne gra-
» ce. Vous verrez que j'ai plus d'incli-

» nation pour vous que vous ne pen-
» ſez, quand vous ſaurez la vie déli-
» cieuſe que je menois. Je vais vous en
» faire le récit, ſi cela ne vous ennuie
» point. «

C'eſt de la meilleure foi du monde que notre poëte dévoile les délations & les perfidies, auxquelles ces malheureux Albigeois étoient ſans ceſſe expoſés. Il ne ſe doute pas qu'elles puiſſent rendre odieuſe l'Inquiſition, qui les commandoit, qui les récompenſoit. Il s'imagine au contraire, ſans doute, qu'elles édifieront les partiſans de la bonne cauſe, & rameneront ceux de l'héréſie. Tant on s'aveugloit alors par le faux zèle. La peinture ſuivante de la vie des hérétiques, de leurs miniſtres en particulier, nous paroît un peu ſuſpecte de partialité. Des fanatiques, tels que ceux-là, ſous le poids de la perſécution, eurent toujours en général des mœurs rigides; & l'on ſait combien les préjugés

populaires leur ont toujours attribué d'infamies. Du reste il ne seroit pas étonnant qu'un prêtre corrompu profitât de la crédulité de son troupeau.

» J'ai un grand nombre d'amis aisés » & riches, dont il n'y en a pas un qui » ne s'estime heureux de me donner tout » l'argent que je désire. Aussi ai-je tout » le bien & tous les dépôts des gens de » notre religion, qui sont tous à leur » aise. (Izarn les représentoit plus haut » comme de vils paysans; & les Vaudois » affectoient la pauvreté.) J'ai grande » quantité d'habits, de chemises, de » chausses, de draps bien lessivés & bien » blancs, de couvertures, beaucoup de » napes & de serviettes pour mes amis, » quand je leur donne à manger. Je fais » bonne chère; souvent je mange des » mets exquis, des sauces de girofle & » de bonnes pâtisseries. Poisson vaut » bien mauvaise viande; bonne eau de » girofle vaut bien vin de buffet; pain

» bluté vaut bien miche de cloître. (Les
» Albigeois ne mangeoient point de
» viande, & ne buvoient point de vin.
» Il est évident que le troubadour enve-
» nime ici les choses.)

» Tandis que vous autres, vous pas-
» sez les nuits au vent & à la pluie, &
» que vous revenez bien mouillés, je
» suis bien à couvert & bien en repos
» avec mes confreres, à boire quand il
» me plaît, & à faire tout ce qui me
» convient soit avec mon cousin ou avec
» ma cousine. Car je suis le maître de
» m'en donner après cela toutes les ab-
» solutions que je veux; & il n'y a point
» de péché avec lequel je ne me sauve
» ou par moi-même, ou par le premier
» diacre que je trouverai. Telle est
» l'heureuse vie que je mène. Si j'y re-
» nonce en avouant qu'elle est crimi-
» nelle, pour embrasser la foi de Rome,
» sachez-m'en gré, & traitez-moi com-
» me un homme d'honneur. «

Izarn

Izarn oublie donc ce qu'il a dit, que ces prédicans alloient prêcher au fond des bois, au milieu des brouſſailles, toujours menacés du ſupplice le plus affreux. Avec cela peut-on mener une vie ſi délicieuſe? Mais il falloit relever par le contraſte le plus frappant l'auſtérité des miſſionnaires.

» Ermengaud de Figueiras fut mon » pere. J'aurois pu remplir les fonctions » de chevalier, ſi ma fortune me l'eût » permis. Mais ſi je ne ſuis pas bien armé » pour le ſervice du monde, je veux » l'être pour le ſervice de Dieu. Aidez-» moi de vos conſeils, Izarn, vous qui » avez le talent de faire des vers & des » romans; & qui, bien plus ſavant en-» core que perſonne, m'avez pouſſé à » bout, d'une manière ſi triomphante, » par vos neuf queſtions. Je crois fer-» mement tout ce que vous m'avez prê-» ché. Je ſuis prêt à en croire davan-» tage, ſi vous avez d'auſſi bonnes auto-

» rités que celles que j'ai entendues. Je
» veux être baptisé, pleinement con-
» vaincu de la religion que vous m'avez
» enseignée, vous & frere Ferrier, au-
» quel fut donné le pouvoir de lier &
» de délier quelque péché que ce soit
» d'hérétique. Et si on vous demande
» qui est ce nouveau baptisé, vous pou-
» vez dire : C'est Sicard de Figueiras,
» qui a abjuré ses erreurs, & qui, au-
» tant il a été ennemi de l'église romai-
» ne, autant il deviendra le *persécuteur*
» des hérétiques & des infidelles, sans
» avoir ni paix ni trève avec eux. Si ja-
» mais j'eus des complaisances pour Pier-
» re Capella & les chefs de son parti ; si
» je fus ami & camarade de Jean de
» Colet, je serai désormais leur ennemi
» déclaré, à moins qu'ils ne se conver-
» tissent avant le mois de février : je les
» ferai tous prendre par nos écuyers &
» archers. Bérite, P. Razols & Ricard le
» Portier, (apparemment émissaires de

» l'Inquiſition,) ſauront bien les chemins » détournés, les enclos, les cavernes, les » payſages, les ſentiers & les caves où » ils cachent leur argent. Il ne ſera pas » beſoin que vous y ſoyez, ni vous ni » frere Ferrier, s'ils ne ſe convertiſſent » pas à la vue de nos meſſagers. «

Voilà un étrange tableau, où la maladreſſe du peintre eſt ſurtout remarquable. D'une part, ce miſſionnaire orgueilleux ſe fait donner par ſon proſélyte, c'eſt-à-dire, ſe donne lui-même les plus ridicules louanges, juſqu'à vanter non-ſeulement ſa prodigieuſe ſcience, & la force invincible de ſes démonſtrations, mais ſon talent de faire des vers & des romans. D'autre part, il transforme tout-à-coup ſon Albigeois en *perſécuteur*, qui ne voit rien, à ſon exemple, de plus ſaint ni de plus agréable à Dieu, que de trahir, de piller, & de brûler ſans miſéricorde, ceux qu'il falloit plaindre & éclairer. Cette pièce du moins eſt une

peinture naïve des préjugés & des mœurs du tems.

Izarn la termine, en disant au converti ;

» Sicard, je te souhaite la bénédic-
» tion de Dieu, qui sans le secours de
» personne, forma le ciel, la terre, le
» soleil & la lune. Qu'il te fasse la grace
» d'être du nombre de ces bons ouvriers
» que Dieu employa dans sa vigne, &
» qui, quoique appelés les derniers,
» eurent autant que les premiers. C'est
» ce qu'infailliblement tu obtiendras, si
» tu veux être aussi attaché à la foi que
» tu l'as été au mensonge. Mais on se
» défie toujours des pénitens que la
» crainte a fait convertir, (belle conver-
» sion en effet!) surtout quand ils ont été
» chefs de parti ; & il faut une puissante
» médecine pour évacuer tout le venin
» dont ils étoient infectés. Sicard, il faut
» que, sans perdre de tems, tu fasses
» voir par tes œuvres la sincérité de ta

» conversion : c'est-à-dire, que tu sois
» plein d'ardeur à poursuivre l'hérésie.
» Si tu montres un zèle ardent & ferme,
» tel que je le demande, pour la foi de
» Jésus-Christ, que soutient frere Fer-
» rier, tu recevras une grande récom-
» pense, celle que promet Dieu à ceux
» qui persévéreront toujours à faire de
» bonnes œuvres, & à souffrir pour lui
» de fréquentes persécutions. Il leur don-
» nera les joies du paradis, *ainsi que le*
» *pape nous en assure*, & que saint Mathieu
» l'évangéliste l'a dit le premier : *Beati*
» *qui persecutionem, &c.* «

Nous verrons parmi les troubadours un Guillaume de Figueira, de la même famille vraisemblablement que le ministre Albigeois, & dont les pièces renferment des invectives contre l'église romaine. Ce nom connu donne lieu de croire que le poëme d'Izarn n'est point une pure fiction, que ce dominicain avoit réellement triomphé à sa maniere du ministre

Figueiras, qu'il écrivit pour célébrer son triomphe, & pour enseigner l'art de convertir les hérétiques. Il fait parler l'Albigeois comme il veut, dans la vue de rendre la secte odieuse & méprisable; mais on ne peut guère douter qu'il ne parle lui même, comme il avoit coutume de faire dans les controverses.



XLVIII.

SORDEL.

SORDEL, un des troubadours qui a composé de meilleures pièces, & en plus grand nombre, étoit de Gaïto dans le Mantouan, fils d'un chevalier sans fortune. Son goût pour la poësie provençale se manifesta presque dès l'enfance. Après avoir appris des chansons, il en fit bientôt lui-même. Le comte de Saint-Boniface (près de Vérone) dont il fréquenta la cour, fut pour lui un Mécène généreux. Mais Sordel le paya d'ingratitude. Il devint amoureux de sa femme, & s'en fit aimer. Une brouillerie survenue entre le comte & ses beaux-freres attira de mauvais traitemens à la comtesse. Les freres de cette dame engagèrent le troubadour à l'enlever. Il le fit; il vint demeurer avec eux, & y vécut

agréablement. Ayant passé depuis en Provence, il y fut honoré par la noblesse, surtout par le comte & la comtesse de Provence, qui lui donnèrent un château, & lui firent épouser une femme de condition.

C'est tout ce que nos manuscrits nous apprennent de Sordel. Selon Agnelli & Platina, historiens de Mantoue, il étoit de la maison des vicomtes de cette ville, vaillant en faits d'armes, fameux dans les joutes & les tournois; il inspira de l'amour à Béatrix, fille d'Eccelin de Romano, seigneur de la marche Trévisane; il l'épousa: il gouverna Mantoue en qualité de Podesta & de capitaine général; & quoique gendre du tyran Eccelin, il lui fut toujours opposé, parce qu'il aimoit beaucoup la justice.

On trouve ces faits cités par Crescimbéni, qui prétend que Sordel fut seigneur de Gaïto. Mais ne pouvant les appliquer à notre poëte, nous présumons qu'ils

regardent un guerrier de même nom, & peut-être de famille différente.

Parmi les ouvrages de Sordel, au nombre de trente-quatre, il y a une quinzaine de chansons galantes, quoique Nostradamus dise que toutes ses pièces ne roulent que sur des sujets de philosophie. En voici deux pleines de sentiment, & qui paroissent dignes d'un meilleur siècle.

PREMIÈRE CHANSON.

» *Hélas! à quoi mes yeux me servent ils*, » puisqu'ils ne voient pas celle que je » désire, maintenant que la saison se re» nouvelle, & que la nature se pare de » fleurs? Mais la reine des graces sou» haite que j'oublie mes peines pour » chanter; elle m'y invite. Je chanterai » donc, en mourant d'amour. J'aime » tant & de si bonne foi! & cependant » je vois peu celle que j'adore. *Hélas! à* » *quoi mes yeux me servent-ils?*

» Quoique Amour me tourmente &

» me tue, je n'en murmure point; car
» je meurs pour la plus belle des dames.
» Je prends en bien tout le mal que j'en-
» dure, pourvu qu'elle le sache & l'a-
» grée, pourvu que je puisse espérer en
» sa merci. Quelque affliction qui me
» déchire, elle n'entend de moi aucune
» plainte. *Hélas! à quoi mes yeux me*
» *servent-ils?*

» Je suis mort, si elle ne daigne m'ac-
» corder son amour. Où irois-je, où
» pourrois-je demeurer, si elle veut m'é-
» loigner d'elle? Il n'en est point d'autre
» par qui je voulusse être retenu. Et loin
» de pouvoir l'oublier, amour sans cesse
» me la fait aimer davantage. *Hélas! à*
» *quoi mes yeux me servent-ils?*

» Hé! pourquoi me traiteroit-elle avec
» rigueur? Elle sait bien que je me plais
» à publier ses louanges. Plus amour me
» fait souffrir, & plus je l'aime. Maî-
» tresse de ma vie & de ma mort, elle
» ne me verra point lui résister, quoi-

» qu'elle me fasse mourir tout vivant.
» *Hélas ! à quoi mes yeux me servent-ils ?*
» Je prie, en chantant, ma douce
» amie de ne pas vouloir me tuer sans
» raison. Quand je serai mort, elle re-
» connoîtra sa faute & s'en repentira.
» Encore aimerois-je mieux mourir, que
» de vivre sans consolation. L'amant
» est pis que s'il étoit mort, quand il
» ne voit point celle qu'il aime si ardem-
» ment. *Hélas ! à quoi mes yeux me ser-*
» *vent-ils ?* «

Voilà ce qui s'appelle, dans le langage de Boileau, *mourir par métaphore*. Mais les fadeurs de la galanterie moderne pouvoient être en ce tems le langage de la passion, auquel commençoit à se mêler une tournure de bel esprit.

SECONDE CHANSON.

» Il me plaît de faire une jolie chan-
» son, dont les paroles soient faciles &
» l'air gai. Car la meilleure dame qu'on
» puisse choisir, & à qui je me donne

» tout entier, n'aime point les chanſons
» trop relevées & trop ſavantes. Puiſ-
» qu'elle ne les aime point, je ferai déſor-
» mais des chanſons faciles à chanter,
» agréables à entendre, & dont le ſens
» ſera clair pour qui en ſaura aperce-
» voir les fineſſes.

» Elle ſut joliment me dérober mon
» tendre cœur, au premier inſtant que
» j'enviſageai ſa belle figure. Un doux
» regard amoureux, que ſes yeux me
» lancèrent à la dérobée, fraya le che-
» min à l'amour, pour paſſer à travers
» mes yeux au fond de mon cœur. Elle
» l'enleva ainſi, elle s'en rendit maî-
» treſſe; & quelque part qu'elle ſoit, il
» eſt toujours avec elle.

» Ah! qu'elle ſut alors me regarder
» tendrement; ſi le regard des yeux,
» dont elle fait un ſi agréable uſage, ne
» m'a point trompé! Mais elle ſemble le
» démentir par ſes diſcours. Non, j'en
» croirai plutôt ſes regards. On eſt ſous

» vent obligé de ne point parler comme
» on penſe. Mais les yeux n'ont pas le
» pouvoir de feindre. Les regards tendres
» ne partent que du cœur.

» Aimant une dame qu'aucune n'égale
» en mérite, j'aime mieux la ſervir ſans
» récompenſe, que de m'attacher à une
» autre qui m'accorderoit ſes faveurs.
» La ſervir ſans récompenſe! j'ai tort de
» le dire. Rien n'eſt gratuit, pour qui
» ſert de tout ſon cœur une dame pleine
» d'honneur & de vertu. Le plaiſir de la
» ſervir me tient lieu de récompenſe. Je
» ne demande rien de plus. Mais ſi elle
» m'accordoit au-delà, je le prendrois
» bien. «

A ce langage, on prendroit Sordel pour un amant paſſionné. Cependant il étoit homme à bonnes fortunes, par conſéquent libertin & infidelle. Il va même juſqu'à s'en faire gloire dans une chanſon; & rien ne prouve mieux combien il faut, en général, ſe défier du pur

amour tant célébré par les romanciers & les poëtes.

» Tout le monde me fait la guerre » sur mes amours, & sur les dames que » j'ai ; les uns, par envie ; les autres, » parce que je débauche leurs parentes. » On me conseille de changer ; on me » peint les périls à quoi je m'expose. » Mais je ne crains rien ; & je vis joyeux, » sans m'embarrasser de la mauvaise hu- » meur d'autrui. Qu'ils soient jaloux de » moi, cela n'est pas étonnant. J'en fais » tant en amour, qu'il n'est point de » dame si vertueuse, qui puisse se défen- » dre de mes douces persécutions. Les » maris ont bien raison de s'affliger, » quand leurs femmes me reçoivent chez » elles. Peu m'importe leur chagrin, & » la haine qu'ils me portent ; pourvu que » je prenne mes plaisirs. Je suis tellement » doué par les fées, qu'il faut que j'ob- » tienne en amour tout ce que je sou- » haite. Ainsi leur haine & leurs cris ne

» m'empêcheront point de subjuguer les
» dames. «

Quelle idée cette pièce donne & des dames & du troubadour ! Mais si les femmes se laissoient aisément séduire, les aventuriers, sans doute, n'étoient pas moins impudens qu'aujourd'hui à exagérer leurs prouesses.

On a vu dans l'article de Blacas le sirvente curieux que Sordel fit sur sa mort. Il nous reste à rendre compte de quelques autres sirventes, où son génie satirique n'épargne pas les injures, surtout contre un poëte qui prenoit des airs d'importance, & dont les traits semblent désigner Pierre Vidal.

Il est peint d'abord comme un homme de grande taille & de petit cœur ; que le seigneur Barral (de Baux, vicomte de Marseille,) & ensuite le comte de Provence chassèrent de chez eux ; dont les Templiers & les Hospitaliers n'ont point voulu, parce qu'il ne faut

parmi eux ni lâche ni déloyal; enfin, c'eſt un traître, un mécréant, un homme faux envers ſon ſeigneur.

Un autre ſirvente met les derniers traits au tableau:

» Le fou qui mérite d'être démaſqué, » à cauſe du ſoin avec lequel il ſe farde, » s'eſt reconnu au portrait que j'ai fait » de lui. Il a retrouvé dans mon ſir- » vente tous les vices dont il ſe ſent » chargé...... Pourquoi m'accuſe-t-il » d'impoſture ? Je ne déroberois pas » même à un chat ce qui lui appartien- » droit; tant je ſuis juſte & loyal.

» Lui qui ne porta & ne reçut jamais » un ſeul coup, ne peut ſe vanter de » ſes beaux faits. Il ne prend point les » armes qu'il ne tremble; & l'on ne vit » jamais poltron de ſa ſorte. Il a grand » tort de m'appeler jongleur. Ce nom lui » convient, à lui qui marche à la ſuite » des autres, tandis que les autres ſe » mettent à ma ſuite. Il reçoit & ne

» donne jamais : je donne & ne reçois
» rien. Il ſe livre au premier qui veut le
» payer : je ne prends rien dont on puiſſe
» me faire reproche. Je vis de mes ren-
» tes, & ne veux recevoir de perſon-
» ne..... (Quelle différence on mettoit
entre un ſimple jongleur & un véritable
troubadour!)

» Je ne ſais à quoi ſert tout ſon fard,
» toute ſa parure, ni pourquoi il ſe com-
» plaît à ſe mirer. Il croit que toutes les
» femmes ſont amoureuſes de lui ; mais
» aucune femme honnête pourroit-elle
» aimer ce vil perſonnage ?

» Au lieu de haubert, il a une che-
» miſe à réſeau ; au lieu de cheval, un
» palefroi qui va l'amble ; au lieu de
» caſque, un chaperon fraiſé ; au lieu
» d'écu, un manteau. On peut bien ac-
» cuſer l'amour de trahiſon, ſi pour tout
» cela il gagne l'amour d'une ſeule fem-
» me......

» Le vaillant comte de Toulouſe lui

» a fait l'honneur qu'il méritoit, en le » renvoyant à Marseille, pour avoir abandonné son seigneur & trahi ses sermens. «

Il dit ailleurs, sans doute sur le même personnage :

» Si je rencontre ce galant qui tient » de mauvais propos, qu'il évite bien » mon passage : car je ferai prendre le » noir (le deuil) à sa femme. On le connoît pour menteur, lâche, fourbe, » méchant, fanfaron, hypocrite, faisant » le doucereux, & ne valant pas un » denier ; aussi grossier dans ses discours » que mince dans ses actions ; méprisé » enfin des honnêtes gens. Qu'on ne me » regarde point comme un bravache, si » j'en parle ainsi. Je justifierai mes menaces. Si j'attrape ce mauvais discoureur, tout l'or de Montpellier ne le » garantira pas de mes coups ; en eût-il » autant de marcs qu'il y a de cailloux à » la Crau (plaine pierreuse près d'Arles.)

» Toute femme qui lui feroit de beaux » femblans, ou lui promettroit quoi que » ce fût, se couvriroit d'opprobre, & se » montreroit incapable d'aimer un ga- » lant homme. «

Ces grossiéretés peignent les mœurs du tems. Il falloit bien, en cas de querelle, que les auteurs en vinssent aux injures, comme les guerriers aux mains. Aujourd'hui la raison & la politesse enseignent de meilleures méthodes; mais les passions n'aveuglent-elles pas toujours? & combien de satires modernes, qui déshonoreront leurs auteurs, surtout ceux dont la brutale méchanceté se déchaîne contre le mérite!

Les princes croisés, sous prétexte de l'hérésie des Albigeois, pour dépouiller Raimond VI comte de Toulouse, méritoient certainement des traits de satire. Il y a un sirvente de Sordel contre eux; mauvaise pièce, puisqu'elle n'offre rien d'intéressant. Dans un autre sirvente, il

exhorte les princes à ne pas souffrir qu'on les insulte & qu'on enleve leurs états ; il loue le roi d'Aragon d'avoir recouvré Milhaud ; il félicite le comte de Toulouse (Raimond VII), d'avoir obtenu de l'église le pardon de ses péchés. On sait combien peu gagna ce prince à une absolution demandée par politique & accordée par intérêt. Il la reçut en 1228. Quant à l'article de Milhaud, l'histoire nous apprend que Pierre II, roi d'Aragon, avoit engagé cette ville au comte de Toulouse ; que les légats du pape s'en saisirent pendant la guerre des Albigeois ; & que le roi Jacques se donna des mouvemens en 1223 pour la recouvrer.

Deux tensons de Sordel méritent de trouver place ici. La premiere, dont il est interlocuteur avec Montan, roule sur la mauvaise foi des princes, qui devroient être si religieux observateurs de leur parole.

SORDEL.

» Je ſuis étonné comment un prince
» peut dire le bien, & ne le pas faire.
» Si les actions ne précedent les diſ-
» cours, il faut mieux ne point parler.
» Je ſuis également ſurpris qu'on pro-
» mette ſans intention de tenir parole:
» c'eſt ajouter le menſonge à la trom-
» perie. «

MONTAN.

» Pour moi, je ne m'étonne pas de
» voir la tromperie règner parmi les mé-
» chans princes. Il leur en coûte tant
» pour ſe faire honneur, & pour don-
» ner, que jamais leur cœur ne peut
» être d'accord avec leur bouche. Ils
» croient pouvoir ſe diſculper par de
» beaux menſonges; mais ils font par-là
» autant de tort à leur jugement qu'à
» leur cœur. «

SORDEL.

» Dans quelque état que l'on ſoit, la
» véritable maxime fut toujours de ne

» promettre que ce qu'on peut tenir;
» car promettre facilement est une légé-
» reté peu honorable, & ne pas tenir
» sa promesse est un procédé déshono-
» rant. « Il a raison sans doute; mais peu importe le déshonneur à qui brave les jugemens des ames honnêtes.

La seconde tenson, entre Sordel & Bertrand d'Alamanon, roule sur la chevalerie & l'amour.

SORDEL.

» S'il vous falloit perdre la joie des
» dames & des amies, que vous avez
» jamais eues & que vous aurez; ou sa-
» crifier l'honneur que vous avez acquis
» & acquerrez par la chevalerie, à la
» dame que vous aimez le mieux: lequel
» des deux choisiriez-vous? «

BERTRAND.

» J'ai été si long-tems refusé des da-
» mes que j'aimois, & en ai reçu si peu
» de biens, que je préfere la gloire
» acquise par la chevalerie. Je vous laisse

» la folie d'amour, où il n'y a jamais de » jouissance : car plus on en obtient, & » moins il en reste ; au lieu que dans la » voie des armes, il y a toujours nou- » velles conquêtes à faire, nouvelle gloi- » re à acquerir. «

SORDEL.

» Il n'est point de gloire sans amour. » Mauvais parti, d'abandonner la joie & » la galanterie pour gagner des coups, » souffrir la faim, le froid & le chaud. » Je vous cede volontiers ces avanta- » ges, pour les souveraines joies d'a- » mour que j'attends. «

BERTRAND.

» Et comment oserez-vous paroître » devant votre amie, si vous n'osez » prendre les armes pour combattre ? » Il n'y a point de vrai plaisir sans la » vaillance. C'est elle qui éleve aux plus » grands honneurs ; mais les folles joies » d'amour entraînent l'avilissement & la » chute de ceux qu'elles séduisent. «

Sordel.

» Pourvu que je sois brave aux yeux » de celle que j'aime, que m'importe » d'être méprisé des autres. Je vivrai » joyeux avec elle, & ne veux point » d'autre félicité. Vous irez tout abattre, » tandis que j'irois embrasser ma mie ; » & si vous avez l'estime des grands sei» gneurs François, j'aurai de doux bai» sers qui valent mieux que les plus beaux » coups de lance. «

Bertrand.

» Ami Sordel, votre amour est fondé » sur la tromperie. Je ne voudrois pas » avoir conquis celle que j'aime d'un » amour sincère, par une opinion que » je ne mériterois point. Un bien si mal » acquis feroit mon malheur. Je vous » laisse les tromperies d'amour : je ne » veux que l'honneur des armes. Vous » faites une grande sotise de mettre en » balance un bonheur faux avec une joie » légitimement acquise. «

Dans

Dans ce ſiècle d'héroïſme, il y avoit donc des eſclaves de la volupté, qui ſe faiſoient un ſyſtème de ſacrifier la gloire aux plaiſirs? La morale que débite Bertrand, étoit du moins celle des gens d'honneur; & l'amour, aux yeux mêmes des femmes, devoit être le prix du courage. Mais cette morale ne pouvoit bien ſe pratiquer qu'avec des mœurs pures. Et comment les mœurs auroient-elles réſiſté aux ſéductions de la galanterie, puiſqu'elles s'étoient corrompues autrefois au ſein de Lacédémone?

Une dernière pièce de Sordel prouve encore que les reproches de lâcheté, dont il accabloit Vidal, pouvoient retomber ſur lui-même. Il prie le comte (ſon ſeigneur) de ne point le mener à la croiſade, parce qu'il ne ſauroit ſe réſoudre à paſſer la mer, quelque cas qu'il faſſe de l'amour de Dieu qui tranſporte ce ſeigneur, & du déſir de mériter par ce voyage le pardon de ſes péchés.

» Seigneur comte, vous ne devez » point exiger que j'aille chercher la » mort. Si vous voulez un marin bien » expert, emmenez Bertrand d'Alamanon, qui connoît les meilleurs vents, » & ne demande pas mieux que de vous » ſuivre..... Par la mer tout le monde » gagne ſon ſalut. Mais moi, je ne ſuis » point preſſé de me ſauver ; je veux » arriver le plus tard qu'il ſera poſſible à » la vie éternelle ; ainſi je ne m'embar» querai de ma vie. « L'aveu eſt naïf. Ne pouvoit-on pas en faire un crime, même à un poëte ?

Il s'agit de la première croiſade de S. Louis. Son frere Charles d'Anjou, comte de Provence, l'y accompagna & vouloit apparemment y mener Sordel, dont il aimoit la ſociété ou le talent. Peu de troubadours, en effet, l'ont égalé dans les diverſes parties qui font le poëte.

XLIX.

SAVARI DE MAULÉON.

Nos manuſcrits ſont de cet illuſtre poëte, à-peu-près le même éloge que de Blacas, & raſſemblent dans ſon portrait tout ce qui caractériſoit alors un homme accompli. C'eſt la plus grande courtoiſie, le plus grand courage, la généroſité la plus magnifique, la galanterie la plus parfaite, &c. On peut rabattre quelque choſe de ces ſuperlatifs, & avoir encore une haute idée du perſonnage.

SAVARI DE MAULÉON fut un riche baron du Poitou, ſeigneur de Mauléon & de pluſieurs fiefs; brave & galant chevalier; aimant les aſſemblées, les tournois, les divertiſſemens, & les vers. Un manuſcrit porte que de ſes belles actions, on compoſeroit un gros livre, ſi on vouloit. Un autre l'appelle

le *maître des braves*. Hugues de Saint-Cyr, auteur du ſecond manuſcrit, s'étend beaucoup ſur ſes aventures de galanterie. J'emprunte de lui la narration ſuivante, en conſervant la naïveté du ſtyle, & ne retranchant que peu de paroles ſuperflues.

Le chef de toute courtoiſie, car Savari eſt encore déſigné par ce nom, avoit aimé & ſervi long-tems une noble dame de Gaſcogne, appelée Guillemette de Benavías, femme de Pierre de Gavaret, ſeigneur de Langon & de Saint-Macaire; & je puis vous dire en vérité que, malgré les meilleurs faits qui furent jamais accomplis pour une dame, par folles promeſſes, beaux meſſages, préſens & joyaux, il fut mal récompenſé de celle-ci. Maintes fois elle le fit venir de Poitou en Gaſcogne, par mer & par terre; & quand il étoit arrivé, elle ſavoit bien le tromper par fauſſes raiſons, pour ſe diſpenſer de lui accorder le plai-

ſir d'amour. Mais lui, que la paſſion aveugloit, il ne s'apercevoit point qu'on le trompât. Cependant ſes amis l'en avertirent ; ils lui ouvrirent les yeux, & lui firent faire connoiſſance avec une autre dame de Gaſcogne. C'étoit la comteſſe de Mahaut de Montagnac, femme de Giraud de Manchac, jeune, belle, agréable, qui déſiroit acquérir de l'eſtime, & vouloit voir Savari, pour tout le bien qu'elle en avoit entendu dire.

Savari l'ayant vue, elle lui plut tant que c'étoit merveille ; en ſorte qu'il la pria d'amour. La dame touchée de ſon mérite le retint pour ſon chevalier, & lui aſſigna un jour pour recevoir d'elle tout ce qu'il déſiroit. Il s'en alla fort joyeux, après avoir pris congé, & retourna en Poitou. Peu de tems ſe paſſa, ſans que madame Guillemette de Benavias fut informée du fait, & du rendez-vous qu'on avoit donné à Savari. D'abord elle réſolut de lui donner un ſem-

blable rendez-vous pour le même jour. Et sachez vraiment que moi Hugues de Saint-Cyr, qui écris ceci, fus le messager qui portai les lettres.

Dans sa cour étoit le prévôt de Limoges, vaillant homme & bon *trouveur*, (troubadour.) Savari, en témoignage d'estime, lui conta l'histoire de ses deux amours, & ce que chacune des deux dames lui avoit écrit & promis. Ensuite il pria le prévôt de lui faire une question en vers, & de proposer dans une tenson auquel des deux rendez-vous il devoit donner la préférence. Le prévôt, qui ne nous est connu que par cet ouvrage, fit la tenson suivante.

LE PRÉVÔT.

» Un brave chevalier, ayant été rejeté par une dame qu'il aima long-temps, » a porté des vœux vers une autre, dont » il a tellement gagné l'amitié qu'elle a » pris jour avec lui, pour lui accorder » tout ce qu'il pourroit désirer. La pre-

» mière dame, informée de cela, promet
» de faire pour lui le même jour tout ce
» qu'il avoit demandé. Je les suppose
» d'ailleurs d'un mérite parfaitement égal.
» Vers laquelle des deux ira-t-il? «

SAVARI.

» L'amant sincère ne change jamais;
» quelque semblant qu'il fasse d'adresser
» ailleurs ses prières. Il ne peut se déta-
» cher de l'objet qui a fixé son amour.
» Ainsi il ira sans hésiter vers la dame
» qu'il aima la première, & ne la soup-
» çonnera point de vouloir le tromper. «

LE PRÉVÔT.

» En ce cas, le chevalier payera bien
» mal les bontés de la dame qui s'est
» livrée à lui de si bonne grâce. Il seroit
» insensé de ne point aller vers celle qui
» lui donne une si grande preuve d'a-
» mour. Il doit plutôt abandonner l'in-
» grate qui ne voulut jamais rien faire
» pour lui; & qui ne revient que parce
» qu'elle meurt de jalousie, de voir

» qu'une autre rend la vie à celui qu'elle
» avoit fait mourir : car ce n'est pas
» qu'elle lui veuille du bien. «

SAVARI.

» Une dame qui s'enflamme si vîte ne
» fait point aimer, & manque de pru-
» dence autant que d'amour. Car les da-
» mes ne se rendent pas aux désirs des
» hommes, qu'elles n'aient éprouvé leur
» sincérité. Celle qu'amour n'a point liée
» de ses étroits liens veut complaire à
» tous, accorde ses faveurs au premier
» venu, & se rendroit à un nouvel amant
» aussi aisément qu'à moi. Puissé-je mou-
» rir des rigueurs de l'amour, plutôt que
» de jouir de faveurs indignement pro-
» diguées ! «

LE PRÉVÔT.

» Seigneur, c'est une extrême folie
» aux dames, de faire attendre long-tems
» les faveurs qu'elles promettent......
» Jamais un don ne vaut autant qu'au
» moment où l'on désire de l'obtenir.

» Vous traitez de folie la chose du mon-
» de qui doit plaire davantage; je veux
» dire, le changement en amour, & la
» circulation des amis & des amies, qui
» tourne au profit du commerce. «

SAVARI.

» Les tourmens & les maux affreux
» que j'ai si long-tems éprouvés, me
» paroîtroient charmans, Prévôt, si celle
» que j'aime daignoit seulement me don-
» ner son gant, ou me permettre de la
» voir une fois avant de mourir. Je ne
» me ferois pas prier pour me rendre à
» ses ordres. C'est à elle que je veux être
» éternellement attaché; c'est avec ma
» seule douce amie que je veux vivre.
» Mon amour n'est point trompeur: il
» me brûle & m'embrâse. «

Le prévôt prend pour juges les dames Guillemette de Benanguès, Marie de Ventadour, & la dame de Montferrand. Savari répond que ces trois dames lui suffisent; qu'elles sont si savantes en

amour, qu'il se soumet à tout ce qu'elles diront.

Nous ne trouvons pas le dénouement de cette aventure: l'historien semble n'avoir voulu qu'exposer le sujet de la tenson. Un autre manuscrit nous offre une seconde aventure de même espèce, dont le récit n'est pas moins curieux.

Savari vint faire visite à la vicomtesse madame Guillemette de Benanguès, dont il étoit amoureux; menant avec lui Elias Rudel seigneur de Bergerac, & Geoffroi Rudel seigneur de Blaye. Ils la prièrent tous trois d'amour; car auparavant elle avoit retenu chacun d'eux pour son chevalier, sans qu'ils le sussent l'un de l'autre. S'étant assis auprès d'elle, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, & le troisième devant, chacun deux la regardoit amoureusement. Elle, comme femme la plus effrontée & hardie qui fut jamais, commença à regarder amoureusement Geoffroi Rudel de Blaye, qui

étoit assis devant elle. En même tems, elle prit la main d'Elias de Bergerac, & la lui serra d'une manière fort tendre. Pour monseigneur Savari, elle lui marcha sur le pied en souriant & soupirant. Aucun ne sut quel signe d'amour avoient eu ses compagnons, jusqu'à ce qu'ils fussent partis. Alors Geoffroi dit à Savari comment la dame l'avoit regardé; & Elias, comment elle lui avoit serré la main. Savari, entendant le plaisir qu'elle avoit fait à l'un & à l'autre, en fut bien fâché, mais ne dit mot de celui qu'il avoit eu pour son compte. Il alla trouver Gaucelm Faidit & Hugues de la Bacalaria; il leur demanda par un couplet auquel des trois la dame de Benanguès avoit témoigné le plus d'amour. C'est le sujet de la tenson suivante.

GAUCELM.

» Je préfere le regard doux & tendre; » il part du fond du cœur; au lieu que » donner la main est une gracieuseté,

» que les femmes font à tous ceux qu'elles
» les accueillent honnêtement ; & mar-
» cher sur le pied n'est point une marque
» d'amour. «

HUGUES.

» Le regard ne signifie rien, selon
» moi ; car il s'adresse de tous côtés,
» aussi bien que vers celui qui en con-
» clut follement qu'on l'aime. Je ne fais
» point de cas non plus de marcher sur
» le pied. Mais lorsqu'une main blanche,
» sans gant, serre doucement son ami,
» c'est une preuve certaine d'amour, que
» le cœur envoie. »

SAVARI.

» Je me félicite de ce que vous m'a-
» vez laissé le meilleur. Marcher sur le
» pied est une faveur dérobée à la vigi-
» lance des médisans ; & puisque l'ami
» l'a reçue en riant & avec joie, il
» paroît bien que c'est un amour
» franc & sincère qui l'a donnée. Je
» m'étonne que Gaucelm préfere le

» regard, lui qui passe pour si habile en
» amour. «

GAUCELM.

» Vous blâmez mal-à-propos le regard
» des yeux; ils sont messagers du cœur,
» pour annoncer aux amans ce que la
» crainte l'oblige de renfermer; ils sont
» dépositaires de tous les trésors de l'a-
» mour. On marche sur le pied à bien
» des gens, sans amour & sans y rien
» entendre; & donner la main ne signi-
» fie rien. «

HUGUES.

» Beaucoup d'amans ont été trompés
» par les yeux; & je ne me laisserois pas
» séduire par une fausse dame, quand
» elle me marcheroit toute une année
» sur le pied. Mais serrer la main vaut
» cent fois mieux: telle faveur ne laisse
» point de doute....... «

Savari prend pour juge son *Garde-corps*, qui a fait sa conquête, & madame Marie, qui est d'un mérite accompli.

Gaucelm s'en rapporte à madame Guillemette de Benanguès, dont la conversation est pleine de charmes. Hugues en feroit juge une personne jolie & joyeuse; mais il ajoute que les trois qu'on a proposées suffisent.

Telles sont les balivernes dont la galanterie du tems faisoit des matières fort sérieuses. S'il y avoit plus d'esprit dans cette pièce, on regretteroit davantage que l'auteur ne l'ait pas mieux employé.

Nous avons un fragment de Savari, où il dit à sa maîtresse: » Dame, je sais » bien qu'il seroit juste désormais que, » tout le monde vous ayant conquis par » de mauvaises voies, je vous conquisse » à mon tour. J'ai ramassé Basques & » Brabançons; &, grâce à mes soins, » nous sommes cinq cents qui exécute» rons ponctuellement vos ordres. Expli» quez-nous vos intentions. Nos cour» siers sont tous sellés; nous monterons

» aussitôt à cheval.« La dame exigeoit sans doute quelque entreprise militaire.

Ce morceau peut avoir rapport aux expéditions que fit Savari, en Gascogne & en Poitou, pour soutenir contre la France le parti chancelant du roi d'Angleterre. Nos manuscrits nous offrent ici quelques détails sur l'histoire du tems, liée aux exploits du troubadour.

Après la mort du roi Richard (en 1199), son frere Jean eut la couronne d'Angleterre, avec le duché d'Aquitaine & le comté de Poitou. Élevé à une si haute puissance, il alla trouver Bernard comte d'Angoulême, qui avoit une fille très-belle d'environ quinze ans, déjà fiancée avec Hugues le Brun, comte de la Marche. Il dit au pere qu'il vouloit avoir sa fille en mariage, l'obtint, l'épousa sur le champ, & l'emmena en Normandie.

Le comte de la Marche, désespéré de se voir enlever sa femme, implora le

secours de tous ses parens & amis ; qui touchés de sa douleur & de l'injure qu'on lui faisoit, résolurent d'aller prendre en Bretagne Arthur, fils du comte Geoffroi, & de le reconnoître pour leur seigneur. Ils en avoient le droit, puisque le pere d'Arthur étoit l'aîné du roi Jean. (Cette réflexion suppose le droit de primogéniture bien établi.) Le projet fut exécuté. Les seigneurs firent hommage au jeune prince, & le mirent en possession du pays, excepté quelques bourgs & châteaux qui demeurèrent attachés au roi d'Angleterre.

Celui-ci, continue l'historien provençal, se tenoit en Normandie, sans jamais quitter sa femme ni le jour ni la nuit, pour quoi que ce fût ; ne s'occupant qu'à la chasse, à la pêche, au vol des autours & des faucons, dont il partageoit le plaisir avec elle ; laissant ainsi enlever ses états.

Pour le tirer de sa léthargie, il ne fal-

lut pas moins que le péril de sa mere, assiégée dans le château de Mirabeau. A cette nouvelle, il partit sans que personne eût avis de sa marche; & tombant à l'improviste sur les assiégeans, au milieu des ténèbres & du repos de la nuit, il enleva Arthur & tous ceux qui l'accompagnoient.

Mais jaloux de sa femme & impatient de l'aller rejoindre, ne pouvant vivre sans elle, il abandonna le Poitou & retourna bien vîte en Normandie. Il relâcha les prisonniers sur leur parole, en leur faisant donner des otages. Ensuite il se rembarqua, & emmena son neveu Arthur, qu'il fit noyer. (Tous les historiens disent qu'Arthur fut enfermé dans la tour neuve de Rouen, & qu'il disparut peu de jours après, sans qu'on ait su de quelle manière il étoit mort. Probablement son oncle barbare l'avoit poignardé & avoit jeté le cadavre dans la rivière de Seine. Nos auteurs ont

adopté plus d'une fois des bruits populaires.)

Dès que le roi de France (Philippe-Auguste) sut que Jean avoit passé en Angleterre avec sa femme, il se mit à la tête d'une grande armée, & subjugua la Normandie. Les barons de Poitou, s'étant révoltés, enlevèrent aussi cette province au roi d'Angleterre, à l'exception de la Rochelle.

Savari de Mauléon avoit été enfermé par ses ordres, dans la tour de Corp, où l'on mettoit les prisonniers qu'il vouloit faire mourir de faim & de soif. Toujours plein de courage, il trouva dans son esprit & son habileté toutes les ressources dont il avoit besoin pour se tirer d'un si grand péril. Il se rendit maître du château où il étoit en prison. Il fit son accommodement avec le roi Jean, & obtint le titre de gouverneur ou commandant de tous les pays que ce prince conservoit en Gascogne.

L'hiſtorien ajoute que Savari, devenu le défenſeur de celui qui avoit réſolu ſa perte, pourſuivit à outrance tous les ennemis du roi Jean, & reconquit tout ce que ce prince avoit perdu dans la Gaſcogne & le Poitou, quoique celui-ci, toujours renfermé avec ſa femme, ne lui donnât aucun ſecours de troupes ni d'argent.

Comment Matthieu Pâris, & les autres hiſtoriens anglois auroient-ils ignoré cette prétendue conquête? Ils ne font pas même mention de Savari, dont les ſuccès vraiſemblablement ſe réduiſirent à reprendre quelques places, qui furent bientôt repriſes par les François. Les hiſtoires connues du regne de Jean, & de celui de Philippe-Auguſte, me paroiſſent d'une autorité infiniment ſupérieure à celle-ci.

Quoi qu'il en ſoit, Bertrand de Born, fils du fameux troubadour, compoſa ce ſirvente pour Savari, au ſujet de l'aban-

don où un lâche roi laiſſoit ſes provinces :

» Je ferai un ſirvente cuiſant, que » j'enverrai au roi Jean d'Angleterre, » pour le couvrir de confuſion. Combien » n'en doit-il pas avoir, s'il ſe rappelle » ce qu'ont fait ſes ancêtres, s'il le com» pare avec ſon indolence à laiſſer ici le » Poitou & la Touraine au pouvoir de » Philippe-Auguſte ?

» Toute la Guienne regretta le roi » Richard (prédéceſſeur de Jean,) qui » dépenſa tant d'or & d'argent pour la » défendre. Mais celui-ci n'en tient » compte. Il aime mieux faire des joutes » & des chaſſes, avoir des levriers & » des autours, traîner une vie ſans hon» neur, & ſe voir dépouiller tout vi» vant...... Ce que j'en dis n'eſt que » pour corriger le roi Jean, qui perd ſes » ſujets faute de les aſſiſter de près ni » de loin.

» Seigneur, je vous adreſſe cette

» leçon, afin de reprendre vos folies, » dont il me fâche infiniment d'être obligé de parler. Oui, vous avez laissé » tomber dans la fange votre honneur; » & telle est votre démence, qu'au lieu » d'être sensible aux reproches, plus on » dit de mal de vous, plus il semble que » vous y prenez plaisir.

» Savari, tout roi qui manque de » cœur ne peut faire de grandes con» quêtes; & s'il a le cœur lâche & mou, » personne ne s'attachera à le servir. «

Nous ne trouvons rien de plus dans nos recueils, concernant Savari de Mauléon. Nostradamus dit qu'il étoit gentilhomme anglois, qu'il s'attacha au service du roi de France, & qu'il y mourut les armes à la main. Rédi, copiste de Nostradamus, lui donne la même origine. Une lettre de Ménage à cet auteur italien porte: » Ce que vous dites, que » Savari de Mauléon étoit Anglois, n'est » pas véritable. Il étoit François, de la

» petite ville de Mauléon de la province
» de Poitou. Ce qui vous a fait croire
» qu'il étoit Anglois, c'est qu'il fut quel-
» que tems dans les intérêts du roi d'An-
» gleterre. « (*Mélanges de Ménage.*)

On lit effectivement dans les Actes de Rymer, sous le regne de Henri III, qu'en 1224, le roi de France Louis VIII marcha dans la Saintonge; qu'il assiégea la Rochelle, dont Savari de Mauléon étoit gouverneur; que celui-ci rendit la place en peu de jours, & s'attacha au service de Louis. Ménage s'est mépris, dans l'histoire de Sablé, en disant qu'il passa au service de Philippe-Auguste.



L.

HUGUES DE MATAPLANA.

LA maiſon de ce troubadour étoit une des plus illuſtres de la Catalogne. Parmi les neuf barons que Charlemagne envoya dans cette province, pour y établir des colonies, étoit un Hugues à qui la terre de Mataplana échut en partage. C'eſt de lui que deſcendoit notre poëte, à peine connu par d'autres endroits.

HUGUES DE MATAPLANA, ſelon un manuſcrit intitulé, *Chronica de Cavallees Cathalans*, accompagna Jacques I, roi d'Aragon, à la conquête des îles Baléares (en 1229). Il périt en combattant les Saraſins. On verra une complainte du vicomte de Bergedan ſur ſa mort; mais ſans particularités intéreſſantes ſur ſa vie.

Il ne reste qu'une de ses chansons, où il dit à Blacasset :

» Je viens cette nuit pour te com-
» battre, ou pour te faire renoncer à
» l'amour & à la beauté que j'aime. Je
» te donne le choix. Il m'est facile de
» t'apprendre que je suis le diable le plus
» cruel & le plus terrible qui soit en
» enfer. «

A ce défi, où l'on reconnoît les fureurs de la jalousie, Blacasset répond en amant & en chevalier :

» Seigneur diable, puisque tu es venu
» au milieu de la nuit la plus noire, je
» ne te crains ni toi ni tes menaces ; &
» je suis prêt à te combattre. Celle pour
» qui je respire sans trouble, me défen-
» dra de ta fureur & de ta méchanceté.
» Comme elle prend ma défense, je te
» défie toi-même, sans perdre le tems
» en vains discours. «

L I.

GUILLAUME DE SAINT-GRÉGORI.

Le seul Crescimbéni a parlé de ce troubadour, & ne l'a connu que par une tenson avec Blacas, où il s'agit de décider; » Laquelle est préférable, d'une » grande dame qui accorde à son amant » tous les plaisirs d'amour, hors un seul » point qu'elle excepte, ou d'une belle » demoiselle qui ne met aucune restric- » tion à ses faveurs. « Outre cette pièce, nous en avons quelques-autres peu intéressantes du même auteur. Mais voici un sirvente en style harmonieux, où il exprime fortement sa passion pour les combats & le carnage.

» Le joyeux printems qui fait éclore » feuilles & fleurs, me plaît beaucoup, » ainsi que les jeux des oiseaux qui font

» retentir les bois de leurs chants ! Mais
» ce qui me plaît davantage, c'eſt de
» voir par les prairies tentes & pavillons
» plantés, & cavaliers armés en bataille
» dans les campagnes.

» Je ne me ſens pas de joie, lorſqu'à
» l'approche des carreaux, je vois les
» peuples s'enfuir & emporter tous leurs
» biens, & une foule de gendarmes cou-
» rir après. Je me plais à voir châteaux
» aſſiégés, barrières rompues & enfon-
» cées, ſoldats autour d'une enceinte de
» murs, & de foſſés garnis de paliſſa-
» des.

» J'aime à voir le chef armé ſur ſon
» cheval, & le premier à l'aſſaut, en-
» hardir ſes gens à entreprendre de no-
» bles proueſſes. Quand les eſcadrons
» ſont mêlés, chacun doit le ſuivre de
» bonne grace. Nul alors n'eſt conſidéré,
» qu'autant qu'il a reçu & donné grand
» nombre de coups.

» Le choc commence. Je vois percer

» & briser maſſues, épées, caſques & bou-
» cliers de différentes couleurs. Je vois
» charger enſemble maints braves vaſ-
» ſaux. Les morts & les bleſſés laiſſent
« aller leurs fougueux courſiers. Et
» quand on s'eſt mêlé, que tout homme
» noble ne ſonge qu'à hacher têtes &
» bras; car il vaut mieux être mort que
» vaincu.

» Je n'ai pas tant de plaiſir à manger,
» boire & dormir, que lorſque j'entends
» combattans crier, chevaux hennir, &
» tous diſant *à l'aide, à l'aide;* lorſque
» je vois les piétons tombant dans les
» foſſés, les cavaliers abattus dans les
» prairies, & les morts qui ont les
» flancs percés de lances avec leurs ban-
» deroles. «

ENVOI.

» Brave comteſſe, on vous tient pour la
» plus belle qu'on ait vue dans le monde.
» Béatrix, de haut lignage, dame excel-
» lente en ſageſſe & en eſprit, fontaine

valerie ne brilloient pas dans ſa perſonne. Ennemi de Raimond-Foulques de Tendona, ſeigneur plus riche que lui & plus puiſſant, il l'aſſaſſina un jour par trahiſon. Ce crime le fit dépouiller de ſes biens. Il trouva d'abord ſes parens & amis empreſſés à lui adoucir ſon infortune. Mais il leur devint ſi odieux, à force de licence & d'emportemens, que tous de concert l'abandonnerent. Leurs femmes, leurs filles, leurs ſœurs n'étoient point en ſureté contre ſes entrepriſes. L'hiſtorien ajoute qu'il eut beaucoup de bonnes & de mauvaiſes aventures, ſoit en guerre, ſoit en amour; & qu'il fut tué par un ſimple fantaſſin.

Preſque toutes ſes pièces, au nombre de vingt-trois, dont quelques-unes ſont inintelligibles, contiennent une ſatire envenimée & les détails les plus obſcènes.

Il dit d'une dame dont il êtoit amoureux, qu'il voudroit être une nuit à la

place de son mari ; qu'il voudroit que cette nuit durât depuis pâques jusqu'à la fête des martyrs, & que le mari fût aveugle ou endormi tout ce tems-là. Ce n'est rien en comparaison du reste.

Dans une autre chanson, il paroît se vanter d'avoir eu les faveurs de sa belle-sœur : ce qui occasionna un duel entre lui & son frere. Il s'applaudit » d'avoir » joliment placé des *cornes* sur le cha» peau de ce frere, qui ressemble à un » vieux Juif sortant de la Synagogue. «

Il dit dans l'envoi : » Je me donne » à vous, brave dame de Berga ; vous » êtes l'or le plus fin, & votre mari n'est » qu'ordure. « (Berga étoit le fief principal de la maison de Bergedan, qui en tiroit son nom.)

Et ailleurs : » Qu'un, ni deux ni trois » chevaliers ne s'exposent point à com» battre contre moi, pour soutenir, belle » sœur, que vous n'êtes pas la meil» leure, la plus vertueuse, & la plus

» belle des dames d'aucune religion. Par
» la foi que je vous dois, je jure de les
» vaincre, fussent-ils deux Catalans ou
» trois Gascons. « Il charge ensuite son jongleur d'aller dire à monseigneur le roi, de ne pas suivre le faux conseil qu'on lui donne de lui faire la guerre; qu'il se soumet au jugement de sa cour. Quiconque l'accuse d'infidélité, noir ou roux, il ne s'en soucie point.

Dépouillé de ses fiefs par sentence du roi d'Aragon, il se plaint d'être abandonné de tout le monde; de ne pouvoir se tenir dans la plaine ni dans les montagnes, puisque le roi écoute les méchans. » J'irai chez les Turcs, & il n'en
» trouvera aucun qui lui donne plus de
» tourmens, & lui fasse plus de mal que
» moi. «

Trois sirventes contre l'évêque d'Urgel sont remplis d'affreuses obscénités.

Il lui dit dans un envoi : » Jamais tu
» ne seras sage, qu'on ne t'aie fait eunu-
» que. «

Dans un autre envoi : » Je prierai
» l'archevêque de Tarragone (métropo-
» litain d'Urgel), & ne le tiendrai pas
» pour loyal s'il me refuse, de le dé-
» pouiller de la pourpre, le mécréant
» qu'il est ; car je suis sûr qu'il en a en-
» grossé plus de cent. «

Parlant de lui-même dans un troisième envoi, il charge son jongleur d'aller en diligence trouver le roi, pour le prier de le tirer de prison, en l'assurant que, si on l'a accusé, il saura bien, quand il sera libre, en donner le démenti à quelque seigneur que ce soit. Il avoue en termes obscènes, qu'il a débauché les femmes de trois maris. Peut-être l'avoit-on mis en prison pour ces débauches. Quelle manière de se justifier !

Il raconte ailleurs un combat qu'il a soutenu contre le marquis de Marapsana, en présence des chanoines & des bourgeois de Vic. Il reçut d'abord un rude coup sur sa tête ; mais ce coup avoit

porté à faux : » *Sans cela*, dit-il à son
» adverſaire, *vous auriez tué celui qui fait*
» *les maris cocus, & qui ſait bien peindre*
» *des cornes au front.* « Qu'on me pardonne cette traduction littérale : elle donne une idée juſte du goût & des mœurs de l'écrivain.

La ſeule pièce de Guillaume de Bergedan, dont on puiſſe un peu le louer, eſt ſa complainte ſur la mort du preux marquis de Mataplana, le même avec lequel il s'étoit battu.

» Il a laiſſé notre pays dans une vive
» déſolation, par la mort que les païens
» lui ont donnée. Mais Dieu l'a pris
» auprès de lui, pour lui faire miſéri-
» corde de ſes fautes, tant grandes que
» petites ; & les anges lui ont rendu
» témoignage de ſes combats pour la foi
» chrétienne. Marquis, ſi j'ai dit de vous
» des injures, je confeſſe que ce ſont
» des menſonges. Car depuis que Dieu
» bâtit Mataplana, jamais il n'y eut de

» noble ou de seigneur qui vous valût,
» qui fût aussi brave & aussi glorieux.
» Je ne le dis point par flatterie. Je vou-
» drois qu'avant votre départ, la haine
» furieuse dont nous étions animés se
» fût appaisée de bonne foi : car j'ai le
» cœur plein de regret de n'être point
» allé à votre secours. Nulle crainte ne
» m'auroit retenu ; & je vous aurois dé-
» fendu contre ces infidelles. Dieu vous
» a mis dans la meilleure place de son
» paradis, près du roi de France & de
» Roland. Mes jongleurs de Ripoles &
» de Sabata y font de même, avec les
» plus belles dames, sur un tapis couvert
» de fleurs. «

Qu'un débauché prenant le ton dévot, selon l'usage de son siècle, ait dépeint le Paradis dans le goût de Mahomet : on ne doit pas s'en étonner. Mais que les mahométans fussent appelés païens ou idolâtres, par les chrétiens qu'ils accusoient injurieusement d'idola-

trie : c'eſt une ſingularité remarquable ; ſurtout en Eſpagne où le mahométiſme règnoit encore, & où l'on devoit ſavoir que l'unité de Dieu en eſt la baſe. Les haines de religion n'y regardent pas de ſi près. Elles ſe nourriſſoient alors très-ſouvent de calomnies, ainſi que de carnage & d'atrocités. On ne ſavoit rien, on s'acharnoit les uns contre les autres ; comment auroit-on pratiqué cette juſtice exacte, qui ſuppoſe autant de lumières que de bonne foi ?



LIII.

GRANET.

Il paroît que ce troubadour étoit de Provence, & qu'il écrivoit dans le tems que Charles d'Anjou, frere de S. Louis, se préparoit à la conquête du royaume de Naples, pour laquelle sans doute il n'épargnoit pas les impôts à ses sujets. Granet, de son côté, ne lui épargne pas les reproches dans un sirvente, où il dit : » Que le comte Charles est du » plus haut lignage qui fut jamais, & » gracieux en tous points, pourvu qu'on » ne lui demande rien. « Il l'exhorte à délivrer les Provençaux des concussions de ses officiers, contre lesquels on ne peut avoir justice auprès de lui ; & qui écrasent les barons, en extorquant, à force ouverte, ce que l'on avoit coutume de donner par forme de contribution volontaire.

Un autre reproche qu'il lui fait, est de ne pas reprendre ce que le dauphin lui a pris ; parce que la guerre lui coûteroit de l'argent. Il s'agit du démembrement des comtés de Gap & d'Embrun, que Guillaume VI, comte de Forcalquier, fit en 1202, en faveur d'André de Bourgogne, dauphin de Viennois, au préjudice de Raimond Bérenger, comte de Provence, beau-pere de Charles d'Anjou. Bérenger avoit épousé la petite-fille aînée de Guillaume ; & le dauphin, sa petite-fille cadette : l'aînée devoit tout avoir, au jugement de notre poëte.

Outre ce sirvente, cité par Crescimbéni, nous trouvons une tenson singulière, dont voici le sens, autant que l'obscurité de la pièce permet de le rendre.

Granet exhorte Bertrand à renoncer aux sollicitudes d'un amour malheureux, & à travailler au salut de son ame, en

allant outre-mer où l'Antechrist est sur le point de détruire ceux qui s'efforcent de convertir les infidelles. Bertrand répond qu'il est fort aise du succès de l'Antechrist ; qu'il est prêt à croire en lui, tant il lui trouve de pouvoir, dans l'espérance qu'il fléchiroit en sa faveur le cœur de sa maîtresse. Granet lui reproche l'indigne voie par laquelle il veut parvenir à son but, & observe que ce bien seroit payé trop cher par sa damnation. » Tout est légitime pour sauver » ma vie, réplique Bertrand ; je meurs » pour la plus aimable des femmes ; & » ayant perdu l'esprit, si je péche en me » jetant entre les bras de l'Antechrist, » Dieu me le doit pardonner. «

Ces traits d'impiété nous étonnent, chaque fois qu'ils se présentent dans les ouvrages des troubadours ; mais en y réfléchissant, on conçoit que l'extrême superstition & l'irréligion doivent se rencontrer dans un même siècle : la pre-

mière fut toujours un des principes de la seconde.

Bertrand d'Alamanon est sans doute l'interlocuteur que Granet a mis sur la scène; car il le tourne en ridicule par des couplets, au sujet de la tenson de Sordel, où celui-ci se declare pour la galanterie, & Bertrand pour la chevalerie.

» Puisque le comte (apparemment » Charles d'Anjou) désire, seigneur Sor» del, que je rapporte les folies que » vous & Bertrand d'Alamanon avez » dites dans votre tenson; je le dirai » franchement, vous extravaguez l'un » & l'autre; vous, Sordel, en ce que » vous ne valutes jamais rien en » amour; & Bertrand, en ce qu'il a » soutenu le mérite des armes, lui qui » n'a jamais perdu au combat une » maille de son haubert. On sait bien » l'usage de Sordel, d'aimer sa mie sans » pouvoir en jouir........ Et si jamais

» un grand corps lâche, mou, flasque,
» plein de poltronnerie & de noncha-
» lance peut se signaler aux armes, mon
» compere Bertrand remportera le prix
» sans doute. «

En copiant ces morceaux, je sens le dégoût qu'ils doivent causer. Mais on connoîtroit fort mal les troubadours, si on ne s'ennuyoit pas quelques momens avec eux.



L I V.

FOLQUET DE LUNEL.

FOLQUET DE LUNEL ne nous est connu que par ses pièces. Il en existe sept ; d'où nous tirerons quelques éclaircissemens sur sa vie, & quelques détails curieux sur les mœurs de son tems.

Une de ces pièces contient l'éloge d'Alphonse, roi de Castille & de Léon. Le poëte s'étonne que les électeurs ne mettent pas en possession de l'empire un roi si vaillant. Il a entendu dire parmi les Lombards, que les Allemands, les Brabançons & les Romains le veulent pour empereur, que ceux de Milan, de Pavie, de Crémone, &c, se préparent à lui faire une réception honorable, s'il vient en Italie.

L'histoire nous apprend qu'après la déposition de Frédéric II, persécuté par

les ſouverains pontifes, Alphonſe X roi de Caſtille, ſurnommé le Sage, fut élu empereur en 1257 par une partie des électeurs. Les autres donnèrent l'empire à Richard, frere de Henri III roi d'Angleterre; & après la mort de Richard, à Rodolphe de Habſbourg qui eut pour lui la cour de Rome. Folquet ſe plaint de la partialité du pape Grégoire X pour le concurrent d'Alphonſe; & ſouhaite qu'on pût appeler du pape à un plus grand que lui. Tout le monde connoît aſſez, ſans avoir beſoin de cette preuve, quelle étoit l'influence des pontifes dans toutes les grandes affaires, & combien on commençoit à ſentir un joug qu'il ſembloit impoſſible de ſecouer.

Henri, comte de Rhodez, fut vraiſemblablement le protecteur de notre poëte, qui le nomme ſon ſeigneur & lui adreſſe la plupart de ſes chanſons. Cependant ils ne s'accordoient pas enſemble

sur un point capable de désunir les cœurs, en des tems où les préjugés de religion devenoient un flambeau de discorde.

Folquet, extrêmement dévôt à la sainte Vierge, non avec les lumières d'une piété sage, mais avec tout l'enthousiasme de l'ignorance, portoit dans cette dévotion ses idées galantes & romanesques. La Vierge étoit pour lui une dame incomparable, dont il exaltoit les charmes, à-peu-près comme les autres troubadours ceux de leur maîtresse. Il l'appeloit sa *Gerson*; il la chantoit en termes profanes. Le comte de Rhodez apparemment ne goûtoit point cette dévote galanterie, & s'avisa d'en plaisanter. Le poëte, dans une pièce où il ne laisse pas de lui donner des éloges, l'exhorte à faire pénitence d'avoir médit de sa belle; il l'accuse d'avoir fait une grande hérésie en parlant d'elle autrement que lui; il lui déclare même la

guerre jusqu'à ce qu'il ait changé de langage.

Ailleurs : » On ne sauroit trop louer, » dit-il, le preux comte de Rhodez & » ma *Gerson*, qui fut sans péché. Si le » comte peut quitter sa vilaine & noire » maîtresse, & s'il cesse de mal parler » de ma *Gerson*, nous serons tous heu» reux. «

La dernière pièce du troubadour est une satire des mœurs, d'autant plus digne de curiosité, quoique peu spirituelle, qu'on y voit une peinture des vices de presque tous les états. Le début est d'une dévotion singulière.

» Au nom du Pere glorieux qui forma l'homme à son image, je fais un » chant propre à plaire aux bons, & à » déplaire aux méchans, qui négligent » Dieu dont le sang nous a rachetés. Je » ne vois plus empereurs, rois, gens » d'église, ducs, comtes ni barons ser» vant Dieu. Autrefois il s'en trouvoit

» toujours quelqu'un qui alloit en Syrie
» venger notre Seigneur. Aucun ne se
» met en peine aujourd'hui de recou-
» vrer le saint sépulcre, dont les Turcs
» sont en possession. «

Suit une déclamation contre les gens d'église. » Ils prennent par des excom-
» munications, dit le poëte, tout ce
» qu'ils trouvent à leur bienséance. «
(Reproche remarquable dans la bouche d'un dévot.)

Il ajoute :

» L'empereur exerce des injustices
» contre les rois, les rois contre les
» comtes ; les comtes dépouillent les
» barons ; ceux-ci s'emparent des mai-
» sons de leurs vassaux, & pillent leurs
» paysans. Les laboureurs, les bergers
» font à leur tour d'autres injustices. Les
» gens de journée ne gagnent point l'ar-
» gent qu'ils exigent. Les médecins se
» mêlent d'un métier qu'ils ignorent,
» tuent en croyant guérir, & se font

» cependant payer. Les marchands & » artiſans ſont menteurs & voleurs. Les » jongleurs courent le monde pour débi» ter des hiſtoires médiſantes. Les ma» ris & les femmes péchent les uns en» vers les autres. Les femmes ont de » leurs galans des enfans qu'elles mettent » ſur le compte de leurs maris. Les au» bergiſtes, au premier abord, s'em» preſſent de vous ſervir : l'hôteſſe eſt » pleine de complaiſance ; les ſervantes » ſavent ſe livrer à tous vos déſirs : vous » convenez qu'ils mangeront avec vous ; » & alors, ſi vous êtes content, vous » leur envoyez des oies, des perdrix, » de bonnes viandes fraîches & ſalées, » du pain blanc & des vins clairs : ils » vous vendent de mauvaiſe avoine mal » meſurée, & du foin pourri : encore » ont-ils des mangeoires percées ; & les » cochons viendront manger ce qu'on » aura mis devant vos chevaux, tandis » que vous dormirez dans de mauvais

» lits & des draps ſales : & après cela,
» on vous accablera d'injures, ſi vous
» ne payez au double tout ce qu'on
» vous aura fourni. «

Enſuite le poëte ſe déchaîne contre les Vaudois, les hérétiques & uſuriers, les dépoſitaires infidelles, les maris débauchés, les incrédules & blaſphémateurs; contre les bateliers & péagers qui ne rendent point à leurs maîtres ce qu'ils ont reçu ; contre les ſergens ou huiſſiers qui font ſur les pauvres des ſaiſies injuſtes; contre les emprunteurs qui ne payent point. Il parle des joies du paradis & des peines de l'enfer. Il confeſſe qu'il a vécu en pécheur, & eſpère que la miſéricorde divine lui laiſſera le tems de ſe réformer. Il repréſente les filets du diable tendus par tout, même dans les cloîtres, & ſi ſubtilement que les anges mêmes y ſont tombés. Il prie Dieu d'accorder la paix aux rois. Il recommande au pape, lui qui doit être

la

la lumière & le gardien de la chrétienté, de ne pas souffrir que la guerre se fasse dans les pays que Dieu lui confie; de prendre garde d'encourir la disgrace de Dieu, s'il ne fait cesser les troubles de la Sicile, qui affligent les chrétiens & réjouissent les païens. (La maison d'Aragon disputoit alors cette couronne à la maison d'Anjou.)

La conclusion est digne du début:

» Ce roman a été commencé au nom
» de Dieu; qu'il finisse de même, &
» qu'il soit envoyé au vaillant comte
» de Rhodez, pour y réformer ce qu'il
» trouvera répréhensible; car il a le
» jugement sain. Et si ce roman est bon,
» qu'il soit inséré dans son livre, qui est
» un recueil d'ouvrages anciens......
» Moi Folquet ai fait à Lunel ce roman
» de la vie mondaine, l'an de J. C. 1284.
» Par ce même Folquet qui depuis quarante ans offensoit Dieu, âgé de quarante ans. «

Nous trouverions parmi les modernes des pièces aussi dépourvues de sel, dont la lecture paroîtroit insupportable : mais une insipide simplicité a je ne sais quel attrait dans les ouvrages des troubadours. Elle rend au naturel la façon de penser & de sentir d'un tems remarquable, où les esprits sortoient de la barbarie, & où les mœurs commençoient à se corrompre en se raffinant.



L V.

GUILLAUME DE LA TOUR.

Le château de la Tour en Périgord fut la patrie de ce jongleur, qui paſſa la plus grande partie de ſes jours en Lombardie. Des auteurs italiens, comme l'obſerve Creſcimbéni, ont prétendu qu'il étoit d'origine italienne. C'eſt ſur quoi nous ne diſputerons avec perſonne. Rapportons ſeulement ce que nos manuſcrits offrent ici de curieux. Ils nous apprennent que Guillaume de la Tour ſavoit beaucoup de chanſons, qu'il les chantoit d'une manière agréable, qu'il en compoſa lui-même avec ſuccès : mais qu'on lui trouvoit un défaut ; c'eſt qu'avant de commencer une chanſon, il en expliquoit le ſujet par un diſcours d'une longueur inſupportable. L'amour le rendit fou ; voici comment.

Amoureux de la femme d'un barbier de Milan, jeune & belle, il ne mit point de bornes à sa passion ; il enleva sa maîtresse, & l'emmena à Côme. Elle mourut bientôt après. Ce fut pour lui un chagrin si accablant, qu'il en perdit la raison. Il s'imagina qu'afin de se débarrasser de lui, elle contrefaisoit la morte. Pendant dix jours il resta comme cloué sur sa tombe. Il l'ouvroit tous les soirs ; il l'en retiroit, la regardoit fixement au visage, l'embrassoit, la baisoit ; la conjurant de lui dire si elle étoit morte ou vivante ; de retourner avec lui si elle vivoit ; & au cas qu'elle fût morte, de lui déclarer ce qu'elle souffroit en purgatoire, parce qu'il feroit tant d'aumônes, il feroit dire tant de messes, qu'il la délivreroit enfin.

Les habitans de Côme, informés de cette folie, le chasserent de la ville & du pays. Il erra d'un lieu à un autre, cherchant par tout des devins, pour

ſavoir d'eux ſi ſa maîtreſſe pouvoit revenir en vie. Un moqueur lui fit accroire qu'elle reſſuſciteroit infailliblement, s'il récitoit chaque jour, une année entière, tout le pſeautier avec cent cinquante *Pater* & *Ave*, & s'il faiſoit l'aumône à ſept pauvres : encore falloit-il faire tout cela ſans avoir mangé, ni bu, ni parlé. Guillaume fut ravi de la découverte, exécuta ponctuellement toutes les conditions ; mais ne ſe voyant pas plus avancé au bout de l'an, il mourut de déſeſpoir.

Tel eſt le récit de l'hiſtorien provençal, dont il ſeroit haſardeux de garantir la vérité.

Parmi treize pièces de ce troubadour, nous ne trouvons de remarquable que les deux tenſons ſuivantes.

PREMIÈRE TENSON.

Guillaume demande à Imbert, » S'il » ſauroit plus de gré à une dame qui » voudroit, par de longues épreuves,

» s'assurer de la sincérité de ses senti-
» mens, qu'à une autre d'un mérite égal,
» qui lui accorderoit tout sans se faire
» beaucoup prier ? « Imbert se déclare pour la dernière. » Mais, objecte Guil-
» laume, il y a bien de l'imprudence
» dans celle qui accorde, avant d'être
» sûre de la fidélité & de la discrétion
» de son amant; elle expose sa réputa-
» tion; un amant ne doit pas trouver
» mauvais que sa maîtresse soit d'abord
» sur la réserve : au contraire, il doit
» craindre, si elle se livre à lui précipi-
» tamment, qu'elle ne se livre à un autre
» avec la même facilité. « Imbert persiste dans son opinion, parce que le plaisir ne peut commencer trop tôt, & qu'on ne peut jamais trop tôt être heureux.

Le plaisir sans mœurs ! cette maxime n'étoit point rare, & les poëtes la rendoient certainement plus commune. Qu'auroit dit Platon de la plupart de nos troubadours ?

SECONDE TENSON.

» Si un ami qui aime tendrement son » amie, la voyoit mourir devant ses » yeux, quel seroit pour lui le meilleur » parti à prendre, de mourir lui-même » ou de lui survivre ? « Guillaume de la Tour propose la question à Sordel, dont par conséquent il étoit contemporain.

La réponse de Sordel est, » Que si la » mort sépare l'ami de celle qui occupe » uniquement son cœur, il vaudroit » mieux pour lui la suivre dans le tom- » beau, que de rester en proie à une » désolation extrême. « Guillaume dit, » Que l'amie n'y gagneroit rien, si son » ami mouroit pour elle ; & qu'on ne » doit rien faire d'où il puisse résulter un » mal sans aucun bien. « Sordel répli- que, » Le sort de l'ami séparé de son » amie est si affreux, que si la mort ne » vient pas terminer ses jours, il doit se » la donner lui-même, afin de terminer » le cours de ses soupirs & de ses pleurs. «

Ces deux troubadours font ici un rôle opposé à leur caractère. Sordel soutient qu'il faut se tuer pour ne pas survivre à une maîtresse; & il aimoit passionnément la vie: Guillaume soutient le parti d'une sage modération; & il devint fou, il mourut de désespoir, pour avoir perdu sa maîtresse. Il paroîtroit encore plus étrange que le suicide fût recommandé dans cette pièce, si l'on devoit prendre à la rigueur ce que les poëtes hasardoient en se jouant. (Voyez SORDEL.)



LVI.

LANFRANC CIGALA & SIMON DORIA.

» LANFRANC CIGALA, disent nos » manuscrits, étoit de Gènes, homme » noble & savant. Il fut juge & cheva- » lier, mais il s'adonna surtout à la pre- » mière de ces professions. Il se livra beau- » coup aussi à la galanterie & à la poésie; » fut bon troubadour, & composa maintes » bonnes chansons, dont Dieu étoit prin- » cipalement l'objet. « Crescimbéni nous apprend qu'on voyoit à Gènes son portrait dans la maison du vicomte de Cigala, avec cette inscription : *Lanfrancus Cigala consul, anno* 1248, *jurisconsultus, poeta egregius.* Il ajoute qu'on trouve des preuves qu'il exerça en différens tems plusieurs charges publiques.

Une demoiselle de Provence, nom-

mée Berlanda, de l'ancienne & illuſtre maiſon génoiſe de Cibo, dont une branche avoit paſſé à Marſeille, fut l'objet de pluſieurs des chanſons de Cigala. Il étoit ſurtout enchanté de ſon agréable ſourire. De-là le nom poétique de *Belris* qu'il lui donne quelquefois. Écoutons le parler de ſa maîtreſſe.

» J'ai vu le plus joli rire du monde. Il » me tourne la tête de plaiſir........ » On ſe garantiroit plutôt d'un archer » à double haubert, que du double re- » gard perçant de cette belle. D'un de » ſes yeux elle frappe; puis redoublant » de l'autre, elle y joint un charmant » petit ſourire. Elle eſt entrée ainſi, & » s'eſt enfoncée profondément dans mon » cœur. «

Dans une autre pièce, il ſe plaint de l'inutilité de ſes pourſuites, malgré un baiſer qu'il a reçu, & qui lui fit pouſſer du fond de ſon cœur un ſoupir, qu'il crut être le dernier de ſa vie. Voici une

fiction ingénieuse, par laquelle il s'efforce d'obtenir l'objet de ses vœux.

» L'autre nuit, comme je dormois,
» il s'éleva une dispute entre mon cœur
» & ma raison, au sujet des plaintes que
» font les amans contre les dames. Mon
» cœur prétendoit que l'amour étoit au-
» teur des tromperies dont on accuse
» les belles : ma raison les imputoit à
» leur orgueil & à leurs caprices. Vous
» vous trompez, leur dis-je; la faute en
» est aux amans légers. Les belles sont
» forcées de se tenir sur leurs gardes,
» pour démêler l'amour faux d'avec le
» véritable amour. Mais quand elles
» connoissent qu'on les aime sincérement,
» elles aiment avec autant de bonne foi.

» Dans ce moment, il me sembla que
» celle que j'adore m'apparut, & me dit:
» Beau, doux ami, je vous rends mille
» graces de l'honneur que pour moi
» vous avez fait à mon sexe. Vous avez
» bien raison. Si les amans étoient moins

» pervers, ils n'auroient point à se plain-
» dre de l'amour. — Grand merci à
» vous-même, madame, de l'honneur
» que vous me faites. Je suis tellement
» à vous, & pour la vie, que je ne ces-
» serai de m'en louer, quelques plain-
» tes que fassent les autres de leurs
» amours. «

Une complainte sur la mort de Berlanda exprime vivement les regrets de notre poëte :

» Il y a plus de mille ans que la mort
» n'a commis un si grand crime. Per-
» sonne ne vit la beauté que je pleure,
» personne ne l'entendit nommer, qu'il
» n'en devînt amoureux. Elle rendoit
» bons les méchans, & perfectionnoit
» les bons. Comment n'es-tu pas morte
» toi-même, Provence, avec tous tes
» habitans? Te voilà pour jamais livrée
» à des regrets pires que la mort. Mais
» si nous déplorons notre perte, Ber-
» landa n'a rien perdu. Dieu vouloit

» donner un royaume dans le ciel, à
» celle pour qui un comté sur la terre
» étoit trop peu de chose. Les saints
» anges l'emportent, en chantant, tout
» glorieux de leur conquête, tandis que
» nous sommes en proie à d'éternelles
» douleurs. «

La dévotion remplaça l'amour dans le cœur de Cigala. Dans quatre chansons il invoque la mere de Dieu avec une confiance sans bornes. S'il a autrefois chanté des folies, & fait des couplets d'amour profane, il ne veut plus chanter que du pur amour de la Vierge, le seul dont il brûlera désormais, & *qui purifie tous les péchés.* Il fait sa profession de foi, & ajoute que sur cet article, il n'a pas besoin de pénitence.

Cette dévotion ne pouvoit manquer d'inspirer l'enthousiasme des croisades. Les chrétiens venoient de perdre Jérusalem & le saint sépulcre, auxquels ils sembloient alors attacher l'essence du

christianisme. Saint Louis, malgré les sages remontrances qu'on lui avoit faites, s'étoit croisé le premier dans l'espérance de réparer ce malheur. Deux sirventes de Cigala tendent à exciter le même zèle parmi tous les souverains. Le roi de France est le modèle qu'il leur propose.

» Je le loue d'un si beau début, & » j'espere qu'il donnera encore de plus » beaux sujets de le louer...... Qu'il » se hâte de passer la mer : car on en a » grand besoin, puisque les chrétiens » par delà sont pris & tués, le saint sé» pulcre renversé & détruit. Cependant » les chrétiens en-deçà, sans se mettre » en peine de tels désastres, se font » entre eux une guerre mortelle. Si elle » continue, c'en est fait de la chrétienté. » J'en serai bien fâché ; après tout, je » n'y puis mais. Je ne regarde point » comme chevalier quiconque ne va de » bon cœur & de tout son pouvoir au

» *secours de Dieu, qui en a si grand be-*
» *soin.* Je loue le roi de France : il té-
» moigne avoir bonne envie : & je re-
» prends les mauvais barons, qui man-
» quent à leur parole....Croyez-vous,
» méchans barons, qu'il convienne *que*
» *Dieu vous aide, & que vous ne l'aidiez*
» *pas?* Savez-vous que pour vous il fut
» mis en croix? Je ne vous en dis pas
» davantage. Si dès à présent vous ne
» vous croisez, vous perdez le fruit de
» ce qu'il a souffert pour vous. «

Imagineroit-on que des chrétiens, tant soit peu instruits, aient pu parler de secourir Dieu, *qui en a grand besoin?* Ces traits peignent admirablement l'ignorance religieuse de nos ancêtres.

Une bizarrerie presque aussi remarquable, (& combien n'y en avoit-il pas alors?) c'est qu'un dévot d'Italie ait été Gibelin outré, c'est-à-dire, furieux contre le parti des papes. Les Guelfs & les Gibelins, ceux-là partisans de la cour

de Rome, ceux-ci de la cour impériale, se déchiroient avec une extrême animosité. Cigala fut indigné de la défection de Boniface le Jeune, marquis de Montferrat, qui, après avoir traité avec l'empereur Frédéric II, en 1239, avoit reçu de l'argent pour se liguer contre lui avec le pape. Voici comme il s'exprime à ce sujet dans un sirvente.

» La faute insensée d'un méchant » homme, du lâche marquis Boniface » de Montferrat, me force malgré moi » à tenir des propos injurieux. Je sais » que je fais moi-même une folie, en » commettant une faute volontaire pour » la folie d'autrui. Mais ce qui me disculpe, c'est que si on ne s'élevoit pas » contre les coupables, personne ne » craindroit de le devenir. Je parlerai » donc d'un fou, renégat de noblesse, » oppresseur de l'honneur, destructeur » de toute courtoisie, qui prétend sortir » du sang de Montferrat; mais il n'y

» paroît pas à ses œuvres. Je le crois fils
» ou frere du vent ; tant il est léger de
» cœur & d'inclination. On le nomme
» mal à propos *Boniface* ; car de sa vie
» il n'a rien fait de bien. Je sais qu'il
» s'est uni par serment aux Milanois & à
» leurs alliés ; & qu'il en a pris de l'ar-
» gent, à la honte de sa famille. Il leur
» a rendu la foi, qu'il n'avoit pas. Mais
» pourquoi le reprêndre d'avoir manqué
» à sa foi d'hérétique, qu'il est ? elle se
» parjure aussi aisément qu'elle se jure.
» S'il vouloit rendre l'argent qu'on lui
» a donné pour cette foi, je crois qu'on
» lui en donneroit volontiers quittan-
» ce......... Ah ! malheureux Mont-
» ferrat, qu'il déshonore avec toute
» votre race, voilà donc où aboutit la
» gloire éclatante qui fit briller votre
» nom dans tout l'univers ! «

Comme l'esprit de parti dictoit les éloges, ainsi que les injures, le comte Thomas de Savoie, en qualité de zélé

Gibelin, devoit être aux yeux de Cigala un homme accompli. Aussi le troubadour lui dit-il dans une épitre : » Les » beaux faits par lesquels vous vous » signalez me causent tant de joie, que » je vous offre tout ce que je puis, tout » ce que je sais, & encore davantage : » car ce que j'ai me semble trop peu » pour vous marquer le respect que je » vous dois..... Je regarderai comme » mes ennemis, quiconque vous fera le » moindre mal...... Je vous prie de » répondre par des couplets à ceux que » je fais pour cimenter notre amitié. Je » ne demande pas si vous êtes gai & » amoureux. Je n'en saurois douter : car » sans cela vous ne seriez pas en si gran- » de estime. Mais si vous le voulez bien, » je voudrois connoître & entendre une » partie de votre science.... Seigneur » Thomas, que celui qui vous fait pros- » pérer vous donne l'accomplissement » de vos désirs, & à moi le pouvoir de

» vous marquer mon respect, comme
» je le voudrois. «

Parmi vingt-six pièces que nous avons de Cigala, rien ne paroît plus curieux que le conte suivant, & la tenson dont il est le sujet. On y trouvera une peinture naïve des mœurs.

» Or écoutez ; je vais vous conter
» une belle aventure, arrivée à deux
» chevaliers Castillans, seigneurs d'un
» riche château. Ils étoient distingués
» par leur courage & leur esprit, beaux
» & jeunes de leurs personnes ; & n'é-
» toient pas moins riches en amour, en
» galanterie, & en tous autres faits plai-
» sans. Ils aimoient deux dames jolies,
» nobles, bien apprises, pour lesquelles
» ils firent maintes belles choses, comme
» on fait pour l'amour des belles dames ;
» c'est-à-dire, qu'ils tenoient de belles
» cours, faisoient de beaux tournois, de
» beaux présens, bonne réception à qui
» venoit les voir, & se faisoient estimer

» de tout le monde, en sorte que leur » réputation retentissoit au loin. Ils furent mieux aimés de leurs dames » qu'aucun chevalier du même tems. » Ces dames habitoient un château éloigné de trois lieues angloises. Elles » leur envoyèrent un jour leur messager, pour les inviter à venir passer la » nuit avec elles; & chacun d'eux, sans » rien savoir l'un de l'autre, promit de » s'y rendre.

» Les deux chevaliers étoient freres. » Craignant de perdre leur château, car » ils se trouvoient en guerre avec de » grands barons du pays, ils avoient pris » leurs arrangemens; ils s'étoient juré » de ne jamais sortir tous deux à la fois; » & que l'un d'eux resteroit toujours » pour garder le château, & pour y » recevoir & servir les braves chevaliers » qui passeroient par-là. Chacun envoya » demander à l'autre la permission de » s'en aller; chacun répondit que pour

» rien au monde il ne resteroit. Quelques » prières qu'ils pussent se faire mutuellement, aucun d'eux n'en voulut démordre ; si bien que tous deux se mirent en chemin. Il faut savoir que » le tems étoit fort mauvais : il pleuvoit, neigeoit, ventoit, & la nuit très- » obscure. Tout ce qu'ils purent faire » fut de recommander qu'on veillât bien » à la garde du château.

» Ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, quand ils entendirent » des chevaliers venir vers eux ; ce qui » les obligea de s'écarter, & se ranger le » long du buisson. *Dieu nous donne ce* » *soir bon gîte*, disoit l'un de ces chevaliers. A quoi l'autre répondit : *Dieu* » *préserve de mal les deux freres : nous* » *les trouverons bien à notre besoin ; nous* » *en serons bien reçus, bien honorés, bien* » *servis : car il n'y eut jamais plus honnêtes chevaliers ni plus courtois. Autrement nous aurions encore plus de trois*

» *lieues à faire pour trouver un autre*
» *gîte.*

» Les deux freres furent bien aises &
» bien fâchés tout à la fois d'entendre
» cette conversation ; bien aises de ce
» qu'on disoit à leur louange ; bien fâ-
» chés de ce qu'aucun d'eux ne se trou-
» veroit au château. Ils s'exhortèrent
» beaucoup l'un l'autre à y retourner en
» diligence ; & long-tems disputèrent
» avec chaleur à qui n'y retourneroit
» pas. Enfin l'un d'eux, se déterminant
» à retourner, dit que c'étoit pour l'a-
» mour de sa dame qu'il se sacrifioit
» ainsi. «

Après ce conte vient une tenson, où le troubadour demande à une dame, qu'il nomme Guillelma de Rosas, lequel des deux chevaliers fit le mieux son devoir.

GUILLELMA.

» Ami Lanfranc, c'est celui qui alla
» trouver sa mie. J'avoue que l'autre fit

» bien aussi ; mais sa maîtresse ne dut
» pas être assurée de son empressement,
» comme celle qui vit de ses propres
» yeux la fidélité de son ami au rendez-
» vous. En exécutant sa promesse, on
» mérite d'être préféré à celui qui diffe-
» re. «

CIGALA.

» Madame, permettez-moi de vous
» dire que la gracieuseté & la générosité
» du chevalier, qui retourna pour ga-
» rantir d'accident les voyageurs, ve-
» noit d'un principe d'amour : car toute
» courtoisie en provient. Et sa maîtresse
» dut lui en savoir cent fois plus de gré
» que s'il l'avoit vue ; puisqu'il ne re-
» tourna que pour l'amour d'elle. «

GUILLELMA.

» Lanfranc, ne vous avisez jamais de
» raisonner aussi sottement que le cheva-
» lier qui s'en retourna. S'il avoit tant
» d'envie de rendre service, il fit une
» grande injure à sa maîtresse de ne pas

» lui donner la préférence. Il y auroit
» gagné ses bonnes grâces & du bon
» tems ; & il n'auroit pas manqué d'au-
» tres occasions de rendre service pour
» l'amour d'elle, s'il en avoit tant d'en-
» vie. «

CIGALA.

» Mille pardons de ma sotise, mada-
» me, je vois bien que vous n'aimez
» pas que les amans fassent d'autres pé-
» lerinages que vers vous ; je vois que
» les chevaliers qui, au retour des tour-
» nois, n'en peuvent plus, vous mettent
» de mauvaise humeur. «

GUILLELMA.

» Encore une fois, vous dis-je, un
» chevalier doit tout quitter, le jour
» même qu'il veut tenir en sa puissance
» une belle & brave dame de haut pa-
» rage. Je me fonde sur ce qu'il doit
» avoir chez lui des gens, pour servir
» sans qu'il y soit ; car il ne peut pas y
» être toujours. «

Madame

Madame Guillelma ne ſe pique point ici de cette noble générosité, que les dames inſpiroient quelquefois à leurs chevaliers.

Une autre tenſon entre Cigala & Simon Doria, ſuppoſe dans le premier des ſentimens qui font encore moins d'honneur à la galanterie dominante.

Doria demande, lequel eſt préférable, de mériter les faveurs d'une dame, ou ſeulement de les obtenir ? Cigala répond : » J'avois cru autrefois que le » mérite gouvernoit l'amour ; mais je » ſuis bien revenu de cette erreur. Il n'y » faut que de la hardieſſe ; la raiſon & » la ſageſſe n'y ſervent de rien. « Doria réplique qu'on ne peut rien faire de bon, qu'en ſuivant la raiſon & la ſageſſe. Cette tenſon finit à l'ordinaire par choiſir des juges, dont la déciſion n'eſt point rapportée.

Simon Doria eſt l'auteur d'une ſeconde tenſon avec Jacques Grillo, ſur un

sujet aussi peu intéressant. Crescimbéni, dans ses additions aux vies des poëtes provençaux, dit que Simon étoit frere de Percival Doria, autre troubadour de Gènes, dont nos manuscrits ne parlent point. Tout le monde connoît l'illustre maison Doria de Gènes. Les Grillo, dont une branche a passé en Provence, sont aussi d'une noblesse fort ancienne.

Il nous reste à rendre compte de deux morceaux de Lanfranc Cigala, par lesquels on pourra juger de son goût & de sa morale.

Dans le premier, il condamne avec beaucoup de raison le style entortillé & énigmatique, dont plusieurs poëtes se faisoient ridiculement un mérite.

» Je saurois bien faire, si je le vou-
» lois, ce qu'on appelle des chansons
» fines & subtiles. Mais je n'aime point
» les poésies obscures, & je veux que
» les miennes soient aussi claires que le
» jour. Le savoir est peu estimable, si la

» clarté ne l'illumine. Un auteur obſcur
» eſt comme mort ; & la clarté le reſſuſ-
» cite. Des mots fabriqués à force de
» ſcie & de lime peuvent-ils rendre meil-
» leur un ouvrage ? Je ne crois pas que
» celui qui ſcie & lime ſes chanſons, ſe
» faſſe autant d'honneur, quoiqu'il s'ima-
» gine s'en faire plus, que celui qui
» chante d'une façon claire & agréable.
» C'eſt pourquoi je m'attache à cette
» façon de chanter. Quiconque m'en
» mépriſera, ne trouvera pas, entre
» mille, quatre hommes de ſon ſenti-
» ment. C'eſt une étrange fureur de vou-
» loir être obſcur ; & qu'un homme d'eſ-
» prit n'en ait point aſſez pour tirer de
» l'eau claire d'un clair ruiſſeau. «

Cette affectation d'obſcurité eſt ſans doute ſouverainement ridicule ; ce qui l'eſt peut-être autant, c'eſt d'y attacher une réputation d'eſprit. Si l'homme d'eſprit eſt obſcur, ce défaut ternit la gloire de ſes ouvrages. Si l'homme ſans talent

eſt obſcur, c'eſt qu'il n'a pas l'eſprit de mieux concevoir & de mieux écrire.

Dans l'autre pièce, le troubadour traite une queſtion de morale fort ſurprenante : L'homme loyal doit-il uſer de tromperie envers les trompeurs ? Il ſoutient l'affirmative dans les termes les moins meſurés.

» L'homme loyal montre ſon eſprit, » en forçant ſon inclination naturelle, » pour repouſſer la tromperie par la » tromperie. Quant à moi, ſi l'on me » trahit, je ſouhaite de rendre la pareille, » & je ne vois pas qu'on doive alors me » regarder comme un traître. Trahir le » traître n'eſt point trahiſon : c'eſt plutôt » une action auſſi louable, que c'en ſe» roit une méchante de trahir ſon ami. » Je ne dis pas qu'après un accommode» ment avec le traître, fait de plein gré » & non de force, il ſoit permis de cher» cher encore à ſe venger....... Mais » pourquoi, ſans être réconcilié, par-

» donnerois-je les trahiſons ? Auſſi ne » me ferai-je faute de trahir ceux qui » m'ont trahi. «

On croira ſans peine qu'un guerrier du treizième ſiècle, qu'un Italien ſurtout ait pu avoir cette morale : Machiavel a étalé depuis des principes beaucoup plus dangereux. L'honnête homme doit rougir à la ſeule idée de trahiſon. Que ſera-ce du chrétien ? Cigala auroit été certainement un de ces faux dévots, qu'on accuſe de couvrir d'un maſque de piété les noirceurs les plus condamnables, s'il avoit eu de pareils ſentimens après une converſion apparente. Mais le faux dévot ſe garde bien d'annoncer les trahiſons qu'il médite.

Selon Noſtradamus, Lanfranc de Cigala fut aſſaſſiné près de Monaco, en 1278, dans un voyage qu'il faiſoit de Provence à Gènes.



LVII.

HUGUES DE SAINT-CYR.

HUGUES DE SAINT-CYR naquit au bourg de Tégra ou Montégra dans le Querci. Son pere étoit un vavasseur (arrière-vassal), dont le château de Saint-Cyr fut ruiné par la guerre. Les freres aînés de Hugues, voulant lui faire embrasser la cléricature, sans doute comme un moyen de décharger la famille, ou peut-être de l'enrichir, l'envoyèrent étudier à Montpellier. Mais il n'y apprit que l'art des troubadours, & l'histoire des hommes célèbres par leur vaillance; car cette histoire étoit d'un grand usage dans le monde. Enfin il débuta par le métier de jongleur. La fortune lui fut d'abord peu favorable. Il parcouroit la Gascogne, tantôt à pied, tantôt à cheval, cherchant à se ménager des ressour-

ces par son talent. Le comte de Rhodez, le vicomte de Turenne, le dauphin d'Auvergne firent des vers avec lui, & contribuèrent de la sorte au développement de son génie.

Nous avons déjà vu plusieurs exemples de querelles entre les troubadours, sans que les protégés mêmes épargnassent les protecteurs. Il s'en éleva une très-vive entre le comte de Rhodez & Hugues de Saint-Cyr. De-là ces couplets où ils se déchirent mutuellement. Hugues dit au comte : » Ne vous épouvantez pas. Je ne suis point venu auprès de vous, pour vous rien demander ; j'en ai autant qu'il me faut. Je vois que l'argent vous manque, & je crois qu'on feroit une grande charité de vous donner. «

Le comte répond : » Je vous ai vu ici nu & misérable ; j'ai bien du regret de vous avoir renvoyé opulent. Vous m'avez plus coûté que deux archers &

» deux chevaliers. Cependant ſi je vous
» donnois encore un paleſroi, Dieu m'en
» garde, vous ſeriez homme à le pren-
» dre. « *L'*art de rimer ſembloit rendre égaux tous ceux qui le pratiquoient.

Dans d'autres couplets, le comte menace d'aller aſſiéger un ſeigneur nommé Arnaud, qui le bravoit, & chez qui Hugues de Saint-Cyr s'étoit retiré.
» On ne vous craint point, répond
» celui-ci. Quand deux joueurs ſe met-
» tent au jeu, perſonne ne ſait qui rira
» ou qui pleurera : juſqu'à ce qu'ils aient
» quitté le tablier (le damier.) Et on
» ne peut s'applaudir de la journée, que
» le ſoir ne ſoit venu : car tel matin vous
» paroît heureux, dont la ſoirée eſt fu-
» neſte. «

La comteſſe de Bénanguès favoriſa notre troubadour; & lui procura l'amitié de Savari de Mauléon, qui le mit en équipage. Après avoir été long-tems avec ce ſeigneur en Poitou & dans les

pays voiſins, il alla en Eſpagne viſiter les cours du roi Alphonſe de Léon, (Alphonſe IX, mort en 1230,) & de Pierre, roi d'Aragon, (Pierre II, mort en 1213.) De-là, il vint en Provence, où il vécut dans la ſociété des barons, aimant à s'inſtruire avec les autres, & leur communiquant volontiers ſon ſavoir. Par-tout on goûtoit ſes vers. Il fit peu de chanſons, dit l'hiſtorien provençal; car il ne fut jamais fort amoureux. Mais quand il ſe trouvoit avec les dames, il ſavoit fort bien jouer le rôle d'amant. Il ſavoit également conter leurs aventures, les célébrer ou les décrier, ſelon qu'elles le traitoient bien ou mal.

Malgré ſon peu de penchant à l'amour, il ne put réſiſter aux charmes d'une dame d'Anduſe, nommée madame Clara; belle, gracieuſe, vertueuſe; dont l'unique foible étoit l'ambition d'acquérir de la célébrité, & de ſe lier avec les dames & les chevaliers les plus illuſtres.

Le troubadour la servit avec empressement, & s'efforça de satisfaire ses goûts. L'historien assure qu'il lui procura l'amitié de toutes les nobles dames du pays; jusqu'à établir entre elles un commerce de messages, de lettres & de présens; qu'il lui faisoit ses réponses; & qu'elle l'en récompensoit par beaucoup d'égards pour ses prières & pour son amour.

Encouragé dans sa passion, Hugues s'y livra sans réserve. » Mes yeux ont » vaincu mon cœur, dit-il, & mon cœur » m'a vaincu moi-même. Mon amour » s'accroît de jour en jour. Quand je » veux le déclarer à celle que j'adore, » je ne sais ni commencer ni finir..... » Je voudrois que ma dame, avant de » me perdre, connût ce que je vaux. » Elle en auroit plus de soin de me con- » server. Mais on maltraite toujours les » loyaux amans. Ce qui me console, » c'est que la soumission subjugue à la » fin les cœurs rebelles. «

Il dit ailleurs que, pour être bien traité, il faudroit qu'il devînt faux & méchant. Il invective contre les femmes, qui sans rien donner ni promettre, mais pour paroître s'amuser de gens qu'elles n'aiment point, se perdent de réputation en faisant croire ce qui n'est pas. S'il se plaint & s'il pleure, sa dame rit & chante; s'il se fait agneau, elle se fait loup. Toutes ses rigueurs cependant ne l'empêcheront pas de l'aimer.

Madame Clara, soit modestie, soit autre motif, ne vouloit pas même l'avouer pour amant. Elle lui ordonna d'adresser à la comtesse de Provence, (Béatrix de Savoie,) les chansons qu'il faisoit en son honneur. Voici un de ces envois. *A la brave comtesse de Provence, dont toutes les actions respirent l'honneur & la sagesse; toutes les paroles, la courtoisie; tous les semblans le plaisir, l'amour & la valeur; j'envoie ma chanson: car celle qui en est le sujet me l'a ordonné.*

Le troubadour & ſa dame ſe brouillèrent, ſe raccommodèrent pluſieurs fois, ſelon l'uſage. Une autre dame, nommée Panſa, jalouſe de la réputation que Hugues procuroit à la première, entreprit de la ſupplanter, pour avoir un panégyriſte à ſon tour. Elle fit venir le poëte, lui dit que ſa maîtreſſe étoit une ingrate qui lui préféroit d'autres galans, en témoigna charitablement ſa douleur, & offrit de le dédommager. Il la crut, rompit ſes engagemens, pouſſa même la perfidie juſqu'à médire publiquement de madame Clara, & à célébrer ſa rivale.

Il ſervit long-tems celle-ci, eſpérant toujours & n'obtenant rien. Le chagrin amena le repentir. Pour réparer ſa faute, il employa une médiatrice puiſſante auprès de la maîtreſſe qu'il avoit trahie. La paix ſe fit à force de ſollicitations. Il ne manqua pas de la célébrer, en médiſant de madame Panſa plus qu'il n'avoit fait de l'autre. Il dit dans une

chanson qu'il ne fut jamais aussi content qu'il l'est, délivré d'une indigne & malheureuse passion, pour retourner à une dame remplie d'honneur & de sincérité. Sûr du pardon qu'il a obtenu, il consent à ne plus trouver grâce, s'il fait quelque chose qui lui déplaise. Il mérite bien peu son indulgence; mais la pénitence efface tous les crimes. Si une autre l'a trompé, il n'a aucun soupçon contre celle-ci. Seulement il n'ignore pas combien de gens en sont amoureux: & cela lui laisse une ombre de jalousie; car *château fortement attaqué est toujours en risque de se rendre.*

Ce dernier trait n'est pas d'une galanterie fort délicate. Aussi Hugues de Saint-Cyr se détacha-t-il encore de sa maîtresse, pour aller en Lombardie où il épousa une jeune & noble Trévisane. Depuis son mariage, il cessa de composer des chansons. Nostradamus le fait mourir en 1225.

Parmi ſes pièces, au nombre de vingt-cinq, nous remarquons un ſirvente compoſé certainement après cette époque, contre un ſeigneur nommé Guillaume, qu'il accuſe ouvertement de matérialiſme. L'auteur parle en Guelf zélé, dont la haine prodigue aux Gibelins, c'eſt-à-dire, à l'empereur & à ſes partiſans, les imputations d'incrédulité & d'héréſie.

» Dieu ſans doute doit donner une
» bonne fin à ceux qui ſoutiennent la
» franchiſe, la droiture & l'égliſe, con-
» tre celui qui n'a de foi ni en Dieu ni
» en la loi, qui ne croit point une autre
» vie ni un paradis, qui dit qu'il ne reſte
» rien de l'homme après ſa mort......
» Si le comte Raimond le protége, qu'il
» craigne de partager ſon malheur. Déjà
» le comte s'eſt vu enlever par le pape,
» Avignon, Nîmes, Carpentras, Rhodez,
» Toulouſe, &c. Son beau-frere, le bon
» roi d'Aragon, en mourut. Et s'il des

» mande la restitution, il lui faudra por-
» ter le faucon d'autrui.

» Que le faucon fils de l'aigle, qui est
» roi des François, apprenne que Fré-
» déric (II) a promis aux Anglois de
» leur faire rendre la Bretagne, l'An-
» jou, le Poitou, la Normandie, la
» Guienne, &c...... Frédéric n'a d'au-
» tre ambition que de ruiner la Fran-
» ce & l'église, que de faire triompher sa
» loi hérétique. L'église & le roi doi-
» vent donc ordonner la croisade, &
» venir nous protéger; & nous devons
» aller faire la conquête de la Pouille. Il
» ne faut pas que celui qui ne croit point
» en Dieu ait aucune terre..«

On voit que le troubadour veut armer la France contre l'empereur, sous prétexte de zèle de religion. La ligue de Lombardie, ainsi que la cour de Rome, s'efforçoit de détruire la puissance impériale. L'empereur fut accusé d'impiété: ses partisans devoient l'être;

& si l'on avoit pu les dépouiller tous, comme le comte de Toulouse, parce qu'un ennemi de la foi *ne devoit posséder aucune terre*, (principe admirable, qu'on appliquoit au gré du caprice & de l'ambition !) la croisade contre les Albigeois auroit servi de modèle pour tous les pays de l'Europe.

Eccelin de Romano, appelé tantôt tyran & tantôt comte de Vérone, étoit partisan de l'empereur. Aussi le troubadour le déchire-t-il dans un sirvente. Il se félicite d'entendre dire que l'orgueil & la puissance de ce seigneur baissent considérablement. » Tout ce qui » lui arrive de mal me fait plus de plai» sir que mon propre bien. Ses joies me » font pleurer, comme ses chagrins me » réjouissent. Les dames qu'il fit brûler, » les barons qu'il fit pendre, les pucelles » qu'il fit passer au fil de l'épée, les » monastères qu'il mit en cendres avec » leurs croix & leurs autels ; tant de for-

» faits ne lui ont procuré aucun avan-
» tage. Comment Dieu a-t-il pu si long-
» tems différer sa vengeance ? S'il ne la
» fait bientôt éclater, une foule de per-
» sonnes croient que les actions les plus
» criminelles lui sont les plus agréa-
» bles. «

Ce langage doit paroître étrange dans la bouche d'un homme qui accuse ses ennemis d'impiété. Les accusateurs se démasquent souvent eux-mêmes.

Selon Crescimbéni, Pétrarque estimoit fort ce poëte, & le nomme dans le chapitre IV de son *Triomphe d'amour*. Nostradamus prétend que Hugues Brunet est le troubadour célébré par Pétrarque ; d'autres disent que c'est Hugues de Penna. (Voyez l'article de ce dernier.)



LVIII.

NAT DE MONS.

LA morale est du ressort de la poésie, dont le plus bel usage est d'inspirer la vertu. Quelques troubadours, à l'exemple des anciens poëtes, ont exercé une si noble fonction; & c'est la faute de leur siècle, s'ils n'y ont pas mieux réussi. Mais aucun n'a montré plus de zèle & moins de goût dans cette carrière, que celui dont nous allons faire connoître les ouvrages.

NAT DE MONS étoit de Toulouse. C'est tout ce qu'en disent nos manuscrits. Ses poésies prouvent qu'il vivoit sous les règnes d'Alphonse X roi de Castille, & de Jacques I roi d'Aragon, vers le milieu du treizième siècle. La scolastique faisoit alors la grande étude des savans. Vraisemblablement ce trou-

badour étoit sorti de quelque université, ou de quelque école de moines : car toutes ses pièces sont comme des traités de philosophie, hérissées de divisions, de subdivisions pédantesques, plus propres à fatiguer l'esprit qu'à l'éclairer, & à dessécher le cœur qu'à le nourrir. On y trouve cependant de bons principes de morale ; on y trouve surtout de quoi s'instruire sur la manière de penser d'un tems peu connu.

Ces pièces, au nombre de six, renferment beaucoup de leçons pour les grands ; leçons ordinairement stériles, mais qu'il est toujours nécessaire de répéter, ne dussent-elles servir que de témoignage contre les abus de la grandeur. Ecoutons le poëte parler au roi d'Aragon.

» La valeur, la gloire, les hauts faits,
» & l'air noble, courtois & bienséant
» des rois ou des seigneurs, sont de bril-
» lantes qualités ; mais qui ne suffisent

» pas pour leur réputation, s'ils com-
» mettent le mal & s'ils font des injusti-
» ces. L'éclat dont ils sont environnés,
» dignes d'admiration à bien des égards,
» est obscurci par des fautes continuel-
» les, qu'ils se permettent d'autant plus
» facilement, qu'on n'ose jamais les con-
» tredire......

» Le blâme est plus à craindre que
» la mort. La mort n'est un mal que
» lorsqu'elle n'est bonne à rien : elle est
» un bien, quand elle devient utile.....
» C'est un grand blâme & une grande
» honte à un roi de changer trop légére-
» ment de volonté. Il doit avoir un
» esprit droit & ferme ; il doit prendre
» garde de varier dans ses résolutions ;
» car toute volonté légère est sujette à
» errer. «

ENVOI.

» Roi d'Aragon, qui méritez tant de
» louanges, souffrez que je vous adresse
» ce discours ; & persévérez constam-

» ment dans vos efforts pour le service
» du tout-puissant. «

Une autre pièce plus curieuse traite de l'influence des astres sur les hommes. Le troubadour adresse au roi de Castille, Alphonse X, une question sur cet objet. Alphonse étoit philosophe & astronome. Nat de Mons ne pouvoit guère philosopher avec un homme plus habile.

» Il arrive souvent (dit-il) que les
» gens les plus sages, les plus vertueux,
» sont persécutés par la mauvaise for-
» tune, sans qu'il y ait de leur faute;
» tandis que tout réussit à des méchans
» pleins de fausseté & de vices. Sur cela,
» beaucoup de personnes prétendent que
» le sort des humains dépend de la
» constellation sous laquelle ils naissent.
» D'autres soutiennent que l'influence
» des astres n'a aucun pouvoir, & que
» tout dépend du hasard. Les premiers
» disent qu'une foule de savans ont étu-
» dié les astres, & qu'il est démontré

» que tous les événemens y sont écrits.
» En effet, tout ce qu'on voit dans le
» monde tire son être & sa vie des qua-
» tre élémens, selon le mouvement des
» planètes ; & ce qui est réglé par les
» astres, paroît tellement prédestiné qu'il
» ne peut être changé. Ne voit-on pas
» comme tous les événemens sont con-
» duits par leur puissance, depuis le
» commencement jusques à la fin, sou-
» vent annoncés par des songes pendant
» le sommeil, & en veillant, par des
» augures & autres signes infaillibles ?
» Le témoignage de nos ancêtres, celui
» des auteurs, les saintes prophéties en
» font foi, & prouvent que l'homme est
» heureux ou malheureux suivant qu'il y
» est prédestiné. «

» Celui qui réfute l'opinion du pou-
» voir des astres, dit que les autorités
» ne peuvent combattre ce que nous
» apprend la raison, dont la vue est plus
» éclairée que nos yeux. . . . . Elle nous

» apprend que le hasard n'est point l'ar-
» bitre de notre sort ; qu'une vertu plus
» puissante que la nature nous conduit ;
» que croire l'homme soumis aux astres,
» c'est croire qu'il n'a lui-même aucun
» pouvoir pour faire le bien & le mal,
» par conséquent pour mériter & démé-
» riter ; que, s'il est composé des seuls
» élémens, il ne restera rien de son être
» au-delà du terme de sa vie ; que c'est
» méconnoître Dieu & les biens qu'on
» en a reçus, offenser le créateur & lui
» faire injure, que d'attribuer tout aux
» astres. «

L'adversaire accumule ici les argumens sur l'existence de Dieu, & sur l'immortalité de l'ame. Il fait valoir l'excellente preuve d'une autre vie, tirée de ce que la justice divine doit récompenser le bien & punir le mal, ce qui ne se voit pas toujours dans celle-ci. Il disserte sur les délais de la justice de Dieu, dont les récompenses & les châtimens viennent

au terme convenable. Il ajoute ensuite contre le système de l'influence absolue des planètes :

» Il y a dans cette opinion double » folie...... A la vérité, les éclipses, » les pluies, les vents & autres choses » naturelles suivent le cours des astres ; » mais le bien & le mal que l'homme » fait n'en dépend pas...... La nature » de l'homme est fort différente de celle » de la bête. Celle-ci n'est portée par » son penchant qu'à suivre ses appétits, » & à conserver sa vie mortelle : au lieu » que l'homme est conduit par la raison » aux choses mêmes qui répugnent à son » inclination. «

A la fin de l'ouvrage est la décision du roi Alphonse, conforme sans doute aux sentimens de l'auteur. On s'attend à voir triompher la liberté de l'homme, l'immortalité de l'ame, en un mot les raisons par lesquelles le premier système a été victorieusement combattu. Point

du

du tout. Le pouvoir des astres, & la fatalité qui en résulte l'emportent sur des principes si respectables.

» Nous Alphonse, roi des Romains *, » de Castille, Tolede, Compostelle, » Séville, Léon, Cordoue, Murcie, » Algrave, Grenade, Andalousie, &c. » Disons, que l'homme est en partie » gouverné par les astres, en partie par » le destin, en entier par le hasard, & » que le bien & le mal viennent de l'un » ou des deux, ou des trois ensemble. » Mais de dire avec précision, par lequel » de ces trois principes le bien & le mal » viennent à chacun, il n'y a personne » qui puisse le décider, & personne ne » connoît les jugemens de Dieu. «

Ce roi, surnommé le Sage, disoit que, *si Dieu l'eût appelé à son conseil, le monde auroit été plus parfait*. C'étoit pour

* Alphonse fut élu roi des Romains en 1257, & roi de Murcie en 1266.

tourner en ridicule les systêmes compliqués des astronomes de son tems. Quelques auteurs l'ont taxé d'impiété sur cette parole. Le jugement que lui fait prononcer le troubadour, leur auroit, sans doute, fourni une matière d'accusation plus solide.

Deux lettres en vers de notre poëte au roi d'Aragon (Jacques I) nous arrêteront moins long-tems.

La première n'est qu'une dissertation prolixe & ennuyeuse sur les principes du bien & du mal, sur la nature de l'ame & la liberté. Elle s'adresse : *Au noble roi d'Aragon, franc, noble, courtois, &c. Salut, louanges & grâces de la part de Nat de Mons. Salut à votre personne, louanges à votre mérite, & grâces pour les honneurs que j'ai reçus de vous.* Elle finit par l'exhorter à faire le bien, tandis qu'il en a le tems & le pouvoir.

La seconde : *Au bon roi, seigneur d'Aragon, noble, vertueux, brillant;*

brave, plein d'esprit, de générosité, de valeur, de courtoisie, &c. Nat de Mons, prêt à lui rendre ses services en toute humilité, baise les pieds & les mains. C'est une instruction sur la manière dont il juge que les princes doivent composer leurs cours.

» Il doit y avoir toujours des gens » qui louent le bien, & reprennent le » mal qu'ils voient. Il y faut aussi des » joueurs pour réjouir l'assemblée, des » gens gais qui causent volontiers, des » gens doux & gracieux, des espions » pour découvrir les crimes, des hom- » mes d'honneur & de probité. Tout sert » dans une cour: on y peut tirer parti » des bons & des méchans; mais il ne » faut confier la garde de sa personne » qu'à ceux dont la fidélité est connue, » & ne prendre conseil que des gens » sages & éclairés. On doit se tenir bien » en garde contre les flatteurs. Ils sont » pires que les larrons, qui ne peuvent

» rien prendre d'aussi précieux que la
» réputation & l'honneur. «

Suit une invective contre ces pestes de cour. Le poëte représente les malheurs où les grands se précipitent, en écoutant leurs conseils, & en se livrant aux violences qu'ils inspirent. Il donne les moyens de démêler leurs artifices ; il y joint des leçons de modération & de clémence, opposées aux cruelles injustices des flatteurs.

Un habile jongleur avoit demandé au troubadour ses avis, sur les moyens de plaire & de réussir dans le monde. C'est le sujet d'une très longue pièce, où se trouvent des choses judicieuses parmi beaucoup d'inutilités.

» Ne vous louez jamais vous-même.
» Ne vous pressez point trop de parler,
» dans la confiance de l'emporter sur les
» autres. Évitez tout ce qui tient de la
» présomption & de la fatuité. Ne vous
» inquiétez pas du peu de discernement

» des seigneurs : il y en a quelques-uns
» d'éclairés, judicieux & honorables,
» qui mettent les bons jongleurs en
» beaux équipages, & leur accordent
» toute sorte de distinctions & de plai-
» sirs. Parmi les moins éclairés, il en est
» peu que le respect humain ne porte
» quelquefois à les traiter honnêtement.
» Ne vous prévenez point contre ceux
» qui d'abord ne feront pas bien, ni en
» faveur de ceux qui vous paroîtront
» d'abord magnifiques. Ceux qui com-
» mencent par tout prodiguer, finissent
» par n'avoir rien à donner. Ceux au
» contraire qui montrent de la réserve,
» sont plus en état que d'autres de faire
» des libéralités, & les font avec plus de
» noblesse. Allez premiérement chez le
» noble roi d'Aragon. En l'abordant,
» prenez un air gai, courtois & ouvert :
» car c'est à la mine qu'on juge les étran-
» gers. Comme un seigneur de cette im-
» portance est souvent en affaires, pre-

» nez le tems de ſon loiſir pour l'appro-
» cher. Ne témoignez point trop d'avi-
» dité pour en obtenir des gratifications.
» Attendez que vous l'ayez aſſez amuſé
» par vos talens. Vous jugerez du plaiſir
» qu'ils lui cauſeront, par l'attention
» qu'il vous prêtera. «

Viennent enſuite d'ennuyeuſes digreſſions ſur les qualités les plus dignes d'eſtime, & ſur le bonheur analyſé pédanteſquement. L'auteur parle des gens vains & critiques, de ceux qui croient ſe faire aimer en faiſant rire. *La plaiſanterie plaît, dit-il, & le plaiſant déplaît.* Il diſſerte ſur la façon d'acquérir, d'économiſer, & de dépenſer ſon bien. Il compte parmi les devoirs de l'homme, la diſſimulation pour ſe garantir des artifices, la hardieſſe & la force pour ſe défendre & ſe venger des attaques. Il cenſure les riches, qui s'imaginent être fort eſtimés parce qu'on les traite avec diſtinction, mais dont on ne fait cas qu'autant que l'on a

besoin d'eux. Il distingue la louange qui honore, quand elle est donnée par des gens de mérite & capables de juger, d'avec celle qui ne fait point d'honneur, étant donnée par des sots & des méchans. Il anatomise le mérite, & le divise en cinq parties, *loyauté*, *valeur*, *courtoisie*, *science*, *générosité*. La courtoisie consiste à éviter tout ce qui est malhonnête, à être civil, gai, joyeux, affable, obligeant pour tout le monde, en observant les distinctions personnelles. Tout cela ressemble à un traité scolastique, où les idées se brouillent par la méthode même qu'on emploie pour les éclaircir.

Dans la dernière pièce de Nat de Mons, il s'agit des devoirs & de la mauvaise conduite des grands.

» Les grands, observés par plus de » personnes, & ayant dès-lors moins de » ressources pour se justifier, doivent » être plus attentifs à ne point commet-

» tre de fautes ; puisqu'on s'empresse
» davantage à divulguer les leurs que
» celles du commun des hommes. Ils
» sont moins excusables d'en commettre,
» la nécessité ne les y forçant point.
» Maîtres de faire ce qu'ils veulent,
» quelle indignité pour eux de choisir le
» mal ? Nous voyons cependant aujour-
» d'hui que les plus grands seigneurs sont
» ceux qui font le plus de mal. Ils savent
» bien défendre & punir les crimes ; mais
» ils sont les plus ardens à faire ce qu'ils
» défendent, & bravent les jugemens de
» Dieu & des hommes. Nul vice n'est
» aussi pernicieux que l'orgueil & la cu-
» pidité : nul homme ne s'y livre avec
» moins de retenue que les grands. On
» diroit qu'ayant plus que les autres, ils
» doivent moins désirer. C'est tout le
» contraire. Plus on peut, plus on veut
» avoir. Mais j'ai tort d'en rejeter le
» blâme sur les grands seigneurs. La
» plupart ne demanderoient pas mieux

» que de se faire estimer. Leurs fautes » doivent être imputées aux vils conseil- » lers, qui souvent les font agir contre » leur propre mouvement. Sans mérite » eux-mêmes, ils seroient fâchés que » leurs maîtres en eussent. «

Ces vils courtisans essuient les invectives du poëte; & il ajoute: » Mais » pour ne point m'arrêter davantage sur » un sujet odieux, je veux me ranimer » en me tournant vers l'amour, qui est » le contre-poison de toute amertume; » je veux satisfaire aux désirs des jeunes » gens, qui me prient de leur donner » quelque leçon d'amour. « Là dessus, il se jette dans une dissertation métaphysique, dont la lecture glaceroit les jeunes gens, & feroit bâiller toute autre personne.

Aucun écrivain connu n'a parlé jusqu'à présent de Nat de Mons, ni de ses ouvrages.

LIX.

BERNARD DE LA BARTHE.

UN BERNARD DE LA BARTHE, archevêque d'Auch, fut déposé par des légats du pape dans le tems de la guerre des Albigeois. Il y a grande apparence que c'étoit notre troubadour, sur lequel d'ailleurs on ne trouve aucune indication. Cette conjecture paroît solidement fondée sur un sirvente que nous avons de lui, où il parle de Raimond VI, comte de Toulouse, & de l'absolution humiliante qu'il reçut à Saint-Gilles ; où il n'augure pas bien de cette paix, dont en effet on devoit beaucoup se défier ; où enfin il montre des sentimens d'équité & de modération, fort différens des vues de la cour de Rome.

» Feuilles ni fleurs, été ni hiver, ne » me font chanter, ou cesser de chanter,

» Mais je chante, lorsque j'entends les
» heureux augures qu'on tire de la paix
» du duc, comte, marquis*, avec l'église
» & les François. Paix bonne & solide,
» faite de bonne foi, entre bonnes gens
» bien résolus d'oublier le passé, & de
» lier une étroite amitié, me plaît fort;
» mais non une paix forcée : car de
» mauvaise paix il naît plus de malheurs
» que de biens. On doit dans la cour
» d'un roi trouver de l'équité, & dans
» l'église de la miséricorde, de la clé-
» mence à pardonner sincérement les
» plus grandes fautes, selon l'écriture. »

Cet esprit de modération, si contraire à l'esprit dominant, suffisoit pour rendre un homme criminel aux yeux d'un parti violent & injuste. L'archevêque d'Auch fut déposé sous prétexte qu'il relâchoit la discipline dans son diocèse, & que sa

* Raimond prenoit les titres de duc de Narbonne, comte de Toulouse, & marquis de Provence.

conduite n'étoit pas régulière *. Mais qu'on le suppose un fanatique déchaîné contre le malheureux comte de Toulouse, ou un traître vendu à l'ambition du pape & des croisés : toutes les injustices de ce tems-là donnent lieu de croire qu'on auroit, non-seulement oublié ses fautes, mais publié ses louanges, comme celles de tant d'évêques de la croisade, qui ne respiroient que le sang & les rapines.

* Voyez Hist. du Languedoc, t. 3.



L X.

HUGUES DE L'ESCURE.

HUGUES DE L'ESCURE nous est seulement connu par une pièce unique, où l'on voit qu'il vivoit sous le regne d'Alphonse X roi de Castille ; pièce curieuse par le jugement qu'il y porte d'autres troubadours, & par la manière originale dont il vante son propre mérite.

» Je ne le cède point à Pierre Vidal, » pour la beauté de l'expression ; à Albertet de Savoie, pour le bien dire ; » à Perdigon, pour faire des sonnets » véhémens ; à Arnaud Romieu, pour » les chansons plaisantes ; à Péguilain, » pour les chansons libres ; à Fonsalada, » pour se vanter ; à Pélardit, pour con» trefaire les gens ; ni à Galaubet, pour » bien vieller. J'en sais tant que je ne les » crains pas. Mais je veux faire un fin-

» vente, afin de parler d'autre chose, &
» de prouver que Dieu m'a donné assez
» d'esprit pour enseigner les plus habiles.
» Le roi impérial de Castille (Alphon-
» se X, élu empereur) étant le meilleur
» roi qui fut au monde; les sirventes que
» je compose pour lui, mieux fondés sur
» la vérité que ceux du reste des trouba-
» dours, s'affineront comme l'or au feu,
» à mesure qu'ils seront plus entendus
» par les gens de bon esprit. Je n'ai pu
» m'empêcher de chansonner les méchans
» barons. Quoique par-là je me sois fait
» plus de cent ennemis, je ne crains au-
» cun d'eux, & je jure par saint André
» que je ne serai jamais de leurs amis. »

Il finit par invectiver contre l'avarice & la convoitise des mauvais seigneurs; il leur reproche de nourrir des enfans qui ne sont point à eux.



L X I.

JEAN D'AUBUSSON.

UNE pièce curieuse & originale de ce troubadour, nous fait regretter de n'avoir aucune connoissance de sa vie. L'expédition de l'empereur Frédéric II contre la ligue de Lombardie est le sujet de cette pièce. Frédéric, avec une armée d'Allemands, vint attaquer les rebelles en 1236. Pour s'attacher le jeune Boniface marquis de Montferrat, il lui céda en 1239 plusieurs droits ou prétentions qu'il avoit sur ses terres, & lui fit don de quelques châteaux. C'est ce que le poëte dépeint sous des images allégoriques dans un dialogue avec Nicolet, à qui il demande l'explication d'un songe.

JEAN D'AUBUSSON.

» Seigneur Nicolet, je veux que vous

» m'expliquiez un songe affreux que j'ai
» eu la nuit. J'ai tremblé pour le mon-
» de, à la vue d'un aigle qui venoit
» volant par les airs, & faisant fuir de-
» vant lui tout ce qu'il rencontroit;
» chassant ou prenant tout, sans que per-
» sonne pût lui résister. »

NICOLET.

» L'aigle signifie l'empereur, qui vient
» par la Lombardie. Son vol élevé mar-
» que une grande valeur de ce prince,
» qui met en fuite quiconque l'a offensé.
» Car ni terre, ni homme, ni rien au
» monde ne peut empêcher qu'il ne soit
» le maître de tout, comme de rai-
» son. »

JEAN D'AUBUSSON.

» Nicolet, l'aigle faisoit un ravage
» auquel rien n'échappoit. De Cologne
» arrivoit un vaisseau, bien plus grand
» que je ne pourrois dire, rempli de
» feu, naviguant à travers les terres.
» L'aigle soufloit le feu avec tant d'im-

» pétuosité, que les flammes embrâsoient
» tous les lieux où il voloit. «

NICOLET.

» Jean, l'aigle qui excite un si grand
» vent est le grand trésor que l'empereur
» mene en Lombardie. Le vaisseau est
» l'armée des Allemands : il leur don-
» nera tant de son trésor, qu'ils exécu-
» teront ses ordres par tout. «

JEAN D'AUBUSSON.

» L'aigle éteignit ce grand feu, &
» répandoit une lumière dans le Mont-
» ferrat, si brillante que tout l'univers
» en étoit dans la joie. Il répandoit
» cette lumière en tant d'autres lieux,
» que tout se ressentoit de l'alégresse.
» Puis il s'assit au haut des airs, dans
» une région si élevée que de-là il con-
» sidéroit le monde entier. «

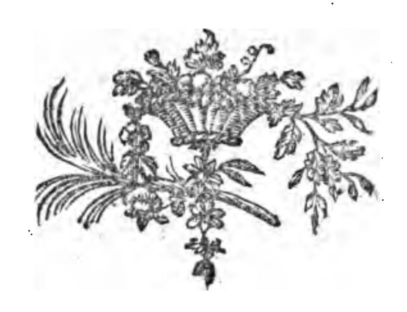
NICOLET.

» Le feu ainsi éteint est la paix que
» donnera l'empereur. La lumière répan-
» due est la restitution du Montferrat.

» Les autres lumières ſont les récom-
» penſes qu'il diſtribuera à ceux qui les
» auront méritées. L'aigle aſſis dans les
» airs ſignifie, que le monde entier
» ſera ſoumis à la domination impé-
» riale. «

Il ſeroit inutile de relever quelques images mal aſſorties de cette pièce. Si la perfection du goût eſt rare dans les ſiècles de ſaine littérature, peut-on la trouver dans les ſiècles d'ignorance ? Ce qui me paroît plus digne d'obſervation, c'eſt l'étendue que donne le troubadour à la puiſſance impériale, qu'il veut faire dominer ſur le monde entier. Il ſemble avoir adopté les principes des nouveaux juriſconſultes de Bologne. On oppoſoit alors aux décrétales de la cour romaine l'étude du droit romain ; & autant les canoniſtes avoient travaillé à établir pour les papes une monarchie univerſelle, autant les juriſconſultes travailloient-ils à l'établir pour les

empereurs. Les derniers, on doit en convenir, raisonnoient mieux en partant des lois de l'ancien empire, que les autres ne pouvoient le faire en partant des lois de l'ancienne église.





LXII.

LE COMTE DE PROVENCE.

LE dernier comte de Provence, de la maison de Barcelone, Raimond Bérenger V, est mis par Nostradamus au nombre des troubadours. Selon cet historien, il cultiva la poésie provençale, comme il protégea tous ceux qui se distinguoient dans la carrière poétique. La comtesse Béatrix, sa femme, étoit également pour eux une bienfaitrice éclairée & généreuse. Sa beauté, son esprit, ses libéralités, lui attiroient l'hommage des poëtes. Elle les combloit de présens; & le comte les rendoit heureux, en ajoutant aux autres grâces l'exemption des taxes publiques. Ce prince mourut en 1245. Par le conseil d'un sage *pélerin*, qui gouverna long-tems son palais, ajoute Nostradamus, il avoit marié ses

quatre filles aux plus grands princes, au roi de France Louis IX, au roi d'Angleterre Henri III, à Richard frere de Henri, & à Charles d'Anjou. Le moine de Montmajour, au rapport du même historien, avoit raison d'appeler le comte de Provence l'*inconstant Catalan*; parce que, trompé par les intrigues des médisans de sa cour, il renvoya le pélerin qui l'avoit si bien servi.

La singularité de ce dernier trait mérite une digression; d'autant plus que chacun connoît le fragment ingénieux, où Fontenelle a décrit la cour de Provence & le caractère des troubadours, d'après les idées de Nostradamus.

Dans le sixième chant du *Paradis*, le Dante, auteur presque contemporain, reproche au comte son ingratitude à l'égard du *Romieu*; c'est-à-dire, du pélerin, comme le signifie encore le mot provençal *romiou*. On voit que ce mot vient du pélerinage de Rome, qui fut

long-tems une des principales dévotions, parce que tout concouroit à la mettre en vogue.

Landino & Vellutello, commentateurs du Dante, exposent ainsi le fait. Un gentilhomme inconnu, revenant du pélerinage de S. Jacques de Compostelle, arriva chez le comte de Provence, & ravi de sa bonté généreuse, s'attacha bientôt à son service. Il montra tant de capacité & de sagesse, que ce prince lui confia l'administration de ses finances. Les soins, l'économie du nouveau ministre triplèrent le revenu de l'état; de manière que Bérenger put, non-seulement tenir une cour brillante, mais soutenir glorieusement la guerre contre le comte de Toulouse, qui avoit quatorze comtes pour vassaux. Le mariage des quatre princesses de Provence mit le comble aux services du pélerin. Cependant il n'échappa point à l'envie & à la méchanceté des courtisans. Leurs calom-

nies déterminèrent le prince à lui demander ſes comptes. Il les rendit, & prouva ſon intégrité. » Monſeigneur, dit-il enſuite, je vous ai ſervi long-tems ; j'ai » mis un tel ordre dans vos finances, que » votre état eſt devenu très-conſidérable, de petit qu'il étoit. La malice de » vos barons vous engage à me payer » d'ingratitude. J'étois un pauvre pélerin, quand je ſuis venu à votre cour; » j'ai vécu honnêtement des gages que » vous m'avez donnés : faites-moi rendre mon mulet, mon bourdon, & ma » panetière ; & je m'en retournerai comme je ſuis venu. «

Selon les mêmes auteurs, le comte touché de ces paroles voulut retenir le pélerin ; mais il réſiſta aux ſollicitations, il partit, & l'on n'a jamais ſu ce qu'il étoit devenu.

A ce récit peu vraiſemblable, un des hiſtoriens de Provence, Céſar Noſtradamus (neveu de Jean, dont il a rédigé

les manuscrits) ajoute encore des circonstances remarquables. Quelque tems après, selon lui, ce *pauvre* comte, fâché d'avoir *cru trop légérement aux calomnies & flagorneries des envieux, considéra combien droitement, & avec quelle sincérité, sainteté & candeur, ce sage & tant avisé personnage avoit mené sa charge & administration.* Sentant la perte qu'il venoit de faire, il lui envoya des messagers, avec instantes prières de revenir & de reprendre sa place; *à quoi il ne voulut aucunement entendre, ains de propos délibéré fit son chemin, & passa outre.* Pendant plusieurs jours, le prince souffrit des besoins dans sa maison, en l'absence du *romieu*, & prit en aversion les auteurs de son départ. Quelques-uns ont écrit, ajoute le même historien, qu'informé des regrets de Bérenger, le ministre retourna quelques jours après, fut reçu très-honorablement, reprit ses fonctions, & continua avec tant de succès,

ſuccès, qu'il mérita d'être fait gouverneur, tuteur & défenſeur de Béatrix héritière de Provence; comme on peut le voir par le teſtament du comte. Quelques autres diſent que de ce Romieu, iſſu de la maiſon d'Aragon, deſcendent les ſeigneurs de l'illuſtre maiſon de Villeneuve.

Il n'eſt pas étonnant que Céſar Noſtradamus, comme ſon oncle, ait adopté le conte du pélerin. Les Provençaux, dit Mezerai, qui ont toujours eu l'imagination romaneſque, peuvent avoir inventé ou du moins agencé cette intrigue à leur avantage. Bouche, hiſtorien de Provence, poſtérieur à Noſtradamus, cite lui-même la réflexion de Mezerai, & nous met ſur les voies pour en reconnoître la vérité.

Le comte de Provence eut un grand miniſtre, dans la perſonne de Romieu de Villeneuve, à qui même, par ſon teſtament fait en 1238, il laiſſa la tu-

telle de ses filles & la régence, ainsi qu'à Guillaume de Cotignac. Il est également certain que la maison de Villeneuve étoit ancienne & illustre dans le pays; puisque parmi les seigneurs qui soutinrent le parti de la maison de Baux, contre Raimond Bérenger II, il y avoit un Raimond de Villeneuve. Le nom de *Romieu* aura sans doute servi de fondement à la fable du pélerin.

» Il se peut bien faire, dit Bouche, que » ce Romieu, au maniment de sa charge, » ait eu quelques envieux, comme il » arrive ordinairement aux ministres » d'état, & qu'il ait reçu quelque petit » déplaisir de son maître, sous le soupçon » d'une mauvaise conduite. Mais qui » croira qu'un grand prince ait donné la » direction de ses finances à un incon» nu? Qui croira qu'un grand homme » ait gouverné long-tems un grand état, » sans qu'on ait eu connoissance de son » extraction & de son origine? Qui croi-

» ra qu'un grand homme, aussi connu » en Provence que le soleil, se soit si fort » éclipsé qu'on n'ait pu savoir ce qu'il » étoit devenu ? Ç'a été une fiction du » poëte Dante, qui vivoit presque au » même tems en Italie, à qui Jean Vil» lani, son compatriote & contempo» rain, a ajouté trop de foi, & à eux » deux, tous les autres historiens, &c. «

Ce raisonnement ne peut guère laisser de doute, une fois que l'existence de Romieu de Villeneuve est connue. Quelque disgrace passagère d'un ministre si estimable, & par conséquent si exposé à l'envie & à la haine des courtisans, aura fait du bruit dans le monde. Le Dante, mal instruit du fond des choses, trompé par le nom équivoque de *Romieu*, sur lequel on avoit peut-être déjà fabriqué des fictions, aura débité en poëte une fable que les historiens auront pris pour une vérité. Tout cela est facile à concevoir ; au lieu que l'histoire du pélerin,

devenu miniſtre, porte tous les caractè-res du roman.

Le moine de Montmajour, cité par Jean Noſtradamus, devoit être mieux inſtruit que le Dante; car il vivoit en Provence, & l'autre en Italie. Mais dans le paſſage cité, ce moine cauſtique dit ſeulement que Raimond Bérenger a renvoyé le *Romieu* qui gouvernoit ſi bien ſes affaires. Il rappelle une faute du comte, ſans parler de ſon repentir & de la manière dont il la répara. Ce trait de malignité prouve ſeulement une diſgrace paſſagère du miniſtre.

Du reſte, comme l'obſerve Bouche, le teſtament de Romieu de Villeneuve fait en 1250, conſervé dans les archives de l'évêché de Vence, prouve évidemment ſa naiſſance & ſa parenté, le grand nombre de biens qu'il poſſédoit en Provence, » & encore mieux qu'elle a été » ſa bonne conſcience au payement de » ſes dettes, & en la réparation de

» quelques violences ou injuſtices, qui » avoient été faites, ſoit par ſon com» mandement ſoit par ſa connivence, » en tems de guerre. « Le comte avoit récompenſé magnifiquement ſes ſervices, en lui donnant la ville de Vence, & pluſieurs châteaux dans les territoires de Nice & de Graſſe.

Obſervons encore une erreur des hiſtoriens, qui diſent qu'avant ſa diſgrace, Romieu avoit procuré le mariage des quatre filles de ſon maître. La cadette, Béatrix, n'épouſa Charles d'Anjou, qu'après la mort de Raimond Bérenger.

Il ne reſte aucune pièce de cet illuſtre troubadour, excepté peut-être quatre couplets alternatifs qui ſe trouvent dans nos manuſcrits, entre le comte de Provence & un brave chevalier qu'il nomme *Carn & ongla* (chair & ongle); par leſquels il paroît que le chevalier avoit fait la guerre en Eſpagne, & que le comte avoit craint pour ſa vie. Creſcim-

béni, parlant de ces couplets, dit qu'il ignore qui étoit ce comte de Provence, à moins que ce ne ſoit Raimond Bérenger, dernier du nom, dont Noſtradamus a donné la vie.

Les mêmes auteurs mettent au nombre des troubadours Frédéric I & Frédéric II, célèbres empereurs dont nous avons parlé pluſieurs fois. Noſtradamus attribue au premier un couplet, que M. de Voltaire attribue au ſecond, (*Eſſai ſur les mœurs, &c. c.* 82.) & dont il n'y a aucun veſtige dans nos manuſcrits. Ces princes protégèrent les muſes; mais leur vie ne peut appartenir qu'à l'hiſtoire politique.



LXIII.

LA COMTESSE DE PROVENCE.

NOUS ne la connoiſſons que par un couplet, où elle dit à ſon ami : » Qu'elle » ne voudroit pas qu'il fût ſi timide, lui » qu'elle croit amoureux de bonne foi : » Que, s'il eſt épris d'amour, elle s'en » réjouit, puiſqu'il lui a inſpiré les mê- » mes ſentimens: Qu'ainſi la crainte qu'il » a de s'expliquer leur porte grand pré- » judice à l'un & à l'autre ; car une dame » n'oſe honnêtement faire les avances. «

Cette princeſſe étoit peut-être la femme de Raimond Bérenger V, célébrée comme une protectrice des troubadours.



LXIV.

LE MOINE DE FOSSAN.

On ignore la naiſſance & la patrie de ce troubadour. Ses ouvrages ſemblent prouver qu'il étoit de l'ordre des Franciſcains, & qu'il avoit pour la Vierge une eſpèce de dévotion, ſemblable à celle des autres pour leurs maîtreſſes.

Deux de ſes chanſons déplorent les rigueurs d'une maîtreſſe qu'il ne nomme point. Mais dans une troiſième, il exhorte ſes lecteurs à ſuſpendre leur jugement ; il les avertit qu'on riſque beaucoup en jugeant ſur de ſimples apparences, ſouvent trompeuſes ; il ajoute : » Les apparences ſont contre moi, lorſ» qu'on me reproche de faire le rôle » d'amoureux ; & qu'on dit qu'il ne me » convient ni de chanter ni de verſifier,

» à moi qui suis *de l'étroite observance.*
» Mais on s'y trompe. « Puis continuant de chanter celle à qui il a donné son cœur : » Je suis devant elle à genoux,
» les mains jointes, comme son très-
» humble esclave, plein d'ardeur dans
» l'attente de ses regards amoureux, &
» d'admiration dans la contemplation de
» son beau corps & de ses agréables
» manières. «

Rien n'est plus bizarre que l'imagination d'un dévot peu éclairé ou enthousiaste. Elle donne aux choses saintes toutes les formes qu'il lui plaît. Elle se peint la divinité, au gré de ses caprices, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre ; elle voit la Vierge de l'œil profane d'un amant ; elle s'extasie de ses folles chimères, & en jouit avec transport comme du bien le plus réel. Ces pieux délires ont passé jusqu'aux mystiques des derniers tems.

L X V.

DURAND, *tailleur de Paernas.*

PAERNAS nous paroît être la petite ville du comtat appelée aujourd'hui Pernes. Le nom de Tailleur donné à Durand désigne probablement un métier qu'il avoit exercé, lui ou ses parens. Quoi qu'il en soit, il fut un de ces poëtes qui écrivoient avec liberté sur les affaires politiques de leur tems, & qui se déchaînoient contre les princes quand ils ne les trouvoient pas favorables à leur parti.

Sujet zélé du comte de Toulouse, il vit avec douleur le traité humiliant, par lequel ce prince en 1229 céda au roi de France (Louis IX) le duché de Narbonne, les comtés particuliers de Narbonne, Béziers, Agde, Nîmes, Uzès, Viviers, &c. C'étoit un fruit de la croisade contre les Albigeois. Saint Louis,

encore très-jeune, profita du préjugé qui autorisoit, sous prétexte de religion, les injustices qu'elle occasionna. Jacques I, roi d'Aragon, allié du comte, n'avoit pu soutenir sa cause avec succès; & le foible Henri III, roi d'Angleterre, ne pouvoit même rien recouvrer de ce que sa couronne avoit perdu en France. C'est ce qui échauffe la bile du troubadour, dans un premier sirvente, où il veut *tirer sur ceux qui ont jeté l'honneur à la renverse.*

» Puisque j'ai arbalète & croc, je » toucherai des éperons pour aller tirer » sur les plus hauts lieux. On tient pour » nigaud le roi d'Angleterre, de se laisser » honteusement chasser de ses états: » c'est le premier que je veux frapper. » Je haïrai éternellement le roi James » (Jacques I d'Aragon) qui a mal gardé » sa foi. Aimeri de Narbonne a mieux » tenu la sienne; (ce vicomte de Narbonne avoit servi fidellement le comte

de Toulouse :) » c'est pourquoi je suis » de ses amis. Sa conduite a été celle » d'un homme d'honneur : James s'est » conduit en roi sans courage, dont je » serai fort aise de voir la chute. S'il » nous avoit donné du secours, nous » aurions été délivrés, & bien dans nos » affaires : les François auroient été dé- » confits, pris & mis à mort ; & le com- » te marquis, prenant confiance, n'au- » roit écouté ni paix ni accommode- » ment. Il n'a cédé que parce qu'on ne » l'a point secouru. Autrement il eût » déployé sa bannière......

» Les deux comtes (de Toulouse & de Provence, brouillés au sujet de la révolte de Marseille,) » se font la guerre » en deçà parmi nous, faute de média- » teur qui les accommode ; mais nous » en sommes peu émus. (Cette guerre ne fut pas vive.)

» Les hauts barons ont souffert si » patiemment leur disgrace, que la meil-

» leure partie du monde est étonnée du » triomphe des François. Puisqu'ils souf» frent que telle nation les attrappe, il » ne reste d'autre parti que de se sou» mettre. Je puis vous dire sérieusement » que par de-là, en Syrie, les Turcs » leur ont fait jeter maints cris & maints » hurlemens. » (Les François, que Durand regarde comme une nation ennemie, avoient été bien moins redoutables aux Turcs qu'aux Albigeois.)

Dans le second sirvente, il s'efforce de rallumer contre eux le feu de la guerre.

» La guerre me plaît, quoique amour » & ma maîtresse me la fassent toute » l'année. Par la guerre, je vois multi» plier les fêtes, les dons, les plaisirs & » les chants : (c'est ce que personne, je pense, n'imagineroit aujourd'hui.) » La » guerre fait d'un vilain, un courtois. » Guerre bien faite me plaît donc. Je » voudrois bien voir la trève rompue

» entre les esterlings & les tournois;
» (l'Angleterre & la France.).... Non,
» je ne crois point que les François pos-
» sedent sans trouble ce qu'ils ont usur-
» pé sur maints honorables barons. Mais
» comment les Aragonois n'abandon-
» nent-ils pas leur entreprise contre le
» roi de Valence, (Jacques I prit
cette ville sur les Maures en 1238;)
» pour ravir aux François leurs con-
» quêtes? Depuis que le comte-duc-
» marquis nous a tirés ici d'embarras,
» nous verrons bientôt qui soutiendra
» mieux le ravage & le désordre. Nous
» verrons maints chevaux bais & blancs,
» maints coups frappés à la hâte, main-
» tes murailles & tours ébranlées, maints
» châteaux forcés & emportés. «

On avoit rendu en 1234 le comtat Venaissin, ou marquisat de Provence, au comte de Toulouse, qui prenoit les différens titres que lui donne le poëte. Celui-ci, en se félicitant d'être délivré

d'une domination odieuse, s'imagine encore que son prince va recouvrer par les armes ses autres états. Mais que pouvoit alors Raimond VII, puisque son pere, beaucoup plus puissant, avoit succombé? Le mieux pour lui étoit de vivre en paix avec ses voisins, & surtout avec l'église dont les anathèmes étoient cause de sa ruine.



LXVI.

AIMERI DE PÉGUILAIN.

AIMERI DE PÉGUILAIN étoit fils d'un marchand de Toulouſe. Son génie le tira de l'obſcurité où il auroit vécu dans le négoce. Il ſe livra au goût des vers ; & quoiqu'il chantât mal, quoiqu'il eût d'abord peu de ſuccès, ſon talent excité par l'amour le rendit ſupérieur à tous les obſtacles. » L'amour, dit-il, eſt » le grand maître des chanſons. D'un ſot » il fait un homme d'eſprit. Ceux qu'il » inſpire pourroient-ils mal chanter ? « Cependant combien de poëtes amoureux n'ont été que de fades rimailleurs !

Le troubadour aimoit une bourgeoiſe, ſa voiſine, dont le mari dévoré de jalouſie l'inſulta un jour, de manière à le deshonorer. Il ſe vengea, en bleſſant

le jaloux d'un coup d'épée à la tête. Alors obligé de s'éloigner de Toulouſe, il paſſa en Catalogne auprès de Guillaume de Bergedan; & il en fut d'autant plus généreuſement accueilli, que ce ſeigneur étoit lui-même troubadour. Bergedan lui donna ſes propres habits & ſon palefroi, le préſenta au roi de Caſtille, Alphonſe, qui *l'accrut de biens & d'équipages*, ou, ſelon un autre manuſcrit, *d'armes & d'honneur*; c'eſt-à-dire, ſans doute, lui donna des armoiries & le fit noble. Auſſi Noſtradamus le qualifie-t-il de gentilhomme. Péguilain parut effectivement dans les tournois, où les nobles ſeuls étoient admis. Il ſe vante quelque part d'avoir *percé maint écu de ſa lance, renverſé maints champions, & fait les plus belles joutes qu'on ait jamais vues.*

Pendant ſon ſéjour en Eſpagne, le mari qu'il avoit bleſſé alla en pélerinage à Compoſtelle. Il le ſut; il réſolut auſſi,

tôt de se rapprocher de sa maîtresse. L'aveu qu'il en fit au roi de Castille, après avoir obtenu son congé, loin de déplaire à ce prince, le rendit encóre plus généreux envers le poëte. Outre les équipages dont il l'avoit déjà fourni, Alphonse lui donna une escorte pour le garantir de tout danger.

Ce que Péguilain avoit le plus à cœur, c'étoit d'arriver à Toulouse inconnu, & de descendre chez la bourgeoise qu'il aimoit tant. Il confia son secret à ses compagnons, les priant de le servir. Tout fut bientôt concerté entre eux. On n'imagineroit pas l'expédient par lequel il réussit dans son dessein.

Des gens de sa suite, chargés de la commission, le devancent à Toulouse. Ils vont dire à cette femme, qu'un parent du roi de Castille, faisant un pélerinage, est tombé malade, & désire de loger dans sa maison. Sa réponse est telle qu'on l'espéroit. Péguilain arrive de nuit,

e couche dans un bon lit qu'on lui avoit préparé. Le lendemain, il envoie prier la bourgeoise de venir le voir. Pourquoi ne s'étoient-ils pas encore vus? l'historien provençal ne le dit point. Elle vient, elle reconnoît son amant. » Quoi! c'est vous, Péguilain! Comment » avez-vous pu entrer à Toulouse? « Il répond que l'amour a été son guide, & raconte le stratagême qu'il a employé pour la rejoindre. La belle, touchée de ce récit, lui donne un baiser. On ignore, ajoute l'historien, ce qui se passa depuis entre eux; mais il resta dix jours, faisant semblant d'être malade : après quoi il alla chez le marquis (de Montferrat), dont il fut très-bien reçu.

Il mourut en Lombardie, selon toutes nos vies manuscrites, & hérétique, selon une seule. C'étoit le tems de la guerre des Albigeois; le poëte avoit célébré le comte de Toulouse, & le roi d'Aragon défenseur du comte : il n'en

falloit pas tant quelquefois pour être taxé d'héréſie.

Ses pièces prouvent qu'il floriſſoit dès le commencement, ainſi qu'au milieu du treizième ſiècle. Il ſe dépeint dans quelques chanſons avancé en âge. Une dame lui reprochoit ſes cheveux gris, & diſoit » qu'il ne lui convenoit plus » d'aimer ni de chanter. Mais il a encore » l'eſprit & le cœur faits pour l'amour: » il eſt capable de reconnoiſſance, de » rendre le bien pour le bien, comme » le mal pour le mal; de ſe faire aimer » & craindre; d'eſſuyer la fatigue & la » rigueur des ſaiſons; de ſe diſtinguer » dans les meilleures compagnies par des » propos galans & joyeux, &c. Puiſqu'il » eſt encore un ſi brave champion, les » reproches de ſa dame ſont injuſtes; » & ſi elle veut l'épouſer, il la fera bien» tôt dédire. «

Les envois de pluſieurs de ſes pièces ſont à des femmes du plus haut rang,

à la *reine* de Toulouse, à la comtesse Béatrix d'Este, à la comtesse de Comminges, à celle de Sobeyras; ou à des rois, des princes, des grands seigneurs. C'est une preuve qu'il avoit reçu dans plusieurs cours l'accueil qui excitoit & récompensoit les talens.

Tantôt heureux, tantôt malheureux en amour, il peint tantôt les douceurs de cette passion séduisante, & tantôt il en déplore les amertumes. » L'amour, » dit-il, est pour lui un aimant. Sa dame » le traite avec rigueur; mais il aime » mieux ses *non* que les *oui* d'une autre. » Quand il considère sa beauté, il se ré» jouit des peines qu'il endure: il res» semble au basilic, *qui se tue en regar» dant au miroir*. Il est comme un enfant » dont on fait cesser les pleurs en lui » donnant un marabotin (sorte de mon» noie), & qui fond en larmes dès qu'on » le lui ôte. Le trait dont sa dame l'a » percé est plus terrible que ceux des

» Aſſaſſins, que le *Vieux* envoie juſqu'en
» France tuer ſes ennemis, & ſon aveu-
» gle ſoumiſſion pour elle eſt plus forte
» que celle des mêmes Aſſaſſins pour
» leur ſeigneur. « (Le Vieux de la Montagne, prince des Aſſaſſins, eſt aſſez connu par l'hiſtoire des croiſades.)

Enfin, comme cent autres poëtes, il regrette le bon vieux tems où l'empire d'amour étoit dans toute ſa vigueur.
» Au lieu de la fidélité religieuſe qu'on y
» gardoit, on n'y cherche plus qu'à
» tromper. On célébroit par des aſſem-
» blées ſolennelles & des feſtins magni-
» fiques la faveur d'un cordon, qu'on
» avoit obtenu de ſa dame : aujourd'hui
» un mois d'aſſiduité paroît plus long
» qu'un an ne duroit alors. « Pour lui, aucune rigueur ne peut le détacher de celle qu'il aime. Il ne lui oſe rien demander : elle devinera, ſi elle veut, ce qu'il déſire ; il la conjure ſeulement de lui permettre de l'aimer. Défions-nous de ces belles paroles.

Une pièce curieuse de Péguilain a pour objet la mort du dernier Raimond Bérenger, comte de Provence, dont la fille Béatrix épousa en 1245 Charles d'Anjou, frere de S. Louis, mariage qui fit passer les Provençaux sous la domination françoise. Le troubadour déplore cet événement, comme un grand malheur pour eux. » Au lieu d'un brave » *seigneur*, ils vont avoir un *sire*, (un roi, » au lieu d'un comte.) On ne leur bâ» tira plus ni villes ni forteresses. Subju» gués par les François, ils n'oseront » plus porter de lance & d'écu. Puissent» ils tous être morts, plutôt que de se » voir réduits à cet état ! Mais ils le » méritent par leur infidélité envers celui » qui pouvoit les en garantir. «

Il veut sans doute parler, ou de Raimond VII comte de Toulouse, ou du fils de Jacques I roi d'Aragon; car l'un & l'autre avoient aspiré à une alliance si avantageuse. Peut-être doit-on appli-

quer aux Provençaux un sirvente, où il dit que » La noblesse se déshonore à » prix d'argent ; que l'avarice s'est com» muniquée des plus grands seigneurs » aux plus petits ; qu'elle a étouffé tout » sentiment honnête, & a tellement avili » l'honneur que *pour cinq sous on en » acquiert au poids & à l'aune.* « Du reste, Charles d'Anjou rendit sa domination haïssable, en vexant ses nouveaux sujets: de-là les efforts des villes d'Arles, d'Avignon, de Marseille, &c, pour s'ériger en républiques.

Je finis par une tenson de Péguilain, trop libre sans doute, mais qui caractérise les mœurs. Sa dame lui a permis de passer la nuit avec elle, sous promesse de ne faire que ce qu'elle voudra: doit-il tenir parole, ou non? c'est ce qu'il faut décider. Le poëte se croit obligé d'être fidele au serment. Elias, son interlocuteur, dit qu'il aimeroit mieux le rompre, & qu'il en seroit quitte pour

aller

aller chercher des pardons en Syrie, (à la Terre-sainte.) Voilà comme on abusoit des pélerinages.

Quant à la convention de l'amant avec sa maîtresse, on ne doit point la regarder comme chimérique: elle est au moins vraisemblable; comme le prouve cette observation du savant académicien dont j'ai parlé dans l'*Avertissement*, & que je nommerois toujours avec éloge, si je ne respectois sa modestie trop délicate.

» Nous avons, dit-il, un ouvrage du » siècle suivant, intitulé, *Les enseignemens du chevalier de la Tour à ses filles*, dans lequel l'auteur raconte très-» sérieusement l'histoire d'une dame qui » permettoit, sous la même réserve, au » seigneur de Craon son amant, de pas-» ser toutes les nuits auprès d'elle. Que » savons-nous si les reproches, sans dou-» te mal fondés, que Roscelin, ou » Geoffroi de Vendôme, adressoit à Ro-

» bert d'Arbriſſelles, dans le ſiècle même
» où naquit Péguilain, ne contribuèrent
» pas à introduire cette bizarre pratique?
» Ce qu'un homme illuſtre par ſa vertu
» avoit oſé haſarder, diſoit-on, pour
» s'aſſurer de la ſoumiſſion de ſes ſens,
» quelques amans purent le tenter pour
» éprouver la pureté de leurs ſenti-
» mens. «



LXVII.

GUILLAUME MAGRET.

Nos manuſcrits diſent que GUILLAUME MAGRET fut un jongleur du Viennois ; qu'il compoſa de bonnes poéſies ; qu'il fut bien accueilli & honoré ; mais qu'il alla preſque toujours nu, jouant & dépenſant tout ce qu'il gagnoit ; qu'à la fin il ſe rendit en Eſpagne dans une maiſon d'Hoſpitaliers, de la terre du ſeigneur *Rois-Pierre de Gambiras*. Creſcimbéni, trompé par ce dernier nom, dit que Magret mourut à l'hôpital en Eſpagne dans les états du *roi Pierre Gambaroſſa*. Il n'y eut jamais en Eſpagne de roi ainſi nommé. L'auteur italien auroit dû voir que *Rois* & *Pierre* ſont des prénoms, & *Gambiras* un nom de famille ou de fief.

Trois chanſons de ce poëte contien-

nent des choses remarquables. Il y parle du roi d'Aragon, couronné au lieu où repose S. Pierre. (C'est Pierre II, qui fut couronné à Rome en 1204.) Il l'appelle *légat de Romagne, duc, marquis, & comte de Cerdagne.* Nous ignorons le fondement des trois premiers titres, & celui de légat nous étonne. Quant au dernier, il est fondé sur la réunion du comté de Cerdagne à celui de Barcelone, faite en 1118. Le troubadour écrivoit après la mort de Pierre III, tué en 1213 à la bataille de Muret. » Puisque Dieu vous » a placé au ciel, dit-il en l'apostrophant, » ressouvenez-vous de nous qui sommes » ici-bas. « Selon les idées communes, un prince qui étoit mort pour la défense du comte de Toulouse, excommunié & poursuivi comme hérétique, ne devoit pas trouver place au ciel parmi les croisés; mais chacun canonisoit ceux dont il suivoit le parti, & Magret apparemment étoit contre la croisade.

Il peint son amour de traits qu'on ne rouve point ailleurs.

» L'amour me rend si distrait, qu'é» tant assis je ne me lève pas pour ceux » qui entrent, & que souvent je cherche » ce que je tiens à la main. D'où il arri» ve que chacun se moque de moi..... » Je jure par le Dieu qui naquit à noël, » que jamais je ne commis de faute en» vers la dame que j'aime, si ce n'est » d'avoir souvent éteint des tisons pour » cacher ma honte, & dans la crainte » qu'on ne vît les larmes qui m'échap» poient en la contemplant. (Ces tisons » servoient donc de lumières.)..... Je » suis comme un pêcheur qui n'ose man» ger ni vendre son poisson, qu'il ne » l'ait présenté à son seigneur : ainsi lors» que je fais chanson, sirvente ou autre » chose, je l'envoie à la dame de mon » cœur, afin qu'elle en retienne ce qu'elle » voudra ; & je me divertis avec les au» tres de ce qu'il lui plaît de laisser. «

Ailleurs, le poëte déclame contre les grands seigneurs pleins de fausseté, qui font des querelles ou des procès aux gentilshommes. Il se réjouit de les voir par vingtaine ou trentaine décheoir de leur grandeur, & aller sans habits chercher leur pain. Les guerres d'alors, surtout celle des Albigeois, ruinèrent quantité de seigneurs. Mais on ne s'attend pas à trouver de l'exactitude dans un calcul de poëte.

Il déclame dans la même pièce contre les vilains qui vivent *comme des cochons*, qui sont bouffis de leurs prospérités, & qu'on devroit dépouiller de leurs biens. » Car il n'y a rien de pire » que de telles gens, lorsqu'ils ont la » fortune pour eux...... Que Dieu les » confonde. « (Cela se dit plus élégamment de nos jours.)

Enfin nous trouvons des plaintes singulières sur le peu de prix qu'on attachoit aux couplets & aux sirventes. L'au-

teur paroît fâché qu'on ne les prenne pas dans les auberges pour argent comptant.

» Avec mes deux ſous dans ma bourſe, je ſerois mieux venu qu'avec cent » *vers* & deux cents chanſons. Car de » mes douze deniers j'aurois de quoi » boire & manger ; de huit autres, du » feu & un lit pour me coucher ; & des » quatre derniers, j'aurois plutôt les » bonnes graces de mon hôte, que ſi » je lui donnois les plus beaux vers. «

Je laiſſe aux curieux à tirer de-là des conſéquences, ſur l'évaluation des monnoies & ſur le prix des denrées. J'obſerve ſeulement qu'un poëte qui s'occupoit de pareilles idées, pouvoit bien être dans le cas d'aller tout nu, comme le dit l'hiſtorien provençal.



LXVIII.

LOMBARDA, & BERNARD-ARNAUD D'ARMAGNAC.

LOMBARDA, ſelon l'hiſtorien provençal, fut une dame de Toulouſe, noble, belle & bien appriſe, qui ſavoit bien compoſer, & faiſoit des couplets amoureux. BERNARD-ARNAUD, frere du comte d'Armagnac, ſur le bruit de ſon mérite & de ſes talens, vint à Toulouſe pour la voir. Il fut avec elle en grande familiarité, la requit d'amour & devint de ſes amis. Il compoſa pour elle des couplets, les lui envoya; puis montant à cheval ſans la viſiter, il s'en retourna dans ſa terre.

Ce récit annonce peu de galanterie. Les couplets découvriront le myſtère :

» Je voudrois être *Lombard*, pour la dame *Lombarda*; car rien ne me plaît

» autant qu'elle, lorsqu'elle me regarde
» joliment de ses beaux yeux, qui sem-
» blent m'accorder son amour, & tar-
» dent trop à me tenir parole. Mais je
» veux conserver Belvéser, Monplazer
» & Belris; & je crains de les perdre si
» je les quitte. «

La dame fort étonnée que le troubadour fût parti sans la voir, répondit par deux couplets où l'on ne trouve que jeux de mots & platitudes avec beaucoup d'obscurité.



LXIX.

MARCABRES.

N'AYANT point de vie manuscrite de MARCABRES, nous ne pouvons le connoître que par ses pièces ; car ce que Nostradamus raconte de lui n'est guère qu'un tissu d'erreurs, en contradiction avec ses pièces mêmes. Selon cet historien, il étoit gentilhomme de Poitou, & il vint résider en Provence avec sa mere. Celle-ci, de l'illustre maison de Chabot, joignoit à la noblesse de son origine le talent de la poésie, & beaucoup de littérature en tout genre. Elle tint à Avignon une cour d'amour : on y venoit de toutes les provinces voisines faire décider les questions & les tensons amoureuses ; enfin la renommée de cette dame fut si brillante, que tous les poëtes s'estimoient heureux d'avoir quelque

morceau de ses poésies. Marcabres, son fils unique, fut aussi bon poëte qu'elle. Il composa un traité de la nature de l'amour, où il discutoit les biens & les maux que produit cette passion. Tous deux florissoient à Avignon sous le pontificat de Clément VI, à-peu-près dans le tems que Jeanne première, reine de Naples & comtesse de Provence, fit étrangler son mari, (en 1346). Quelques auteurs, ajoute Nostradamus, ont pensé que les invectives de Pétrarque contre Rome avoient pour objet la mere de Marcabres; qu'il la désignoit sous le nom de Rome, & l'appeloit l'*avare Babylone*, le *nid de trahison*, la *fontaine de douleur*. Crescimbéni relève, d'après Tassoni, cette ridicule bévue. Nous verrons bientôt que l'historien a fait un anachronisme d'environ cent ans.

Il y a quarante pièces de Marcabres, la plupart inintelligibles, soit par la faute des copistes qui ont corrompu &

tronqué le texte, soit par la versification forcée & barbare de l'auteur, qui sacrifioit tout à la contrainte de la rime. Il pouvoit faire mieux; car voici une de ses chansons, d'un style clair & naïf.

» Une gentille demoiselle, fille d'un » seigneur de château, déploroit le sort » de son ami, partant pour la croisade » que le roi Louis a ordonnée. J'allai » vers elle; je la consolois de mon » mieux. Elle me répondit : Je crois » bien que Dieu aura pitié de moi dans » l'autre monde; mais puis-je ne pas re- » gretter l'ami qui m'a quittée ? «

Le poëte parle évidemment de saint Louis, dont la dernière croisade est de l'an 1269.

Une autre de ses pièces doit avoir précédé cette époque d'une vingtaine d'années. Il y fait l'éloge du comte de Poitou, & il blâme le comte d'Anjou de se laisser dominer par des gens qui le gouvernent mal. C'étoient les deux fre-

res de saint Louis : le premier, Alphonse, devint comte de Toulouse en 1249 ; le second, Charles, épousa en 1248 l'héritière de Provence.

Ces remarques historiques, peu intéressantes pour l'esprit humain, doivent faire place à des objets plus dignes de curiosité. Nous tirerons des pièces de Marcabres plusieurs traits concernant les mœurs. Deux *vers* ou poëmes, adressés à un empereur, en fournissent déjà quelques-uns ; car le poëte s'y plaint du refroidissement pour les croisades.

» Je sais par moi-même, empereur, » combien votre mérite croît de jour en » jour. Je n'ai pas tardé à me rendre » auprès de vous, puisque le fils de Dieu » vous invite à le venger de la race de » Pharaon........Vous devez venger » l'Espagne & le saint sépulcre, en pour» suivant les Sarasins & rabattant leur » orgueil. Si vous le faites, Dieu à la fin » sera avec vous.

» Les Amoravis reprennent courage:
» ils voient que les potentats de la chré-
» tienté commencent à ourdir entre eux
» une trame d'envie & d'injustice, cha-
» cun ne voulant se dessaisir qu'à la mort,
» de ce qu'il posséde. Les seigneurs d'au-
» delà les monts, qui aiment l'ombre,
» le repos, & à dormir dans des lits
» mollets, en ont tout le blâme. On leur
» prêche en vain d'aller conquérir la
» *terre de Dieu.* Trop occupés de leurs
» intérêts, ils s'en font un prétexte con-
» tre la croisade. Un jour il leur faudra
» bien sortir les pieds devant, la tête
» derrière, de ces palais auxquels ils
» tiennent si fortement. Marcabres saute
» de joie, quand il voit dépouillés à
» l'heure de la mort ceux qui ont amassé
» avec tant d'ardeur; & que mille marcs
» ne leur servent pas d'une gousse d'ail,
» pour les garantir de la pourriture.

» Avec l'aide du Portugal & de la
» Navarre, & pourvu que l'empereur

» de Barcelone * se tourne vers Tolede,
» nous pourrons en sureté faire le cri
» royal de guerre, & détruire la nation
» païenne. Si les mers qui nous séparent
» des Amoravis, n'étoient pas si difficiles
» à passer, ayant le renfort du roi de
» Castille, nous leur ferions bien perdre
» leur puissance. »

L'empereur auquel ces vers sont adressés, ne peut être qu'Alphonse X, roi de Castille. Marcabres étoit à sa cour, & voyoit faire des préparatifs en Espagne contre les Maures. On prêchoit la croisade en France, où des guerres intérieures empêchoient alors le succès des prédications, qui n'eurent ensuite que trop d'efficacité, lorsque S. Louis alla chercher la mort en Afrique. Un autre poëme relatif à la guerre sainte ne mérite pas de nous arrêter. Il y est fait

* Jacques I, roi d'Aragon, qui prenoit le titre d'Empereur depuis qu'il avoit conquis Valence & les îles Baléares.

mention des Templiers, qui portent outre-mer *le poids des païens*. Clément V détruisit cet ordre en 1310; & Nostradamus veut que notre poëte ait fleuri sous Clément VI!

De grossières déclamations contre les vices du tems, quelquefois pleines de détails obscènes, c'est ce qui distingue presque toutes les autres pièces de Marcabres. Les traits que je vais en rassembler démontrent combien la société étoit déjà corrompue, & qu'on y voyoit les désordres dont on se plaint tant aujourd'hui, sans le mélange de politesse qui les tempère.

» Tout le monde est adonné au mal,
» & l'exemple en vient des princes.
» Leurs libéralités sont pour les mé-
» chans. Droit & raison n'ont plus lieu,
» puisque l'argent éleve les hommes les
» plus vils aux premières places. Les
» seigneurs, ne prenant conseil que de
» gens sans honneur, se plaisent à men-

» tir, à faire des fanfaronnades, pré-
» ferent le libertinage à la galanterie,
» pillent leurs vassaux, &c. Ils enferment
» leurs femmes, & personne n'en appro-
» che que les vilains à qui ils en con-
» fient la garde. Leurs enfans participe-
» ront de la nature & des inclinations
» de ces infâmes gardiens. (On se défioit beaucoup sans doute des belles maximes d'amour, mises en vogue par la chevalerie, mais rarement pratiquées.)
» Les troubadours sont les flatteurs; les
» femmes ont perdu toute honte. La
» galanterie a disparu; la débauche
» étend de plus en plus son empire.
» Autrefois c'étoit pour les maris une
» grande peine de voir des étrangers
» dans leur nid; mais aujourd'hui ils ne
» font qu'en rire. Autrefois on cachoit
» ses bonnes fortunes; on s'en vante
» présentement avec effronterie. Les
» gens mariés se donnent des cornes les
» uns aux autres. Tel croit bien garder

» ſa femme & dérober celle d'autrui, à
» qui l'on rend la pareille. De mille hon-
» nêtes gens qu'il y eut autrefois, à pei-
» ne en reſte-t-il un ſeul. En choiſiſſant
» parmi les plus grands & les plus petits,
» on ne trouve pas un homme qui
» donne le moindre ſecours au pauvre
» & à l'orphelin.

» Le monde eſt enveloppé d'un gros
» arbre touffu, qui s'eſt étendu ſi prodi-
» gieuſement qu'il embraſſe tout l'uni-
» vers. Il a jeté de ſi profondes racines,
» qu'il eſt impoſſible de l'abattre. Cet
» arbre eſt la méchanceté. Pour peu
» qu'on y touche, ceux qui devroient
» protéger la vertu jettent les hauts cris.
» Comtes, rois, amiraux, princes, ſont
» pendus à cet arbre par le lien de l'ava-
» rice, ſi fort qu'on ne ſauroit le déta-
» cher. «

» Les fauſſes & ardentes courtiſanes
» trahiſſent tout homme qui ſe fie à
» elles, & ſe moquent des fous qui ſe

» laissent abuser par leur sourire. D'a-
» bord, dit Salomon, elles sont douces
» comme l'hydromel ; mais on les trou-
» ve à la fin plus cuisantes & plus amè-
» res qu'un sergent. Elles jettent l'hom-
» me le plus riche dans la plus grande
» misere ; & après l'avoir dépouillé de
» tout, elles l'abandonnent & lui tirent
» la langue. Encore est-il heureux d'en
» être délivré à ce prix. Elles font mille
» caresses à ceux dont elles veulent la
» dépouille, & les renvoient après les
» avoir ruinés. En même tems qu'elles
» sont si faciles avec tant d'autres, elles
» font les prudes avec ceux-ci, pour se
» faire acheter plus chérement. Il n'y a
» que tromperie en amour. Argent le
» fait tourner où il veut, & quitter les
» plus honnêtes pour se livrer aux plus
» vils. Sans argent, ne vous avisez pas
» de faire l'amour. Maudit amour, qui es
» devenu marchand, je t'envoie au dia-
» ble.

» Les rois & les dames mettent le » mérite aux abois. On ne les voit plus » distribuer ni coupes d'argent, ni man- » teaux de vair, ni pannes grises. «

C'est moins, en général, à un beau zèle qu'à une humeur chagrine, aigrie par l'intérêt personnel, qu'il faut attribuer les déclamations de la satire ; d'autant plus odieuse alors, que l'honnête homme seul semble avoir droit de censurer les vices d'autrui. Marcabres n'étoit certainement point dans ce cas. Nous pouvons juger de son caractère par une pièce, où il a l'impudence de se vanter de ses bassesses.

» Je loue Dieu & S. André de ce que » personne n'a un plus grand sens que » moi. Mais lorsqu'on avance une chose, » il faut la prouver. On ne me dupe pas » aisément. Je mange le pain du fou, » qui est chaud & mollet, & j'attends » que le mien soit rassis. Tant que dure » le pain du fou, je l'assure d'une ami-

» tié inviolable ; & il n'eſt pas plutôt » mangé, que je me moque de lui. » Nul ne l'emporte ſur moi à la lutte » des Bretons (à donner le croc en jam- » bes ;) ni à l'eſcrime ; car je frappe » ſans qu'on puiſſe me porter un coup, » ni parer ceux que je porte. Dans la » forêt d'autrui, je chaſſe quand je veux : » je fais clabauder un ou deux petits » chiens, tandis que le troiſième pouſſe » avec roideur. Je ſuis plein d'une infi- » nité d'artifices & de talens divers. D'un » côté, je porte le feu ; de l'autre, je » porte l'eau pour l'éteindre après l'a- » voir allumé. C'eſt ainſi que je veux » vivre & mourir...... Mon fief eſt ſi » bien ſitué, & fermé de ſi bonnes pa- » liſſades, que perſonne ne peut le for- » cer. «

Qu'il eſt ridicule à des ames de boue, qui démaſquent leur propre honte, de s'ériger en cenſeurs de l'univers !

L X X.

MATHIEU DE QUERCI.

MATHIEU DE QUERCI n'a été connu d'aucun des auteurs qui ont écrit ſur la poéſie provençale. Sa vie nous manque ; & ſes ouvrages ſe réduiſent à peu de choſe.

Dans une complainte ſur la mort du roi Jacques d'Aragon, en 1276, il fait le plus grand éloge de ce prince ; diſant qu'il s'eſt diſtingué parmi tous les rois d'Eſpagne, ſurtout contre les Saraſins, en exaltant la croix de Jéſus-Chriſt. Il invite l'Aragon, la Catalogne, la Cerdagne & Lérida, à venir pleurer avec lui, autant que les Bretons ont pleuré & pleurent encore le bon roi Arthur. Il dit que Jacques acquiert une couronne dans le ciel, & en laiſſe une ſur la terre : ſuit l'explication des parties de cette cou-

ronne. Il ajoute que désormais on doit fêter *deux saints Jacques.*

Voilà un roi canonisé fort légérement, mais par un poëte adulateur. Jacques I, prince voluptueux, méritoit la vénération publique par ses conquêtes sur les Maures & par ses lois; quoique Innocent IV l'eût excommunié pour avoir fait couper la langue à l'évêque de Girone, qu'il accusoit d'avoir révélé sa confession. Il ne fut absous par des légats, qu'après s'être avoué coupable dans un concile. Entre le grand roi & le saint, il y a souvent bien de l'intervalle.

Nous avons encore un dialogue assez singulier de Mathieu de Querci avec le seigneur Bertrand.

MATHIEU.

» Seigneur Bertrand, je chanterai à
» ma façon votre mauvais procédé à
» mon égard. Qui promet sans donner
» commet une faute, & jamais vous ne

» réparerez votre honneur. J'ai oüi dire, » & ne puis m'empêcher de le répéter, » que vous avez vendu Gordon au roi. » Si cela est, cherchez une maison, sei- » gneur ; car on dit qu'un si noble lieu » n'est pas fait pour vous..... »

BERTRAND.

» Si tu m'injuries & me cherches que- » relle, Mathieu, il me siéroit mal de » ne pas te casser la tête. Je n'ai vendu » ni Gordon ni aucune rente ; mais j'ai » demandé au roi une bonne paix, & je » prie Dieu de punir quiconque la trou- » blera. Je n'ai point envie de rien ven- » dre & de rien céder ; mais je veux, » quand l'occasion s'en présentera, me » venger des pillards qui ont ravagé mes » terres..... Que Dieu veuille abaisser » & exterminer ces brigands. «

Peut être s'agit-il dans cette pièce de l'échange que Bertrand III, vicomte de Lautrec, fit en 1306 avec Philippe le Bel, de

de ſa partie de la vicomté de Lautrec pour la vicomté de Carmaing. (Voyez *Hiſt. du Languedoc, t.* 4.)

Au reſte, qui entreprendroit d'éclaircir tous les morceaux hiſtoriques des troubadours, feroit l'ouvrage le plus ennuyeux & peut-être le plus inutile. Il s'épuiſeroit en conjectures, ſouvent fauſſes, ſur de petits objets que l'hiſtoire peut ſagement dédaigner; il noieroit dans une ſtérile érudition ce que nos poëtes ont d'intéreſſant pour la connoiſſance des mœurs & de l'eſprit humain.



LXXI.

PIERRE VIDAL.

UN mélange bizarre d'esprit & d'absurdité, de sagesse & de folie, caractérise tellement PIERRE VIDAL, qu'on pourroit l'appeler le Don Quichotte des Troubadours. Il étoit fils d'un pelletier de Toulouse. Né avec le talent qu'exige la poésie, & joignant une belle voix à l'imagination la plus vive, il se jeta dans la carrière où le bel esprit trouvoit alors les agrémens de la fortune. Sa passion pour les femmes contribua peut-être à l'y engager; car un poëte avoit aussi de grands avantages à cet égard, & sembloit pouvoir adresser ses vœux aux beautés du premier ordre. Toutes les belles dames rendoient Vidal amoureux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que par orgueil il se croyoit aimé de toutes;

il s'en vantoit. Une pareille extravagance le fit rechercher par plusieurs seigneurs. On le regardoit comme un fou agréable, fait pour amuser les cours.

Cependant ses compositions annonçoient un génie supérieur. Barthelemi Giorgi, distingué parmi les troubadours, dit dans une pièce, qu'il y auroit bien de la folie à traiter de fou Pierre Vidal, puisque ses vers n'ont pu se faire sans beaucoup d'esprit. Mais il y a tant d'exemples d'hommes d'esprit connus par leurs extravances! Celles de notre poëte furent si extraordinaires, à en juger par le récit de l'historien provençal, qu'il est impossible d'en croire capable une tête saine. Les bouffons de cour, appelés *fous* dans les derniers siècles, ne méritèrent jamais mieux ce nom.

Vidal reçut une leçon terrible, qui auroit dû le rendre moins indiscret envers les dames. Un chevalier de Saint-Gilles, dont il assuroit que la femme ne

lui avoit rien refusé, se vengea en lui faisant fendre ou percer la langue. Hugues de Baux en eut pitié, prit soin du malheureux troubadour, & procura sa guérison. La reconnoissance l'attacha aux seigneurs de Baux. Barral, un des principaux de cette illustre maison, vicomte de Marseille, l'honora surtout de ses bontés, parce qu'il trouvoit en lui une matière continuelle d'amusemens.

Adélaïde de Roquemartine, femme du vicomte, charma bientôt les yeux de Vidal, & devint l'objet de son amour. Barral, loin d'en être jaloux, lui accordoit les entrées les plus familières, lui donnoit des armes & des habits semblables aux siens, en un mot se plaisoit aux folies que lui inspiroit cette passion. La vicomtesse, qu'il chantoit sous le nom d'Audierna, s'en divertissoit elle-même. Elle lui donnoit lieu de croire qu'il étoit aimé d'elle, comme des autres dames auxquelles il faisoit sa cour. Trompé par

de belles apparences, il ſoupiroit, ſe plaignoit, en venoit aux reproches. Les reproches & les importunités amenoient quelquefois une brouillerie. Mais le vicomte ménageoit la paix, engageant lui-même ſa femme à tout promettre.

Un jour qu'elle dormoit ſeule dans ſa chambre, Vidal s'y gliſſe, ſe met à genoux & la baiſe. Elle ſe réveille en riant, perſuadée que c'eſt ſon mari. A la vue du téméraire troubadour, elle jette de grands cris. Il ſe ſauve bien vîte. Les femmes accourent. La vicomteſſe fait appeler Barral, & le prie de la venger d'un inſolent. Dabord il ne fait que rire de l'aventure, il gronde ſa femme de faire tant de bruit pour un trait d'extravagance; mais il ne peut la fléchir. Vidal, ayant tout à craindre de ſa colère, s'embarque & ſe retire à Gènes. Là il fit pluſieurs chanſons pour exprimer ſes regrets.

» Je trouve délicieux l'air qui vient

» de Provence ; tant j'aime ce pays.
» Lorſque j'en entends parler, je me
» pâme de joie ; & pour un mot qu'on
» en dit, j'en demande cent. J'ai laiſſé
» mon cœur parmi cette aimable na-
» tion. Je lui dois tout ce que j'ai d'eſ-
» prit, de ſavoir, de joie & de talent
» pour chanter. «

Il gémit d'être exilé loin de ſa dame; il compare l'extâſe où il étoit en la voyant, à celle d'un fou qui reſte immobile à conſidérer l'éclat d'un beau vitrage. Il ſeroit le plus heureux des hommes, ſi le baiſer qu'il a dérobé lui eût été accordé. Que n'étoit-il aſſez en garde contre une belle, qui feroit perdre la raiſon aux plus ſages ?

Sa dame le fait mourir, dit-il ailleurs, comme s'il avoit les plus grands torts du monde avec elle. Il ne s'occupe qu'à l'exalter ; elle ne penſe qu'à lui faire du mal. » Et pourquoi m'en veut-elle, ſinon
» parce que je lui ſouhaite plus de bien

» qu'à moi-même ? Quand elle me bannit, je n'avois reçu d'elle qu'un cordon. J'entrai un matin dans sa chambre, & lui dérobai un baiser, sans rien de plus, ou je meure. Elle m'enflamme, quand je me rappelle ses beaux yeux & son beau visage. Mais elle a pour moi un cœur de lion..... C'est ce qui me détermine au pélerinage d'outre-mer. «

Effectivement, soit pour se distraire de son chagrin, soit par la frayeur que lui inspiroit le ressentiment de la vicomtesse, il suivit en Palestine Richard roi d'Angleterre. C'est-là qu'il semble avoir perdu la raison. Sa tête se remplit de fantômes de chevalerie. Il se crut un héros ; il voulut du moins le faire accroire, & ce n'étoit pas une moindre extravagance. Les fanfaronades qu'il met dans ses pièces étoient le comble du ridicule. En voici un échantillon.

» Mes ennemis tremblent à mon nom,

» comme la caille devant l'épervier; tant
» ils me savent valeureux & redoutable.
» J'ai tout ce qui fait la chevalerie; je
» sais toutes les pratiques de l'amour. Il
» n'y a de beau fils en chambre, ni de
» brave champion en campagne, qui ne
» me craigne sur ma seule renommée...
» Quand j'ai endossé mon blanc hau-
» bert, & que j'ai ceint mon épée, la
» terre tremble sous mes pas. Quand je
» suis en armes, monté sur mon cheval,
» je brise & mets en pièces tout ce qui
» se rencontre. J'ai moi seul fait prison-
» niers cent chevaliers; j'en ai désarmé
» cent autres. «

Le coup fatal pour sa tête, déjà frappée, fut le mariage auquel on l'engagea en Chypre. Il y épousa une Grecque, dans la persuasion qu'elle étoit nièce de l'empereur d'Orient, & qu'elle lui transféroit des droits à l'empire. Ceux qui vouloient abuser de sa vanité crédule réussirent complettement. On le vit pren-

tre le titre d'empereur, donner celui d'impératrice à sa femme, se revêtir des marques de cette dignité, faire porter un trône devant lui, & épargner ce qu'il pouvoit pour la conquête de l'empire, qu'il regardoit comme son propre héritage.

Cependant il n'oublioit pas ses amours; car l'honneur d'un tel chevalier y étoit sans doute attaché. S'il n'obtenoit grâce auprès de la vicomtesse de Marseille, l'éclat de sa gloire en seroit toujours obscurci. Il imploroit la médiation de Hugues & de Barral de Baux, ses anciens protecteurs. Ils obtinrent d'elle par leurs instances, qu'elle lui pardonnât, & lui fît don du baiser qu'il avoit dérobé. C'étoit un grand triomphe. Barral le manda au troubadour, qui célébra ainsi son bonheur.

» Toutes mes pensées sont d'aimer & » de chanter. Mon chant doit se ressen- » tir du doux plaisir qu'amour me don-

» ne ; puiſque ma dame comble mes
» eſpérances par ſes promeſſes.

» La première fois que je la vis, je
» ne fus plus maître de mon cœur. Elle
» en devint maîtreſſe pour jamais. Je
» trouvai chez elle tous les charmes de
» la figure, des manières, de la conver-
» ſation. Elle me rend ſon amour. Quelle
» joie ? Mais quelle eſt ma douleur à
» l'idée de l'éloignement qui nous ſé-
» pare ! (Suivent des lieux communs ſur
les peines de l'amour.)

» Quand deux amans, après avoir
» été bien fâchés, bien malheureux,
» ſont raccommodés par franchiſe &
» merci, rien n'égale le nouveau ſur-
» croît de joie qu'ils éprouvent. J'ai ſubi
» les maux de la brouillerie ; je ne m'y
» expoſerai plus........ »

En partant pour la Provence, il chan-
ta encore le don que lui faiſoit la vicom-
teſſe, de l'ancien baiſer qui lui avoit
attiré ſa diſgrace. La pièce eſt d'un ſtyle

coulant & naïf, malgré la contrainte remarquable des rimes.

» Je ſuis tranſporté de joie, en voyant » les fleurs & la verdure ſe renouveler, » les oiſeaux chanter, les vrais amans » goûter les douceurs de l'amour. Sou- » mis à ſon empire, les maux que j'en ai » long-tems ſoufferts étoient ſi cuiſans, » que mon eſprit en fut un peu altéré. » Cependant je me livre à lui de meil- » leur cœur que jamais. Il me promet » une joie durable. Je me ſens revivre » comme la verdure qui anime les chants » des oiſeaux. Les fleurs & feuilles d'a- » mour renaiſſent dans mon cœur, & » me tiendront toute l'année joyeux. Je » n'ai plus rien à craindre de ſiniſtre.

» La plus belle, la plus ſpirituelle qui » ſoit ſous le ciel, me prend aujourd'hui » pour ſerviteur, elle qui en avoit paru » ſi éloignée. Elle reconnoît enfin l'ar- » deur de ma flamme. Oui, tant que je » ſerai jeune, & plus long-tems encore,

» elle sait que je servirai sa jolie per-
» sonne, bien faite & légère, comme
» un sincère amant dont tout le cœur
» est à l'amour.

» Si jamais j'en eus des peines, j'au-
» rai enfin de l'amour tout ce qu'on
» peut en attendre, feuille, fleur &
» fruit : car elle me tient pour véritable
» amant, tel que je suis. Qu'elle con-
» sidère, pour Dieu, combien mon atta-
» chement a eu de force; puisque, mal-
» gré ses rigueurs, je lui fus toujours
» fidelle; puisqu'elle seule a inspiré la
» joie que j'ai ressentie, en voyant se
» renouveler la verdure, & les tendres
» oiseaux chanter.

» Je serai plus gai que le plus gai des
» oiseaux, s'il lui plaît de me donner
» par amour un nouveau baiser.....
» J'ai mis mon cœur & mon esprit à
» faire tout ce qu'elle vouloit. Je n'aime
» rien sans elle, & tout ce que j'aime,
» ce n'est que pour elle.....Si elle me

» laisse consumer en vains désirs, hélas ! » la joie que donne le chant des oiseaux » sera bientôt évanouie....... Si pour » l'amour de Dieu elle donne l'hospice » à son serviteur ; elle me tiendra long- » tems en valeur & en jeunesse, gai, » courtois, & frais comme belle fleur » sur la branche. «

ENVOI.

» Belle Audierna, mon cœur vous a » été long-tems soumis ; mais à présent » il se renouvelle comme belle fleur sur » la branche. «

A son retour, Vidal fut parfaitement accueilli par Hugues de Baux & le vicomte de Marseille. Celui-ci le ramena lui-même à la vicomtesse. Elle confirma le don du baiser ; mais elle ne vouloit que s'amuser de ses folies. A la fin, malgré ses protestations d'amour éternel, il se dégoûta d'un rôle où il ne réussissoit point.

Une aventure presque incroyable, que

l'on raconte de lui, seroit une preuve complette de démence. Amoureux d'une dame de Carcassonne, nommée Louve (*Loba*) de Penautier, il se faisoit appeler *Loup* en son honneur, & il s'engagea, selon l'auteur du *Breviari d'amor*, à subir sous une peau de loup l'épreuve la plus périlleuse. Les bergers, avec des levriers & des mâtins, le chasserent dans les montagnes, le poursuivirent, le traitèrent si mal, qu'on le porta pour mort chez sa maîtresse; car il n'avoit voulu être délivré des chiens, qu'après avoir bien essuyé leurs morsures. La femme & le mari prirent soin de sa guérison, non sans rire de sa folie pitoyable.

Raimond VII comte de Toulouse, seigneur de Pierre Vidal, eut sans doute quelques droits particuliers à sa reconnoissance; puisque le troubadour, après la mort de ce prince, donna des preuves inouies d'affliction. Il s'habilla de noir, fit couper la queue & les oreilles à ses

chevaux, coupa ses cheveux, laissa croître sa barbe & ses ongles, voulut enfin que tous ses domestiques en fissent autant. La douleur sembloit lui avoir troublé l'esprit.

Le roi Alphonse d'Aragon vint en Provence avec un nombreux cortège, lorsque Vidal étoit encore dans cet état. Alphonse & ses barons, qui l'aimoient, qui goûtoient ses poésies, le prièrent de reprendre sa gaieté, & de dissiper son chagrin en chantant. Ils lui demandèrent une chanson qu'ils pussent porter en Espagne, & à force d'instances ils en obtinrent la promesse. Le roi, pour lui témoigner son contentement, lui donna des habits pareils à ceux qu'il portoit lui-même.

Cette chanson tant désirée parut enfin. Le troubadour y dit que la douleur, dont l'avoit pénétré la mort du comte Raimond, ayant interrompu ses chants, il veut bien, pour complaire au roi son

ſeigneur, faire une chanſon qui puiſſe être portée dans ſon royaume. Il ſe plaint d'une dame par laquelle il s'eſt vu fort maltraité; mais depuis qu'il a reçu un cordon de madame Rambaude (femme de Guillaume ſeigneur de Beuil près de Nice,) il croit que toute la terre eſt à lui, & que le roi même ne l'égale point en honneur & en puiſſance. Il eſt plus glorieux avec ce don, que le comte Richard avec ſon Poitou, ſa Touraine & ſon Anjou. Il ſe félicite d'avoir été chaſſé & tué par les bergers; & il ajoute dans l'envoi, qu'il eſt plus à ſa chere Louve de Penautier qu'à perſonne & qu'à lui-même. Cela confirme l'aventure de la chaſſe. Mais pourquoi donc tant célébrer madame Rambaude?

Selon Noſtradamus, Pierre Vidal conſidérant, ſur ſes vieux jours, les dangers de l'indiſcrétion, compoſa un traité ſur la manière de réprimer ſa langue. Plus occupé que jamais du deſſein de con-

quérir l'empire d'orient, il fit un second voyage d'outre-mer. Il mourut en 1229, deux ans après son retour.

Le recueil de ses ouvrages contient plus de soixante pièces, parmi lesquelles trois vers ou poëmes dont nous indiquerons légérement les traits remarquables.

1°. Il invective contre le roi de France (Philippe-Auguste,) qui, au lieu de se croiser & de secourir le saint sépulcre, passe sa vie dans un vil trafic dont les François sont *honnis*; & contre les rois d'Espagne, qui ont rendu les Maures plus insolens, en achetant la paix avec eux, & en se combattant les uns les autres. Il se plaint des gens d'église, prêtres & docteurs, qui ont fait naître les hérésies par leurs mauvaises prédications; & de l'empereur (Henri VI,) qui a violé les privilèges des croisés, & retient en prison Richard, au malheur duquel les Anglois insultent honteusement.

2°. Il exhorte la ville de Milan à se réconcilier avec Pavie ; il fait des vœux pour les Pisans, qui ont abaissé l'orgueil des Génois ; il dit que les Allemands sont fort maussades quand ils veulent faire les agréables, & que leur langage ressemble à l'aboiement des chiens. Cette pièce fut composée en Italie.

3°. Il rappelle ce que l'on a vu à Toulouse & à Carcassonne, dans l'affaire des Albigeois. Il reproche aux princes & aux barons leur lâcheté, de ne pas redemander les terres qu'on leur retient. Il célèbre le roi Mainfroi, qui sait bien se défendre, qui abat la hauteur du clergé, dont la haine vouloit le faire déchoir. » Ce prince gagne où les autres rois per» dent : c'est pourquoi il mérite bien » l'Allemagne. « Vidal le félicite ailleurs d'avoir abaissé par un seul de ses barons l'orgueil des Florentins ; & conseille à ceux du Capitole de ne pas se jouer à lui. Vaines louanges ! Mainfroi fut la

victime de son ambition & de l'animosité des papes.

La pièce qui fait le plus d'honneur à ce troudabour, est une espèce de conte très-long, où il donne d'excellens avis à un jongleur, & qui forme un contraste étonnant avec les extravagances de sa conduite. En voici l'extrait.

CONTE.

» Un beau jour de printems, Pierre
» Vidal étant à rêver dans la place de
» Besaudun, vint auprès de lui un jon-
» gleur, pour se plaindre de la préfé-
» rence qu'on donnoit par-tout aux
» vantards & aux fanfarons, sur les gens
» de vrai mérite. Vidal le pria à dîner.
» Le repas fini, ils allèrent ensemble
» dans son verger, s'assirent sur le gazon
» au bord d'un petit ruisseau, & à l'om-
» bre d'un arbre fleuri. Le tems étoit
» beau, l'air doux & sans aucun souffle
» de vent. Le jongleur égayé par la pré-
» sence de son hôte, en qui il trouvoit

» de la franchise, prit un visage serein,
» tel qu'il convient à un homme d'es-
» prit. «

Après un long préambule sur les différens moyens des gens de son art pour réussir dans le monde, & sur le dégoût qu'il a éprouvé en voyant tout son savoir effacé par des bagatelles & des riens, il ajoute: » *Le hasard me con-*
» *duisit un jour de Riom à Montferrand*
» *chez le dauphin d'Auvergne. Si jamais*
» *il y eut cour pleine de divertissemens, ce*
» *fut celle-là. Il n'y avoit dame ni damoi-*
» *selle, chevalier ni damoiseau, qui ne fût*
» *plus familier qu'un petit oiseau qu'on*
» *nourrit dans la main. Là je trouvai de*
» *braves seigneurs, & compagnie de gens*
» *d'esprit. Je m'y arrêtai.. C'étoit vers le*
» *tems de Noël, qu'on nomme en ce pays*
» la Calende. *Au sortir de table, auprès*
» *d'un bon feu, les chevaliers & les jon-*
» *gleurs tinrent des propos très-gaillards.*
» *Quand on se fut bien diverti, les cheva-*

» *liers, sans se le faire dire, allèrent se*
» *coucher; & monseigneur voulut causer*
» *encore avec quelqu'un. Voyant l'occasion*
» *favorable, je m'approchai de lui. Sei-*
» *gneur*, lui dis-je, *j'ai eu un pere qui fut*
» *de mise dans le beau monde, merveil-*
» *leux chanteur, conteur fécond & agréa-*
» *ble. Il s'en faut bien que je lui ressemble.*
» *Mais apprenant les bienfaits dont Henri*
» *roi d'Angleterre, le vaillant marquis de*
» *Montferrat, & grand nombre de barons*
» *en Lombardie, en Catalogne, en Gasco-*
» *gne & en Provence, combloient les jon-*
» *gleurs, je me déterminai à embrasser*
» *leur état. Ainsi j'ai parcouru beaucoup*
» *de villes & de châteaux. Je n'ai rien*
» *trouvé chez la plupart des barons, d'ap-*
» *prochant de la noble manière de vivre*
» *des anciens. Ils vivent la plupart obscu-*
» *rément dans leur maison avec leur fa-*
» *mille. J'en ai vu une infinité de très-sots.*
» *Vous, seigneur, qui me paroissez avoir*
» *tout bon discernement, vous devez vous*

» déjà ancien. Vous parlez du bon vieux » tems, d'après le récit que vous en a » fait votre pere. Pour moi, j'ai été à la » cour du roi Alphonse, pere de celui » qui fit tant de bien & tant d'honneur » à tout le monde : j'y ai vu tant de » bons exemples, que j'en suis devenu » meilleur en tous points. Si vous y » aviez été, vous auriez vu ce siècle for» tuné dont votre pere vous parloit, » où brilloient les hommes généreux & » amoureux. Vous auriez vu les trouba» dours conter comme ils étoient régalés » & entretenus dans les cours. Vous au» riez vu leurs brillans équipages, la » réception honorable que leur faisoient » les seigneurs. Vous auriez vu la même » chose en Lombardie, chez le preux » marquis de Montferrat ; en Provence, » chez le seigneur de Blacas, & chez » Guillaume, le bon seigneur de Baux. (Il nomme encore d'autres seigneurs, le comte dauphin, Gaston de Foix, Pons

d'Auvergne,

'Auvergne, Arnaud de Castelnau, le omte de Castillon, &c.)

» Dieu voulut alors qu'il y eût en Allemagne un empereur Frédéric; en Angleterre, un Henri & ses trois fils; » à Toulouse, un comte Raimond; en » Catalogne, un comte de Barcelone & » son fils Alphonse. Tous ces seigneurs » savoient bien discerner les hommes. Ils » alloient & venoient par le monde, fai» sant du bien, & donnant de la consi» dération aux jongleurs & aux cheva» liers, qui étoient dans le besoin. Les » savans les visitoient : ils trouvoient » dans les récompenses & les vertus de » ces cours, de quoi exciter leurs talens. » Les seigneurs, dont je parle, étoient » adonnés à l'amour, faisoient des guer» res & des tournois par tout le monde, » tenoient des assemblées de dames cour» toises, sages, spirituelles.

» Aujourd'hui la foiblesse & la mol» lesse des rois, des comtes, se sont

» communiquées à leurs vaſſaux. Le ſens
» & le ſavoir ont diſparu chez les uns
» comme chez les autres ; & les cheva-
» liers, autrefois loyaux & vaillans, ſont
» devenus perfides & trompeurs. Je ne
» vois qu'un reméde au déſordre : c'eſt
» la jonglerie. Cet état demande de la
» gaieté, de la franchiſe, de la douceur
» & de la prudence. La ſcience eſt le
» plus grand des tréſors pour qui ſait en
» faire uſage. Ne la prodiguez point avec
» les ignorans. Ils ne ſavent que diſputer
» ou plaiſanter à leur manière ; & ſi vous
» leur tenez tête, vous n'en aurez que
» des groſſiéretés.

» N'imitez point ces inſipides jon-
» gleurs, qui affadiſſent tout le monde
» par leurs chants amoureux & plaintifs.
» Il faut varier ſes chanſons, ſelon les
» tems, les lieux & les perſonnes ; chan-
» ger à meſure que le ſiècle change ; ſe
» proportionner à la triſteſſe & à la gaie-
» té des auditeurs ; éviter ſeulement de

» ſe rendre mépriſable par des récits bas
» & ignobles.

» Soyez toujours proprement vêtu ;
» mais, que votre parure n'ait rien de
» recherché. Que vos habits ſoient bien
» faits ; & tenez-les de façon qu'ils pa-
» roiſſent toujours neufs. Ayez un main-
» tien honnête. Ne parlez pas trop.
» Qu'il y ait un air d'enjouement dans
» tout ce que vous dites & ce que vous
» faites. Avec cela, vous pourrez réuſſir:
» car le monde n'eſt point aſſez corrom-
» pu, pour qu'il n'y ait encore deux ou
» trois ſeigneurs capables de protéger,
» de faire valoir celui qui les cultivera
» ſagement.

» Je ne parle pas de la conduite
» qu'il faut tenir avec les gens ſenſés &
» les gens d'eſprit. Outre que leur ſociété
» vous ſera très-honorable, ils eſtime-
» ront & feront eſtimer votre ſcience.
» Préférez parmi les jeunes ſeigneurs
» ceux qui ont des ſentimens. Ils s'effor-

» cent toujours d'acquérir de l'honneur;
» ils sont naturellement magnifiques; ils
» aiment les chansons d'amour, les sir-
» ventes, les nouveautés de toute espèce;
» mais ils n'aiment pas les gens graves &
» sérieux,

» A l'égard de ceux qui sont dans
» l'âge viril, fréquentez-les beaucoup
» s'ils pensent avec noblesse. Ils aiment
» les hommes graves, propres à louer
» la vertu & à combattre le vice; ils
» ont du penchant pour tout ce qui est
» bon. Évitez ceux dont les mœurs sont
» corrompues, les inclinations basses &
» méchantes. Vous ne trouveriez en eux
» qu'un souverain mépris pour les jon-
» gleurs; (pour les jongleurs vertueux,
sans doute.) » Quelques-uns, après avoir
» mené long-tems une vie déréglée &
» libertine, faisant des retours sur eux-
» mêmes, se corrigent & deviennent
» sages. Il est bon de s'attacher à eux,
» préférablement aux riches orgueilleux

» & ſtupides, qui augmentent le vent
» dont ils ſont déjà gonflés.

» Évitez ceux qui joignent à quelque
» talent une brutalité révoltante ; ceux
» qui n'aiment à vivre qu'avec leurs in-
» férieurs, pour avoir le plaiſir de pri-
» mer & de faire les importans. Voyez
» ceux qui, ſans être gens de mérite,
» aiment à donner & en ont les moyens ;
» mais n'achetez pas leurs libéralités par
» des baſſeſſes. Vous en trouverez qui,
» ſans attendre le lieu & le moment
» convenables, vous inviteront à chan-
» ter ; & à peine aurez-vous dit trois
» mots, qu'ils parleront entre leurs dents
» ou à l'oreille de leur voiſin, ou ſe
» mettront à faire des contes. Quoiqu'ils
» ne ſoient pas bons à fréquenter, uſez
» de ménagement avec eux. Car cha-
» cun, quelque méchant qu'il puiſſe être,
» croit qu'on eſt payé pour faire ce
» qu'il demande. Vous trouverez des
» barons de ce caractère, qui, lorſque

» vous leur aurez dit une chanſon, vous
» croiront trop récompenſés par l'hon-
» neur qu'ils vous ont fait de l'entendre.
» Vous en trouverez d'autres qui ne ſon-
» gent qu'à boire, manger & dormir.
» On ne peut gagner que de la honte en
» les fréquentant.

» Ne condamnez point les autres jon-
» gleurs. Telles critiques de ſes pareils
» ont l'air d'une baſſe jalouſie.

» Si l'on vous demande de raconter
» ce que vous aurez vu & entendu dans
» le monde, ne vous répandez pas trop
» en diſcours ; mais allez par degrés,
» ſondez le terrain, juſqu'à ce que vous
» voyez qu'on prenne goût à ce que
» vous dites. Parlez des braves ſeigneurs
» que vous aurez rencontrés, des dames
» qu'on eſtime le plus. Si vous êtes écou-
» té avec plaiſir, tâchez d'inſpirer l'a-
» mour de la vertu. Si la compagnie eſt
» de perſonnes de haut rang, d'un cœur
» & d'un eſprit élevés, que votre viſage

» & votre voix se déploient pour débi-
» ter vos vers ; expliquez-vous honnête-
» ment, nettement, posément ; prenez
» une posture droite & assurée ; & abste-
» nez-vous de toute expression basse.

» Certains jongleurs trouvent à redire
» à tout, se prônant perpétuellement
» eux mêmes : pleins de vanité, fussent-ils
» en la présence du roi, ils affectent un
» ton libre & familier, pour se donner
» l'air d'hommes importans. Ne les imi-
» tez pas. De telles gens ont d'autant
» moins de considération, qu'ils sont plus
» connus. Pour vous, quels que soient
» votre esprit, votre savoir & vos talens,
» n'allez pas les vanter. Soyez modeste,
» & vous trouverez des personnes qui
» vous feront valoir.

» Évitez tout excès ; fuyez toute mau-
» vaise compagnie : mais ne vous livrez
» pas tellement à la bonne, que vous
» excitiez contre vous les autres par un
» mépris affecté ; car ils sont capables

» de vous nuire, même dans l'esprit des
» honnêtes gens. Tandis que vous êtes
» jeune & frais, recommandez dans vos
» contes le respect dû à la vieillesse ;
» prêchez toujours que bienheureux est
» celui qui fréquente les vieillards, dont
» la vie a été consommée dans la pra-
» tique de la vertu. «

Après cette conversation, dit Vidal en finissant, nous retournâmes à la maison & y soupâmes. Le lendemain, mon hôte me quitta. Je n'ai pas su s'il avoit trouvé le siècle meilleur qu'auparavant ; car je ne l'ai pas vu depuis.

Nous avons fort abrégé cette pièce, & quelquefois suppléé au texte, qui, en plus d'un endroit, est tronqué & inintelligible. Après l'avoir lue, on diroit volontiers, comme le troubadour Giorgi, qu'il y a de la folie à traiter de fou Pierre Vidal. Il n'eut peut-être que des accès de démence, qu'on aura représentés comme un état habituel. La répu-

sation dépendoit alors, plus qu'aujourd'hui, des préjugés & du caprice.

Une autre pièce, dont nous allons donner l'extrait, peut paroître à côté de la précédente. C'est une fiction poétique dans le goût des Orientaux, sous le titre de Nouvelle, composée à la cour du roi de Castille.

NOUVELLE.

» Au retour de l'aimable saison qui
» répand l'émail des fleurs sur les prai-
» ries, qui fait reverdir les bocages &
» chanter les oiseaux, je me levai un
» matin par un beau tems, pour aller
» visiter monseigneur tenant sa cour à
» Muret. Afin d'y paroître avec plus de
» distinction, je pressai mes chevaliers
» de faire prendre au plus tôt les armes
» à leurs écuyers. Comme nous étions
» en marche, nous voyons venir à nous
» un beau chevalier, grand & vigou-
» reux, à qui tout le monde fit fête. Son
» visage étoit hâlé du soleil; mais il avoit

» l'air du monde le plus gai, les yeux
» doux & tendres, le nez bien fait, les
» dents plus blanches que l'argent, la
» bouche fraîche & riante, les épaules
» larges, les flancs quarrés, la taille
» longue & fine. Ses souliers étoient gar-
» nis de saphirs & d'émeraudes; des fleurs
» de toutes couleurs ornoient sa robe &
» ses chausses; & il en portoit une cou-
» ronne sur sa tête. Son palefroi avoit la
» queue & une fesse noires, l'autre fesse
» blanche comme l'ivoire; l'épaule droi-
» te brune, & la gauche grise; la cri-
» nière & la tête rouges; une oreille
» jaune, & le reste gris pommelé. Ce
» palefroi n'étoit ni petit ni grand. L'ar-
» çon de la selle étoit de jaspe, la housse
» & les cuirs de serpentine, les étriers
» de calcédoine. On ne sauroit calculer
» ce que valoient la bride & le poitrail.
» Il y avoit deux pierres seules d'un plus
» grand prix que tous les trésors de
» Darius.

» A côté du chevalier marchoit une » dame mille fois plus belle encore. La » neige n'est pas de la moitié aussi blan- » che que sa gorge, ses pieds & ses mains. » Son visage étoit délicatement coloré, » comme un bouton de rose au printems. » Une couronne de fleurs couvroit sur » sa tête de longs cheveux blonds, qui » avoient l'éclat de l'or. Ses yeux étoient » tendres & vifs ; sa taille, mince & dé- » liée sans maigreur ; ses habits riches » étoient assortis au plus beau corps qui » fut jamais. Rien de plus précieux que » le mors, la selle & le poitrail de son » palefroi, qui avoit la moitié du corps » rouge, la crinière & la queue grises, » & sur la croupe, une bande plus blan- » che que le lis.

» Après eux venoit un écuyer, suivi » d'une demoiselle. L'écuyer portoit un » bel arc d'ivoire, avec trois dards à sa » ceinture ; dont l'un étoit du meilleur » or, l'autre d'acier de Poitou bien lui-

» ſant, le troiſième de plomb rouillé. Il
» avoit encore une baguette de bois
» pliante. Pour la demoiſelle, nous ne
» pûmes voir ſi elle étoit brune ou blan-
» che ; car ſes cheveux lui paſſoient la
» ceinture, couvroient toute la ſelle
» juſques par-deſſus la houſſe, & lui
» deſcendoient par-devant juſqu'au bout
» des doigts.

» Ce beau couple chantoit un chant
» nouveau, dont les bois retentiſſoient,
» & qui faiſoient égoſiller les oiſeaux à le
» répéter. Ils chantoient que les cheva-
» liers qui n'aiment point, ou qui ont
» ceſſé d'aimer, devroient être montés
» ſur des ânes, pour les diſtinguer de
» ceux qui aiment loyalement ; & que
» les dames qui vendent leur amour,
» devroient être condamnées à aller par
» les chemins un ſac de blé ſur le
» dos.

» Je fus le premier à les ſaluer, en
» diſant : Dieu vous garde de mal, vous,

» votre dame & toute la compagnie.
» Le chevalier répondit : Et vous même,
» Dieu vous béniſſe, Pierre Vidal, &
» vous faſſe trouver une dame qui vous
» aime loyalement ; car il y a long-tems
» que vous en cherchez une. — Je l'ai
» trouvée, & telle que je ſuis mille fois
» plus à elle qu'à moi-même. — Vous
» pouvez être à elle ; mais elle ne ſera
» jamais à vous. — Je ſuis pourtant ſatis-
» fait, car elle me fait bon viſage. —
» Voilà, mon ami, comme parlent tous
» les fous d'amoureux. — Mais ſi je l'ai-
» me conſtamment, la pitié pourra la
» toucher pour moi. — Non, mon ami,
» elle ne la connut jamais. — Cependant
» elle vouloit, il n'y a pas long-tems,
» que je lui fuſſe uniquement attaché. —
» Ami, quand on a un mauvais ſei-
» gneur, le meilleur parti eſt d'aban-
» donner ſon fief. — Et quand on ne
» ſauroit prendre cela ſur ſoi ? — De-
» meurez-y donc comme un forçat,

» Pierre Vidal. — Mais d'où me con-
» noissez-vous donc si bien, que vous
» m'avez tant de fois nommé ? Restez
» avec moi ce soir, je vous en prie ; car
» jamais hôte ne me plut tant que vous
» faites. Pour l'amour de Dieu, restez
» avec nous.

» La dame dit qu'elle seroit bien aise
» de se reposer auprès de quelque fon-
» taine, prairie & bocage, n'aimant
» point les châteaux. Vous trouverez,
» madame, lui répondis-je, un lieu agréa-
» ble loin du château, dans un verger
» fermé d'une palissade de roseaux, sous
» un beau laurier, près d'une claire fon-
» taine, qui roule ses eaux sur le gra-
» vier. Je leur montrai le chemin, &
» allai me placer sur l'herbe fraîche. La
» prairie étoit émaillée de fleurs nou-
» velles. Le bocage étoit rempli d'oi-
» seaux qui chantoient leurs amours. La
» demoiselle étendit sur l'herbe un tapis
» brodé en or fin, représentant des

» oiseaux, des animaux, des fleurs, &
» une grande salamandre dans le milieu,
» du plus beau travail qu'on puisse voir.
» Mille chevaliers auroient pu trouver
» place sur ce tapis, sans se toucher ; &
» cependant lorsqu'il étoit plié, la demoi-
» selle le portoit dans une bourse assez
» petite. On apporta grand nombre de
» coussins & de matelats pour faire as-
» seoir la compagnie.

» Nous mangeâmes ; & ensuite le che-
» valier me dit : Pierre Vidal, sachez
» que je suis l'Amour. Cette dame se
» nomme Merci ; cette demoiselle, Pu-
» deur ; cet écuyer, Loyauté. Il porte
» l'arc d'ivoire, & croyez qu'il ne man-
» que jamais son coup. Seigneur, lui
» dis-je, j'aurois bien une question à
» vous faire, si j'osois. — Faites-là ; je
» suis prêt à vous répondre sur tout. —
» Dites-moi, de grace, si Merci m'as-
» sistera auprès de la dame que j'aime ;
» car j'ai cueilli les verges dont elle me

» fouette. Enseignez-moi, s'il vous plaît,
» d'où naît & de quoi vit l'amour, qui
» est plus chaud que braize; comment
» il s'allume & s'enflamme; comment il
» s'insinue par de doux semblans; com-
» ment il fait veiller en dormant; com-
» ment il peut brûler dans l'eau, noyer
» dans le feu, lier sans aucune chaîne;
» blesser sans faire aucune plaie. Dites-
» moi s'il naît sans avoir de pere, &
» peut s'engendrer sans mere; comment
» on le nourrit d'abord, lui qui est traî-
» tre comme l'ennemi le plus cruel;
» comment il arrive que plus il grandit,
» plus il a le secret de se rendre aussi
» mince qu'un fil d'araignée; & com-
» ment lorsqu'il est prêt de se rompre, il
» devient plus fort qu'il n'étoit aupara-
» vant. Je voudrois savoir la manière
» dont tout cela se fait; & comment
» Loyauté, votre écuyer, lance son
» dard de façon à faire trouver dans ses
» coups tant de douceur, que le blessé

» n'en veut point guérir. Je voudrois » bien encore apprendre pourquoi vous » emmenez de cette contrée Merci, » Loyauté & Pudeur. C'est emporter le » grain, & ne nous laisser que la paille. » Je veux encore savoir, ne vous dé- » plaise, pour quel crime une dame doit » renvoyer son chevalier, pour quel cri- » me un chevalier doit quitter sa dame. » Car j'ai ouïr dire que le roi de Na- » varre avoit rompu avec la sienne *. Il » avoit fait pour elle maints tournois, » attaques, assauts & combats, forcé » tours & châteaux, fait de grandes libé- » ralités, donné des festins somptueux; » tant elle lui inspiroit de joie, de gen- » tillesse & d'amour. Il étoit sans cesse à » rire & à chanter. Mais à présent il ne

* Sanche VI, roi de Navarre, qui étoit allé servir chez les Maures, avoit conclu & rompu un mariage avec la fille du miramolin d'Afrique. Il est singulier qu'un chrétien d'alors montre tant d'ardeur pour cette alliance.

» chante plus que des airs plaintifs ou
» des vers satiriques. Je prie Dieu de
» rendre à ce monarque son ancienne
» courtoisie & gaieté; & que sa dame,
» lui pardonnant, ne lui soit jamais infi-
» delle.

» Revenons à la question que je vous
» ai faite. Dites, pourquoi emmenez-
» vous Merci, Pudeur & Loyauté de la
» cour du roi Alphonse (IX) de Castil-
» le, que j'aime passionnément, & qui
» est le plus brave, le plus vertueux, le
» plus généreux & le plus magnifique
» des princes?

» Pierre Vidal, répondit l'Amour, je
» regarderois comme un fou tout autre
» qui me feroit semblable question.
» Mais puisque Merci l'ordonne, je ne
» vous cacherai rien. Il n'est pas impos-
» sible qu'après vous avoir fait languir
» long-tems, Merci touche en votre fa-
» veur le cœur de votre dame, si vous
» ne vous rebutez point. Je vais à pré-

» ſent vous dire d'où naît & de quoi vit
» l'Amour. Il naît dans le cœur, où il eſt
» nourri par la volonté, après avoir été
» engendré par la penſée. Il y vit de
» joie & d'alégreſſe ; s'allume & s'em-
» brâſe par les traverſes & les perſécu-
» tions des perfides rivaux ; croît & ſe
» perfectionne quand leur fauſſeté eſt
» démaſquée. Il naît de la tendreſſe du
» regard ; & lorſque le plaiſir & le con-
» tentement s'y trouvent joints, il eſt
» dans ſon plus grand accroiſſement.

» Quant à Loyauté, notre écuyer, il
» frappe d'un de ſes dards l'amant rêveur
» & penſif. Le trait entre avec les ſou-
» pirs à travers les yeux & les oreilles ;
» & (choſe étonnante !) ſes coups, loin
» de diviſer les cœurs, les uniſſent, &
» de deux n'en font qu'un. Mais il n'eſt
» homme ni femme que ſes traits puiſ-
» ſent atteindre, s'ils n'ont le cœur franc
» & loyal. C'eſt pourquoi tous ceux qui,
» en lâches courtiers, font métier de

» prendre & de livrer les dames à prix
» d'argent, ne sont point des sujets que
» l'Amour avoue. Ce sont de faux ga-
» lans, que j'abandonne, dont je n'ai
» que faire; & s'y fie qui voudra.

» Il faut maintenant vous expliquer
» pour quelle offense le chevalier est
» en droit de quitter sa dame, sans ja-
» mais lui pardonner, quel que puisse
» être son repentir. C'est lorsqu'après
» lui avoir accordé les dernières fa-
» veurs, elle a pour un autre la même
» complaisance. Ce crime ne peut se
» laver. Car comme il n'y a rien de plus
» beau que la vertu dans une dame,
» aussi n'y a-t-il rien de plus affreux
» que son déréglement. Les dames sont
» le modèle de toute courtoisie : on doit
» les respecter infiniment, lorsque leur
» conduite est irréprochable..... «

Le reste de la pièce manque. Malgré les imperfections de l'allégorie, cette perte mérite nos regrets, d'autant plus

que le poëte devoit dire, sans doute, les choses intéressantes sur la cour de Castille. Sa composition est ingénieuse & agréable. J'avoue qu'elle déplairoit dans une traduction entière, où les défauts de style seroient scrupuleusement copiés. Le but de notre ouvrage est de faire connoître les idées plutôt que le style des troubadours.



LXXII.

LANZA.

TOUT ce que nous savons de ce troubadour, dont Crescimbéni fait mention, c'est qu'il étoit marquis italien, & contemporain de Pierre Vidal. Celui-ci, qui avoit la folie de se dire empereur est l'objet d'une satire de LANZA.

» Nous avons un empereur qui n'a ni » sens, ni esprit, ni savoir. Jamais plus » ivrogne ne monta sur le trône, ni » plus poltron ne porta lance & écu, » ni plus méchant ne porta des éperons, » ni plus méprisable ne fit chansons & » vers. Je veux qu'on lui fende la tête » d'un coup d'épée, qu'on lui ouvre le » ventre avec un dard, qu'on lui brûle » les yeux avec des broches. Puis pour » lui faire honneur, nous lui donnerons » du vin, nous affublerons sa tête d'un

» vieux chapeau rougi, nous lui met-
» trons à la main en guiſe de lance un
» long bâton, avec lequel il pourra aller
» d'ici en France en toute ſureté comme
» un fou. «

Pierre Vidal répond à Lanza, en lui reprochant ſa mauvaiſe fortune & ſa pauvreté. Il le compare à l'aveugle qui a perdu toute vergogne, qui fait tout devant tout le monde.





LXXIII.

BERNARD DE ROVENAC ou DE ROVANAS.

DEUX sirventes historiques de ce troubadour, inconnu d'ailleurs, ont rapport aux événemens du règne de S. Louis. L'auteur s'explique librement, comme tant d'autres, sur la conduite & les affaires des princes.

Il reproche au roi d'Angleterre (Henri III) de se laisser dépouiller, sans rien dire, par le roi de France, qui lui retient la Touraine, l'Anjou, la Normandie & la Bretagne. Il dit que le roi d'Aragon (Jacques I) justifie bien par sa vie oisive, son nom de James, (qu'on fait venir du latin *jacere*,) puisqu'il ne défend pas ses terres contre ceux qui les lui prennent, content de se venger sur les Sarasins de la honte qu'il essuie ailleurs;

leurs : le poëte ajoute que jamais il n'estimera ce roi, jusqu'à ce qu'il ait vengé son pere (tué à la bataille de Muret,) & qu'il ait recouvré ses domaines, dont le roi de France veut investir Alphonse. Enfin il dit au comte de Toulouse (Raimond VII,) qu'il doit avoir grand regret au revenu qu'il tiroit autrefois de Beaucaire; & que, si lui & le roi son allié different de se mettre en campagne, & de renverser murs & tours, il n'en sera plus tems.

On voit dans cette pièce beaucoup de prévention contre la France. L'auteur est fâché qu'elle conserve ce que Philippe Auguste avoit repris aux Anglois, & divers pays ou droits que S. Louis avoit recouvrés en Languedoc sur la couronne d'Aragon, pour les donner à son frere Alphonse, qui épousa l'héritière de Toulouse. Il blâme à ce sujet Jacques I, un des plus grands rois qu'ait eu l'Aragon, & s'efforce d'animer

aussi le comte de Toulouse, allié de ce prince, en lui rappelant la perte de Beaucaire, qu'il avoit été obligé de céder à S. Louis.

Dans l'autre sirvente, il montre une noble franchise & plus d'équité. » Un » sirvente ne vaut rien, dit-il, lorsqu'il » loue ce qui est blâmable; & il vaut » mieux dire la vérité en blâmant, que » de plaire en mentant. « Les rois d'Angleterre & d'Aragon reçoivent ensuite des éloges, pour leur fidélité à remplir l'engagement qu'ils avoient pris, de ne point faire la guerre au roi de France, qui étoit parti pour la conquête de Syrie; quoique la France retînt la Normandie à l'un, & Carcassonne à l'autre.

Il s'agit de la première croisade de S. Louis, dont les prédécesseurs Philippe Auguste & Louis VIII avoient, l'un, enlevé la Normandie aux Anglois, l'autre, réuni Carcassonne à son domaine. Les papes défendoient, sous peine d'ex-

communication, toute entreprise militaire contre les croisés. Philippe Auguste n'avoit pas été scrupuleux sur ce devoir; & peut-être ne l'auroit-on pas été davantage à l'égard de la France, si la reine-mere (Blanche de Castille) avoit gouverné avec moins de sagesse, en l'absence du roi.

Le troubadour ajoute ironiquement, par rapport au roi d'Aragon, qu'on ne doit pas s'étonner de ce qu'il se comporte ainsi, puisqu'il ne se venge pas même des bourgeois de Montpellier, qui lui refusoient le payement de la *leude tournoise*. C'étoit un droit de péage qu'on levoit sur les grands chemins: les bourgeois de Montpellier voulurent apparemment le recueillir sur leur territoire, au préjudice du roi d'Aragon leur seigneur. Il est constant par l'histoire, qu'ils eurent de fréquentes contestations avec Jacques I, & qu'ils en vinrent plusieurs fois jusqu'à une révolte ouverte.

LXXIII.

RAIMOND JORDAN, *vicomte de Saint-Antoni.*

L'HISTORIEN provençal réunit en peu de mots, dans le portrait de ce troubadour, les qualités auxquelles on attachoit alors la perfection. C'étoit un *homme de belle figure, généreux, vaillant en armes, faisant bien les vers & l'amour.* Saint-Antoni, son fief, est un riche bourg de Querci.

RAIMOND JORDAN avoit pour maîtresse la femme du vicomte de Péna, l'un des principaux barons de l'Albigeois. Ils goûtoient le bonheur de l'union la plus tendre : un accident cruel les sépara. Raimond étoit en guerre avec quelques-uns de ses voisins : car les seigneurs se battoient entre eux, plus souvent que les puissances ne le font aujour-

l'hui. Dangereusement blessé dans une action, on le rapporta presque sans vie, & le bruit courut qu'il étoit mort. La vicomtesse de Péna, désespérée à cette nouvelle, se jeta brusquement dans le cloître.

Le malade guérit de sa blessure, mais pour sentir une perte qu'il regardoit comme le comble des maux. Son chagrin dégénéra en profonde mélancolie, en dégoût universel des exercices & des amusemens de son état. On le vit plus d'une année entière gémissant, inconsolable, fuyant les assemblées dont il avoit fait les délices, ne pensant qu'à l'objet de son amour, & n'y pensant que pour le regretter.

A une douleur si vive le tems seul devoit apporter du remede. Il use les passions violentes; & s'il en fait naître de nouvelles, les anciennes se perdent dans l'oubli. Une dame tira Raimond de cette tristesse accablante, qui avoit résisté

à tous les ſoins, à tous les efforts de l'amitié. Les femmes montroient quelquefois alors, comme nous l'avons déjà obſervé, une ſorte de galanterie peu ſévère ſur les bienſéances. En voici un exemple qu'on excuſeroit difficilement aujourd'hui.

Eliſe de Montfort, fille du vicomte de Turenne & femme de Guillaume de Gordon, frappée peut-être de la douloureuſe conſtance du troubadour, autant que de ce qui pouvoit le rendre aimable, entraînée vers lui par une forte inclination, ne put réſiſter à ſon penchant, & l'envoya prier de reprendre ſa bonne humeur pour l'amour d'elle. Le meſſager porta une lettre où elle diſoit : *Je vous offre mon amour & mon corps, en dédommagement des chagrins que vous avez eus. Je vous conjure de me venir voir. Si vous ne vous rendez pas à ma prière, j'irai moi-même vous chercher.*

Cette tendre invitation ranima le

vicomte de Saint-Antoni. Il parut tout-à-coup un autre homme. » Il recom-» mença, selon les termes de l'historien » provençal, à se réjouir, à s'égayer, à » se trouver parmi les nobles gens, à se » parer de nouveaux habits, lui & les » siens. Il s'équipa richement pour aller » trouver madame de Gordon, qui lui » témoigna beaucoup de satisfaction & » de plaisir à le recevoir, & lui fit de » grands honneurs. «

On imagine aisément les transports de sa reconnoissance & de sa joie. La dame lui trouva un esprit, un savoir, une courtoisie, des grâces dont elle fut enchantée. Il ne le fut pas moins de toutes les qualités de la dame; & la supplia de lui accorder des gages sûrs de sa franchise, protestant qu'il les porteroit à jamais gravés dans son cœur. Alors elle ne balança point à le prendre pour son chevalier; elle reçut son hommage, se donna à lui en l'embrassant, & tira

de ſon doigt un anneau qui devoit lui ſervir de gage & de ſureté.

Il y avoit donc une eſpèce de cérémonie pour l'adoption d'un amant. Les engagemens de l'amour, comme ceux de la chevalerie, paroiſſoient ſacrés du moins aux regards de l'enthouſiaſme. De-là ſans doute l'idée que nous avons vue ailleurs, de s'en faire délier par un prêtre, lorſque la paſſion ne ſubſiſtoit plus. La complaiſance des maris s'explique par la chaſteté des amans. Mais qu'il faut peu compter ſur ces miracles de mœurs !

Le troubadour ſembloit avoir perdu ſon talent, lorſqu'il étoit plongé dans la triſteſſe. La joie le lui rendit, & les vers coulèrent de ſa plume. Il nous reſte quatorze de ſes chanſons, où l'on trouve du ſentiment & des grâces. Celle-ci mérite le plus d'être citée. Il ſe plaint de la dureté d'une maîtreſſe.

» Quel crime, Amour, ai-je donc

» commis contre toi ? Pourquoi m'acca» bles-tu des rigueurs de la beauté que » j'adore ? Tu fais trop ſentir ſur moi ta » puiſſance. Accabler un homme vaincu » n'eſt pas grand mérite. Il te ſeroit bien » plus glorieux de dompter celle qui ne » te craint point & qui te brave. «

» Je me croyois sûr, madame, d'a» voir ceſſé pour jamais de chanter vos » louanges, & de recourir à vous ; tant » vous me receviez avec dureté. Mais, » ce qui me confond, ce qui me fait » perdre le jugement, tout le monde » s'écrie à l'envi que vous l'emportez ſur » les meilleures, & que je ne pourrois » vous faire tort en diſant du mal de » vous. «

» Vous le ſavez, je ne reſſens que » pour vous les joies & les peines d'a» mour. Peut-il y avoir de la gloire à » me faire périr dans de ſi cruelles tor» tures ? Il n'eſt point beau d'extermi» ner ſon eſclave. Je ſuis le vôtre ſans

» feinte. Ainsi tout ce que je perds, c'est » vous-même qui le perdez. «

» Je vous aime avec tant de désavan- » tage, que les soucis & les douleurs ne » font qu'enflammer mon amour. Ne » craignez-vous pas d'offenser Dieu en » me maltraitant ? Jamais personne n'é- » prouva ce qui m'arrive. J'ai soutenu » sans mourir vos réponses dures, vos » airs fiers & dédaigneux. «

» Cette beauté que rien n'égale, ce » teint frais & naturel, ce joli parler, » ces beaux yeux amoureux me désespè- » rent. Incertain si vous me voudrez » retenir à votre service, il n'est rien que » je ne fasse pour vous y engager. Oui, » je me livre tout entier à vos ordres. Je » souhaite avec passion que vous accep- » tiez mon hommage, & je tremble » d'être refusé. «

» Quand j'imagine seulement que tant » de gloire pourroit m'avenir, la joie me » tourne la tête, j'en deviens fou. Quels

» feroient mes transports, si ce bonheur
» se réalisoit ? La seule espérance me
» donne une si grande joie, que jamais
» Tristan n'en inspira une pareille à
» Isault. « (C'est une allusion à quelque
roman.)

Selon Nostradamus, le vicomte de Saint-Antoni vint à la cour du comte de Provence, (Raimond-Bérenger, fils d'Alphonse II roi d'Aragon ;) il y fut amoureux de Mabille de Riez, femme de condition, & composa beaucoup de chansons pour elle, quoiqu'elle affectât de ne point s'apercevoir de cet amour, de peur d'inspirer de la jalousie à son mari. Il servit dans une guerre contre le comte de Toulouse. Le bruit courut qu'il avoit été tué, & Mabille en expira de douleur. Le vicomte, à son retour, inconsolable de la mort de sa maîtresse, lui érigea une statue de marbre, près du monastère de Montmajour, où il se fit moine.

L'hiſtorien ajoute enſuite, (d'après le moine des Iles d'or,) que cette ſtatue fut placée, ſous un nom de ſainte, dans l'égliſe du monaſtère.

L'autorité de Noſtradamus eſt trop foible, pour contre-balancer le témoignage de nos manuſcrits. Il confond tout; & aux fables qu'il tire de ſources ſuſpectes, il en ajoute vraiſemblablement de ſa propre invention.

Raimond Jordan étoit contemporain du moine de Montaudon, qui le déſigne comme vivant dans la ſatire des Troubadours, dont nous parlerons en ſon lieu. Cette ſatire le ſuppoſe encore jeune; car elle lui reproche la honte qu'il a de s'être mal tiré de ſa première entrepriſe de galanterie. Il vivoit donc à la fin du douzième ſiècle & au commencement du treizième.

Il paroît avoir été le même que Raimond de Coſolen, quoique nos manuſcrits les diſtinguent par deux articles

séparés. On ne trouve de ce dernier que quatre chansons, extrêmement conformes à celles du premier. D'ailleurs Cofolen est quelquefois nommé Raimond Jordan ; ce qui confirme la conjecture.



LXXV.

AICARTS DEL FOSSAT.

NOUS n'avons point de vie de ce troubadour, & ne le connoissons que par une pièce curieuse, où il peint la querelle de deux rois, qui se disputent la couronne de Naples.

L'empereur Frédéric II, mort en 1250, avoit nommé pour son successeur son fils Conrad IV, déjà élu roi des Romains. Mais la cour de Rome, ennemie mortelle de la maison de Souabe, & résolue de lui arracher le royaume de Naples, dont elle souffroit impatiemment la réunion à l'empire, se déclara contre le fils, après avoir persécuté le pere. Innocent IV, qui avoit excommunié & déposé Frédéric au concile de Lyon, anathématisa de même Conrad, le déclarant déchu de tout droit sur

quelque couronne que ce fût. Il lui suscita un compétiteur en Allemagne, dans la personne de Guillaume, comte de Hollande. Il offrit le royaume de Naples à Richard, frere de Henri III roi d'Angleterre, & sur le refus de Richard, le donna au jeune prince Edmond, fils de Henri; mais sans autre succès que de ruiner l'Angleterre pour une entreprise infructueuse. Ce ne fut qu'après la mort de Conrad, que cette couronne fut donnée à Charles duc d'Anjou par Clément IV, qui conclut avec lui en 1265 le traité commencé par Urbain IV. Cependant la pièce du troubadour suppose au moins une investiture, déjà donnée au comte d'Anjou par Innocent même : ce qui ne s'accorde point avec l'histoire. Je soupçonne les copistes d'avoir écrit Conrad, au lieu de Conradin. Quoi qu'il en soit, écoutons Aicarts del Fossat.

» Il s'est élevé entre deux rois un

» nouveau différend, qui produit des
» querelles & des guerres, beaucoup de
» dépenses, de peines, de bruit, de
» tumulte, de mouvemens & de ligues.
» Conrad arrive d'Allemagne, & veut
» sans titre s'emparer de ce que Charles
» a acquis sur ceux de la Pouille. Mais
» le bois & le fer auront brisé bien des
» têtes & des bras, avant que ce diffé-
» rend soit terminé, & que Conrad ait
» exécuté son projet.

» Nous verrons bientôt décharger de
» riches équipages, planter des pavil-
» lons dans la campagne; maints barons
» se consulter entre eux dans les routes
» détournées, sur les moyens de réussir.
» Nous verrons arriver les soldats de
» tous pays; les messagers aller & venir
» en secret, ou à découvert. Dans l'ar-
» mée retentiront, tantôt des cris de joie
» & tantôt des cris de douleur. Nous
» verrons aussi trompettes & tambours,
» jolies sonnettes, & poitrails garnis de

» grelots; chevaliers empreſſés de com-
» battre, répandus dans la campagne
» avec leurs pennons & banderoles; des
» rangs bien ſerrés de gendarmes, rom-
» pus; maints dards décochés. Nous
» pourrons entendre par les plaines &
» vallons des cris, des pleurs, des gémiſ-
» ſemens, des hurlemens. On verra les
» rois entrer promptement dans la mê-
» lée. Où ſeront les bannières royales,
» nous verrons fendre à coups de maſ-
» ſue des écus & des caſques, trancher
» des cuiraſſes, porter des coups mor-
» tels, les tronçons de lance enfoncés &
» briſés; & ſi l'on pénètre au fort de la
» bataille pour y faire des priſonniers,
» c'eſt là qu'on verra maints braves ren-
» verſés de leurs chevaux, étendus par
» terre, & qu'on en verra un grand
» nombre ſe faire égorger plutôt que de
» ſe rendre.

» L'Aigle a un droit ſi égal à celui
» de la Fleur (de lis), que les lois n'y

» ſont rien, & que les décrétales n'y
» ſont point contraires. C'eſt pourquoi
» ils iront vider leur querelle dans les
» plaines; & qui ſaura mieux ſe défen-
» dre, l'emportera. «

Quel étoit le droit du frere de ſaint Louis? une inveſtiture du pape, donnée contre toute juſtice. Quel étoit le droit de ſon adverſaire? la loi de ſucceſſion établie pour les enfans. Le préjugé abſurde, qu'une excommunication rendoit incapable d'hériter, & qu'une bulle conſacroit l'uſurpation, ce préjugé ſeul pouvoit faire balancer les eſprits. Le ſaint roi de France, trop juſte pour ne pas déſaprouver d'abord l'entrepriſe, céda lui-même à l'aſcendant du pontificat.



LXXVI.

AIMERI DE BELENVEI ou BELENOI ou BEAUVOIR.

Ce troubadour, connu ſous différens noms, étoit d'un château appelé l'*Esparta* dans le Bordelois, neveu de maître Pierre de Corbiac, diſent nos manuſcrits. Il quitta la cléricature, & prit le métier de jongleur. Il compoſa pluſieurs belles chanſons pour madame Gentille de Ruis, de Gaſcogne. Il reſta long-tems pour elle dans le pays. Après quoi il alla en Catalogne, où il demeura juſqu'à ſa mort.

Selon Noſtradamus, qui le nomme Aimeri de Belvezur, ſa belle Gaſcone étoit de la maiſon de la Valette : leurs amours excitèrent tant de murmures, qu'il fut obligé de s'en ſéparer : il vint à la cour de Raimond Bérenger V, comte

de Provence : il fit beaucoup de chansons à la louange de ce prince, & de sa femme Béatrix de Savoie ; il fut amoureux d'une princesse de cette cour, nommée Barbossa, qui joignoit à la beauté & à la sagesse une parfaite connoissance des sept aits libéraux. » Un jour, ajoute l'historien, qu'ils se trouvèrent ensemble dans l'appartement de la princesse Béatrix, fille du comte, Barbossa ayant laissé tomber un de ses gants, Aimeri s'empressa de le ramasser, le baisa, & le lui présenta. Les demoiselles de la princesse s'en aperçurent ; elles prirent à part madame Barbossa, & lui témoignèrent leur étonnement de ce qu'elle souffroit de pareilles libertés. Mais elle répondit, que les dames d'honneur ne pouvoient trop accorder de faveurs honnêtes aux poëtes, qui les immortalisoient par leurs vers. La princesse Béatrix appuya son sentiment. « Aimeri fit de cette

réponſe la matière de deux chanſons, dont il adreſſa l'une à Béatrix, & l'autre à Barboſſa. Quelques tems après, la dame s'étant fait religieuſe dans un couvent, où il n'étoit pas permis de parler aux perſonnes du dehors, ſon amant en mourut de douleur. Il floriſſoit au tems que Raimond Bérenger fonda dans les montagnes de Provence la ville de Barcelone, (aujourd'hui Barcelonette,) en 1233; & il mourut en 1264.

Quoique Noſtradamus ne ſoit preſque jamais exemt de mépriſes; quoiqu'il donne à ce troubadour la qualité de bon poëte comique, ſans qu'il y eût alors de comédie; ſon récit eſt confirmé en différens points par les pièces d'Aimeri de Belenvei, ou peut ſe concilier avec elles. Il y en a vingt; quelques-unes ſont attribuées à d'autres auteurs, & la plupart peu intéreſſantes.

Diverſes chanſons galantes célèbrent une dame aimable, dont le poëte s'eſt

vu forcé de s'éloigner par les discours des médisans. Dans plusieurs chansons de même espèce, il parle d'une dame de si haut rang, qu'il n'ose lui manifester son amour ; & il se compare à un brave qui veut faire la guerre à un plus puissant que lui. » La main de cette dame, » qu'il vit quand elle tira son gant, » lui a, dit-il, enlevé le cœur : ce gant » a rompu la serrure dont il avoit fermé » son cœur contre l'amour. Plus il la » voit, plus il lui découvre de beauté; » plus il pense à elle, plus il lui trouve » de vertus. «

Ailleurs, il déclame contre Albert Cailla, auteur d'une satire contre les femmes ; il loue la comtesse de Provence, Aguésine de Saluces, & sa cousine la comtesse Béatrix, la dame de Massa, & la comtesse de Carret, (italiennes qui avoient suivi en Provence Béatrix de Savoie ;) & il les exhorte toutes à chasser & à punir cet insolent.

On ne peut douter après cela, qu'Aineri n'ait habité la cour de Provence, comme le dit Nostradamus. Son voyage en Espagne est également certain.

Il parle dans plusieurs pièces d'un Nugno Sanchez *, qu'il appelle son seigneur. C'étoit vraisemblablement quelque seigneur de Catalogne, dont il avoit reçu des bienfaits. Le troubadour pleure sa mort de manière à rendre sa mémoire respectable.

» L'affliction m'empêche d'accorder
» l'air avec les paroles pour bien chan-
» ter; & si je chante, c'est comme le
» cigne à sa dernière heure. La mort de
» Sanchez, mon seigneur, est le sujet de
» mes larmes. Mais j'ai tort de le pleu-
» rer. L'impie seul est exposé à la mort.
» Ce seigneur n'a fait que passer vers
» Dieu qui l'appeloit. Hélas! toutes les

* L'Histoire du Languedoc fait mention, au commencement du treizième siècle, d'un Nugno Sanchez, fils du comte de Roussillon.

» vertus, qu'il faisoit revivre, sont mor-
» tes ; & tous les vices vont reprendre
» une nouvelle vie. « Il finit par des priè-
res pour le salut de Sanchez.

Après avoir déclamé ailleurs contre son siècle, » qui est sans gloire, dit-il, » depuis que la joie, les chansons, la » libéralité, les loyaux services, le méri- » te, la valeur, la magnificence des ha- » bits & des tables, la politesse, la ga- » lanterie, ne sont plus en considéra- » tion ; « après avoir recommandé de ressusciter toutes ces vertus, d'où naîtront de hauts faits, qui rétabliront l'honneur du siècle, il ajoute, » qu'ayant été avec » beaucoup de joie dans la Castille, il » est revenu avec beaucoup de regret » de ce pays où il a fait de jolis vers, » qui ont plu au roi, amateur des *bons dits* » & des *bons faits*, ainsi que son aïeul. « Ce roi de Castille est sans doute Alphonse X, grand protecteur des lettres, dont le règne commence en 1252.

Une

Une chanſon de cinq couplets, chaque couplet de neuf vers de dix ſyllabes, dont toutes les rimes ſont maſculines, nous paroît la meilleure pièce de notre poëte. En voici la traduction.

» Pur, loyal & ſans fauſſeté, comme » celui qu'amour a ſubjugué entière- » ment, j'ai ſouffert mes peines ſans » murmures; & ſans être aimé, j'ai long- » tems aimé votre jolie perſonne, à qui » j'ai voué mon cœur. Puiſque merci ne » fait rien pour moi, me retirerai-je ? » non, je ne le pourrai.

» J'attendrai donc avec patience & » ſoumiſſion que j'aie de vous quelque » aſſiſtance. Tout au moins, belle dame, » quelque tourment que j'endure, il me » ſera glorieux d'eſpérer: car une riche » & noble eſpérance vaut mieux qu'un » vil don. Je reſterai tranquillement vo- » tre ami, juſqu'à ce que je puiſſe ſans » menſonge vous appeler mon amie.

» C'eſt grande folie à moi, belle

» dame, d'exalter dans mes chanſons
» vos charmes & vos vertus, qui vous
» rendent ſupérieure aux beautés qu'on
» vante le plus. Je devrois bien plutôt
» vous oublier, que d'augmenter votre
» vanité & ma confuſion, en rappelant
» le ſouvenir de vos grâces, & l'extrême
» diſtance de mon mérite au vôtre. En
» dirai-je donc du mal? non, car je
» mentirois.

» Mille fois dans mes rêveries, j'ai
» réſolu de vous faire mon humble priè-
» re. Mais auſſitôt la crainte m'arrête;
» la crainte efface ma réſolution, com-
» me l'ardeur de la chaſſe fait oublier
» au chaſſeur l'objet de ſes amours *.
» Même j'oublie tout quand je vous
» vois; & je croirois commettre une
» faute énorme, ſi, par mon impatien-
» ce, je m'expoſois à perdre le plaiſir de
» vous voir & de vous parler.

---

* *Venator teneræ conjugis immemor.* Horat.

» Je sais bien, madame, que j'ai
» assez de sentiment pour votre mérite ;
» mais je n'ai pas une naissance assez
» illustre. Du reste, vous n'avez rien à
» me reprocher. Je vous en défie, vous
» & l'amour. Vous n'auriez pas l'injusti-
» ce extrême de me reprocher mon dé-
» faut de noblesse. Il n'est pas d'autre
» noblesse en amour, que celle d'un cœur
» loyal & exemt de tromperie. «

ENVOI.

» Brave comtesse, le nom de Sobiras
» est répandu au loin : il est par tout si
» élevé, que jamais je ne m'affranchirai
» de votre empire. «

Cette comtesse est probablement la même que Nostradamus appelle la princesse Barbossa.



LXXVII.

AIMERI DE BELMONT.

TOUT ce que nous pouvons dire de ce troubadour, c'est qu'il étoit contemporain du précédent, puisqu'il adressa une pièce à la comtesse de Sobiras, comme Aimeri de Belenvei. Cette pièce galante, la seule qui nous reste de lui, ne doit pas être confondue dans la foule; il y a une certaine élégance & du sentiment. Mais on y trouve mot pour mot quelques traits que nous avons vus ailleurs; & le poëte paroît mériter le reproche de plagiat.

» On ne croira plus que les chagrins, » les soupirs, les gémissemens, les lar- » mes, les tourmens, les veilles, & les » passions long-tems malheureuses puis- » sent abréger les jours de personne, » puisque les miens ne sont pas finis.

Non, je n'ai point foi à la mort d'André de France. Nul amant, nul pénitent ne souffrit jamais ce que j'ai souffert plus de cinq années entières, auprès de celle que j'adore. La plus grande faveur que j'en obtins étoit de ne pas me haïr; tandis que j'aimois mieux être à elle, que d'avoir sans elle l'empire du monde. Je trouve » plus de douceur à la désirer qu'à bai» ser toute autre. Je reste ici, son pau» vre esclave, laissant ma terre & beau» coup de bons biens...... Si Dieu » m'accordoit la riche possession de son » amour, le roi Philippe ne seroit en » comparaison de moi qu'un simple vas» sal.

» Son mérite est si éclatant, sa jolie » personne si pleine de grâces & de per» fections, que qui en diroit la vérité » paroîtroit un conteur de fables. Car » de même que la mer reçoit toutes les » eaux du monde, de même elle en

» réunit toutes les vertus & toutes les
» perfections. Qui pourroit décrire les
» charmes de sa personne, dont l'éclat
» efface la fraîcheur de la rose, & la
» blancheur de la neige?

» Votre loyal vassal, madame, votre
» humble esclave, votre sincère ami,
» vous conjure de ne le plus faire lan-
» guir..... Ne croyez ni les médisans
» ni les jaloux. Je ne suis point de ces
» amans frivoles, qui n'aiment que pour
» rire & pour faire les indiscrets. Je
» crains tant de découvrir mes feux,
» que je n'ose devant le monde ni vous
» voir ni vous regarder, quoique j'en
» meurs d'envie...... Je gémis & je
» soupire quand il me faut séparer de
» vous. «

Le premier envoi est au franc & noble roi d'Aragon, (Jacques I, sans doute.) Le poëte a grande envie de lui voir commander les armées : » car il » n'est chrétien, Sarasin ni Juif, qui sa-

» che mieux que lui en faire un si bon
» usage. «

Le second envoi, à la comtesse de Sobiras, » que Dieu a placé au-dessus
» de tout ce qui existe. «

Rien n'est beau que le vrai. Boileau avoit raison de le dire ; & cependant, comme presque tous les poëtes, Boileau a quelquefois outré & la satire & la louange : mais avec quel art & quel esprit ? Si le faux peut déplaire sous sa plume, que sera-ce de tant d'exagérations fastidieuses, où il n'est point voilé par les charmes du talent ?



LXXVIII.

BARTHELEMI GIORGI & BONIFACE CALVO.

DEUX Italiens diſtingués figurent ici au milieu des troubadours. On ne doit pas s'en étonner, puiſque la poéſie provençale avoit des charmes pour cette nation ſpirituelle ; que les deux langues ont une affinité ſenſible ; enfin, que les croiſades réuniſſoient ſouvent les deux peuples.

BARTHELEMI GIORGI étoit un gentilhomme de Veniſe, d'une famille qui a donné un doge à la république en 1310. Le manuſcrit de Vérone le qualifie d'honnête marchand. Mais tous les nobles Vénitiens exerçoient alors la profeſſion qui les avoit enrichis, ayant leurs comptoirs, leurs vaiſſeaux, & allant eux-mêmes aux Échelles du levant exé-

uter leurs entreprises de commerce. Giorgi, associé avec d'autres négocians dans une pareille entreprise, s'embarqua pour la Romanie. Des corsaires Génois attaquèrent de nuit son vaisseau, s'en rendirent maîtres, & emmenèrent l'équipage prisonnier.

Gènes & Venise, brouillées depuis long-tems par une rivalité dangereuse, se faisoient alors une guerre ouverte & opiniâtre. La chute de l'empire latin de Constantinople en 1262 fut la cause de cette guerre; les Génois étant pour Michel Paléologue, & les Vénitiens contre. Ceux-ci eurent presque toujours l'avantage, soit par la supériorité de leurs forces, soit par les dissentions intestines de leurs ennemis; car Gènes étoit un théâtre de discordes.

Pendant que Giorgi y languissoit dans les fers, BONIFACE CALVO, noble Génois, troubadour comme lui, réfugié loin de sa patrie, composa un sirvente

où les deux peuples rivaux ſemblent également attaqués.

» Je ne ſuis point fâché de n'être ni » eſtimé, ni chéri de cette méchante » nation génoiſe. Je mépriſe ſon amitié: » elle n'eſt pas faite pour un homme » ami de la vertu. Ses diviſions cependant m'affligent. Si elle vouloit y » mettre fin, ſa puiſſance l'emporteroit » aiſément ſur tous ceux qui la maltraitent.

» Ah! Génois, qu'eſt devenue la va» leur que vous aviez coutume de ſigna» ler, contre un peuple dont les exploits » éclipſent tellement les vôtres, que tous » vos amis en ſont conſternés? Ceſſez » vos diſcordes, & penſez à remettre le » frein dans la bouche de ces rivaux » arrogans: ils vous bravent, parce qu'ils » vous voient déſunis.

» Mais vos démêlés ſont montés au » point, que s'ils ne tomoent, ils vous » feront tomber vous-mêmes. Tandis

» qu'on vous attaque, vous vous atta-
» quez les uns les autres ; & l'ennemi
» victorieux ne retire aucune gloire de
» ses triomphes ; car il ne les doit qu'à
» vos dissentions......

» Voyant que vous ne pensez point
» à vous venger, ils se vengent d'avoir
» été si souvent mal menés par vous,
» qu'on leur reproche presque en tout
» lieu que trente des leurs n'osoient pas
» en attendre trois des vôtres.

» Sachez, Vénitiens, que vous avez
» grand besoin d'avoir Dieu de votre
» côté contre les Génois. Malgré son
» assistance, ils ont fait sur vous de ri-
» ches captures, dont vous avez beau-
» coup de regrets. «

Cette pièce où l'honneur de Venise étoit attaqué, échauffa le zèle patriotique de Giorgi. Il se montra le champion de sa patrie, dans une réponse dont nous allons donner la substance.

» Je suis bien étonné de la chanson,

» à cauſe de ſon auteur, qui eſt d'ailleurs
» en droit de me plaire. Avec du mérite
» & du ſavoir, on doit plus qu'un autre
» prendre garde à ce qu'on dit. Autre-
» ment, ſi l'on s'égare, comme ce n'eſt
» point défaut de lumières, on perd ſa
» réputation.

» S'il avoit ſuivi de bons conſeils, il
» n'auroit pas été forcé de convenir que
» les Vénitiens ont fort abaiſſé la puiſ-
» ſance des Génois. En vain il l'attribue
» à leurs diſcordes; cette cauſe n'eſt pas
» un ſoulagement à leur mal.

» Les Génois ont ſi bien fait dans la
» guerre, que leurs diſſentions ſemblent
» ne leur avoir nui en rien. Jamais en
» combattant il ne leur manqua qu'un
» courage hardi; toujours bien armés,
» & ſouvent deux contre un.

» Il prétend que les Génois ont au-
» trefois tenu en bride les Vénitiens.
» Qu'il ſe ſouvienne, s'il lui plaît, qu'un
» ſeul vaiſſeau vénitien emmena priſon-

» niers trois vaisseaux génois ; & que
» les Vénitiens n'ont point eu de guerre,
» dont à la fin ils ne se soient tirés à leur
» honneur.

» S'il vouloit passer pour homme sensé, il n'auroit pas dit des faussetés évidentes, il n'auroit pas dit que trois lâches ont mieux valu que trente braves. Pourra-t-il répondre aux trois vaisseaux pris par un seul ?.......

» Je me crois quitte maintenant avec ce poëte ; & s'il ne s'en contente pas, qu'il s'informe des faits mémorables des Vénitiens, des conquêtes qu'ils doivent à leur vaillance, de leurs victoires sur Gènes & sur l'empire grec : il jugera s'ils ne valent rien.

» Vénitiens, celui qui avance que les Génois vous ont maltraités, ignore les pertes terribles que vous leur avez fait souffrir tant en hommes qu'en argent. »

ENVOI.

» Boniface-Calvo, je vous envoie

» mon ſirvente, & vous prie de ne vous
» point fâcher de ce que je vous dis:
» peut-être me devez-vous ſavoir gré de
» ſupprime. «

En élaguant même ces pièces, je crains qu'on ne les trouve trop longues. Elles ſont foibles de penſées & de ſtyle; elles manquent d'images & de chaleur. Mais il y a des traits piquans avec une ingénuité ſans art; & l'eſprit de jalouſie nationale s'y montre au naturel, quoique tempéré par des ménagemens.

Une choſe qui fait honneur aux deux troubadours, c'eſt qu'ils devinrent amis après cette eſpèce de combat. Calvo eſtima Giorgi d'avoir eu le courage, étant priſonnier des Génois, de ſoutenir contre eux l'honneur de Veniſe; il avoua qu'il avoit eu tort de mal parler des Vénitiens; & il en fit des excuſes à ſon rival. Dans notre ſiècle de politeſſe, cette réconciliation littéraire paſſeroit pour un phénomène. Que des auteurs

viennent à s'attaquer : celui qui a raiſon peut s'attendre preſque toujours à la haine de l'autre.

Giorgi étoit encore priſonnier lorſque Charles d'Anjou, frere de S. Louis, s'empara du royaume de Naples, que Clément IV lui avoit donné par une bulle. Le jeune Conradin, fils & héritier de l'empereur Conrad, fut la victime & de la politique de Rome, & de la barbarie du prince françois. Charles, après l'avoir vaincu, le fit périr ſur un échafaud en 1268, ainſi que le duc d'Autriche ſon allié. Henri de Caſtille, fils d'Alphonſe X, qui étoit venu à ſon ſecours, auroit peut-être ſubi le même ſort, s'il n'avoit été parent du comte d'Anjou. Ce conquérant ſanguinaire ſe rendit exécrable aux Italiens ; & Giorgi ſemble n'avoir été que l'organe de leurs ſentimens, dans un ſirvente où il exprime ainſi ſa douleur :

» Si le monde tomboit en ruines

» d'une manière épouvantable, si tout
» ce qu'il y a de plus brillant étoit en-
» seveli dans les ténèbres, je n'y aurois
» point de regret; puisque le roi Con-
» radin, par qui règna la vaillance, &
» le duc Frédéric, la gloire de l'Autri-
» che, riches l'un & l'autre en honneur
» & en mérite, ont été si méchamment
» mis à mort. Maudit soit le siècle qui a
» vu commettre un si grand forfait!

» Comment ai-je la force de déplorer
» ce désastre, dont la seule idée devroit
» me faire mourir sur le champ, moi &
» tout homme vertueux? Car il n'y eut
» jamais personne, que le moins vail-
» lant des deux ne surpassât de beau-
» coup......

» Le roi Conradin, n'ayant pas en-
» core vingt ans, aimoit Dieu, la droi-
» ture, la justice & la science..... Le
» plus libéral, auprès de lui, n'auroit
» paru qu'un gueux; tant il donnoit
» & dépensoit généreusement: ami des

bons, ennemi des méchans, à qui pourtant il ne faisoit jamais d'injustices.

» Et dans le bon duc Frédéric, se trouvoient tant de vertus estimables, » qu'il eut la capacité des plus grands » rois. Loyal en discours & en manières, » gracieux en tout point, on ne peut » lui reprocher aucune faute d'impor» tance.

» Sans doute, la mort de ces deux » princes a beaucoup offensé Dieu. Mais » puisqu'il a permis un tel malheur, il a » jugé, je le crois fermement, que le » monde n'avoit point de lieu assez haut » pour les placer. Ceux qui jouissent » des joies incorruptibles, doivent avoir » *trois fois plus de plaisir, depuis qu'ils ont* » *si bonne compagnie.*

» Hélas! comment les Allemands » pourront-ils survivre à cette perte? ils » ont perdu toute leur gloire avec leurs » princes; ils seront dans l'opprobre.

» Les gens de bien vivront comme eux
» dans l'abjection : tant Charles d'Anjou
» est leur ennemi ! Il n'aura garde, pour
» cette raison, de laisser la vie à Don
» Henri (de Castille); car il connoît le
» grand courage des Espagnols ; & il
» sacrifiera encore cette victime, pour
» faire dire qu'il ne les craint point. «

PREMIER ENVOI.

» Brave nation, pensez éternellement
» à la mort de ces princes, & à ce qu'ils
» diroient si vous souffriez un pareil ou-
» trage. Et toi, Alphonse roi de Castil-
» le, songe si un roi peut être estimé,
» en laissant impuni le déshonneur de
» son frere. «

SECOND ENVOI.

» Hommes loyaux & courtois, sou-
» venez-vous que cette complainte a
» été faite *sur un air gai & plaisant.*
» Sans cela, je crois qu'on n'auroit pu
» la chanter ni l'entendre : tant est hor-
» rible le malheur qu'elle dépeint. «

Chanter ſur un air gai des choſes ſi lamentables, eſt une de ces bizarreries qui caractériſent le goût d'autrefois.

Les préparatifs de S. Louis pour ſa ſeconde croiſade, offrirent au troubadour un autre ſujet de vers; & il le ſaiſit avec d'autant plus d'ardeur, qu'il eſpéroit devoir bientôt ſa liberté au roi de France, dont les ambaſſadeurs négocioient une paix entre Gènes & Veniſe. Sa pièce a quelques traits intéreſſans.

» Je veux dire en chantant le ſujet » qui me rend moitié joyeux, moitié » fâché. J'ai une vive affliction dans le » cœur, quand je ſonge au grand af» front que ſouffre la terre où Dieu na» quit & mourut. Mais j'ai le cœur rem» pli de joie, quand je ſonge qu'elle ſera » vengée par le grand roi Louis de » France. Il va partir pour châtier les » infidelles. Avec lui ſont de bons jou» teurs de lances, des coupeurs de jam» bes & de bras, de forts aſſaillans, de

» braves gens pour renforcer les batail-
» lons & les escadrons dans la mêlée ;
» couverts de belles armes, & montés
» sur de vigoureux coursiers........
» Le grand roi de Navarre (Thibaud
» II, comte de Champagne) accompa-
» gne ce prince, & brûle d'ardeur de se
» distinguer par de hauts faits pour le
» service de Dieu. Le glorieux comte
» de Toulouse (Alphonse de Poitiers,
» frere de S. Louis) fait en cette occa-
» sion plus que sa fortune ne comporte.
» Qu'on ne reproche pas au roi d'An-
» gleterre (Henri III) de différer un
» peu, faute de pouvoir. Car il veut
» tenir sa promesse, & se couvrir de
» gloire en l'exécutant. Non, malgré ce
» retard, il n'y aura pas une action où
» il ne se trouve en personne : il égalera
» les plus valeureux ; il mènera d'aussi
» puissans secours qu'aucun autre prince.
» Je parlerois volontiers de tous les ba-
» rons qui accourent, j'immortaliserois

» leur gloire : mais il y en a tant que je
» n'y pourrois suffire. Que Dieu leur
» donne éternelle félicité ! «

La médiation du roi de France, jointe à celle du pape, ne produisit point l'avantage que Giorgi s'en promettoit. Au lieu de paix, les deux républiques firent seulement une prolongation de trêve. Les prisonniers ne furent pas délivrés. C'est de quoi se plaint le troubadour dans un sirvente dicté par le chagrin, où il exhale sa bile contre les Génois, sans épargner même S. Louis.

» Les Génois, qui avoient coutume
» de suivre Dieu en tout, se montrent
» maintenant pires que des Juifs. Car
» Juifs ni renégats, après avoir fait la
» paix, ne voudroient retenir des pri-
» sonniers ; & les Génois veulent en re-
» tenir près de deux mille, pour les faire
» périr de misere, quoiqu'ils sachent que
» le moindre les surpasse tous en mérite.
» Aveuglés par l'orgueil, ils ne considè-

» rent ni Dieu ni l'humanité..... Cette
» conduite m'eſt ſi odieuſe, que je nom-
» merai celui qui, pouvant ſauver tant
» de braves gens, leur procure une fin
» cruelle pour n'avoir pas inſiſté ſur leur
» délivrance : il eût obtenu leur liberté,
» en témoignant quelque chagrin de
» leurs maux.

» Ah ! roi de France, vous qui, pour
» la défenſe de Dieu, avez voulu em-
» ployer votre cœur, votre corps &
» vos biens, de quoi tout le monde vous
» loue, comment avez-vous été capable
» d'une pareille action ? Vous avez ou-
» blié votre honneur. Dieu par ſa clé-
» mence en a oublié le châtiment. Mais
» il ne l'oubliera point dans l'autre vie,
» ſi la croiſade ne vous en obtient le
» pardon.

» Honneur de la chrétienté, que Dieu
» vous inſpire l'envie de réparer votre
» faute, & d'arracher aux tourmens des
» malheureux près de périr. Vous le pou-

» vez ſans peine ; un mot de recomman-
» dation ſuffira.

» Avant que j'euſſe fini ce chant, Dieu
» a condamné ce roi de France à la
» mort, & quantité d'autres çà & là à de
» cruels ſupplices. Il convient donc que
» le nouveau roi de France faſſe cette
» réparation, tant pour Dieu que pour
» ſon honneur. «

Cet eſprit & ce ton dévots regnoient généralement ; & chacun les appliquoit au gré de ſa fantaiſie. Ce qui déplaiſoit à un homme, il le jugeoit offenſe de Dieu : il obligeoit Dieu, en quelque ſorte, à le venger ; & la mort de S. Louis dans la croiſade devenoit une punition divine, de ce qu'il n'avoit pas tiré Giorgi de la priſon des Génois. Combien de bonnes ames diſpoſent de même, encore aujourd'hui, de la volonté de Dieu ?

Du moins les vœux de notre poëte furent exaucés par le ſucceſſeur de ſaint Louis. Philippe le Hardi procura

en 1270 un accord entre Gènes & Venise. Remis en liberté, Giorgi retourna dans sa patrie. La Morée appartenoit aux Vénitiens, depuis que les croisés avoient pris Constantinople sur les Grecs. Le doge l'y envoya, apparemment pour quelque commission. L'historien provençal dit qu'il y devint amoureux d'une noble dame du pays, & qu'il y finit ses jours.

Nous avons dix-huit pièces de ce troubadour, dont quelques-unes offrent un enchaînement bizarre des mêmes rimes & des mêmes mots, auquel il attachoit beaucoup de valeur. La plupart de ses chansons de galanterie ne contiennent que des lieux communs.

Un sirvente curieux, où il se plaint amèrement des critiques, où il parle en poëte piqué & mécontent de son art, me paroît digne de fixer l'attention, non seulement parce que l'amour-propre d'auteur s'y montre tel qu'il fut toujours, mais

mais encore parce qu'il prouve qu'un auteur faisoit alors consister sa gloire dans ce qui méritoit davantage d'être critiqué, dans l'obscurité laborieuse du style.

» Maudit soit celui qui m'apprit l'art » des vers ! car jamais je n'en ai eu du » plaisir. Quel profit peut-il y avoir ; » puisque de mille personnes, pas une » n'a suffisamment d'esprit pour enten- » dre un chant d'Elias ? Beaucoup de » gens se piquent d'être bons trouba- » dours. Mais qui ne sauroit que ce qu'ils » savent la plupart, pourroit se vanter » de ne savoir pas grand'chose. Faire » des chansons me déplaît autant au- » jourd'hui, que j'y trouvai autrefois » d'agrément. On traite ce métier de » folie ; & je ne puis le trouver moi- » même raisonnable ; car il n'en revient » aucun honneur. Un chant est-il *obscur* » *& de grand prix ?* presque personne ne » l'entend. Est-il clair ? personne n'en fait

» de cas. Deux des meilleurs jongleurs
» de ce pays en sont bien la preuve : ils
» ont critiqué tous deux une de mes
» chansons, où il n'y avoit pas un mot
» à reprendre..... Qu'on ne croie pas
» cependant, que je prétende être habi-
» le en tout. Je sais le contraire, & qu'il
» y a beaucoup de choses que je serois
» fort aise qu'on m'apprît. Je ne veux
» donc ni me louer ni me déprimer.
» Mais, comme à l'ouvrage on connoît
» l'ouvrier, on peut voir à mes chansons
» ce que je vaux dans l'art de faire des
» vers *subtils*. «

Nous avons perdu de vue Boniface Calvo, depuis sa dispute avec Giorgi. Voyons la suite de sa vie & de ses ouvrages.

Ce noble Génois, ayant quitté sa patrie pour se soustraire à la fureur des factions, se réfugia auprès d'Alphonse X, roi de Castille. Le goût de la poésie provençale, qui régnoit à la cour d'Alphon-

se comme ailleurs, lui procura de la considération & la faveur du souverain. Il devint amoureux d'une dame, remplie de beauté, de joie & de vertu, selon les termes de l'historien. Après de vains efforts pour lui plaire, choqué de ses mépris, il se vengea par un sirvente très-orgueilleux.

» Je me reproche de m'être attaché à » une dame, qui n'a pas su connoître » toute la gloire qu'elle pouvoit retirer » de mon service. Mais si j'eus assez peu » de sens pour placer mal mon affec- » tion, je me suis du moins corrigé. Que » celle qui m'a méprisé n'en soit pas si » fière. Elle perdra l'honneur que lui fai- » soit mon amour. Ma raison revenue » me portera bientôt ailleurs. Je cesserai » de célébrer ses appas & son mérite. » Je ne puis lui faire un plus grand mal; » & quand je le pourrois, je ne le ferois » point : car je suis moins irrité contre » elle que contre mon cœur, qui m'ins-

» pira une si malheureuse folie. Jamais
» je ne me livrerai à ses caprices, pour
» aimer des regards & des airs trom-
» peurs. «

Il porta ses vœux encore plus haut; &, selon Nostradamus, la propre nièce du roi Alphonse en fut l'objet. Les chansons de Calvo pour sa nouvelle maîtresse prouvent qu'elle étoit d'un rang très-illustre.

Tantôt il la conjure d'avoir plus d'égard à sa conduite qu'à sa naissance, qui n'est point d'*une élévation proportionnée à la sienne*. Tantôt il avoue que c'est folie de souhaiter même qu'elle prenne en gré son amour, & l'accepte pour son serviteur. *Si Dieu vouloit aimer une dame de ce bas monde, il auroit de quoi se satisfaire dans celle-là.* Parmi tant d'idées bizarres où Dieu se trouve compromis, je n'en ai point encore vu de si étrange.

La mort de cette maîtresse, & le

désespoir qu'il en eut, lui dictèrent une chanson non moins emphatique.

» Mes ennemis eux-mêmes ne peu-
» vent se réjouir de la perte que je dé-
» plore : ils doivent s'en affliger, jusqu'à
» se tuer de douleur. Et tout le monde
» en devroit faire autant, pour la mort
» de celle qui faisoit tant d'honneur au
» mérite & à la vertu. Malheureux que
» je suis ! si je savois un genre de mort
» pire que la vie qui me reste, je me
» le donnerois sur le champ. Mais ne
» pouvant le trouver, je continue une
» vie pleine d'amertume. Qu'elle me
» rend haïssable tout ce qui me char-
» moit auparavant ! Tout autre en mour-
» roit. Si je n'en meurs point, c'est que
» je suis tellement accoutumé à souffrir
» que je vis de ce qui feroit mourir les
» autres.

» Je ne puis m'empêcher de semer
» des pleurs, & de recueillir des dou-
» leurs, pour la mort de la beauté avec

» laquelle ont disparu toutes mes res-
» sources...... Elle disoit & faisoit si
» bien en tout point, que je ne prie pas
» Dieu de la recevoir dans son paradis.
» Le paradis me sembleroit, sans elle,
» mal meublé de courtoisie. Dieu ne
» sauroit manquer de la *loger où il est.*
» Si je me plains, c'est uniquement de
» me voir séparé d'elle.

» Bien fou qui met son cœur & ses
» pensées dans les joies du monde! &
» plus fou encore qui s'en glorifie! Le
» souvenir de la joie que me donnoient
» tant de qualités charmantes, baigne
» de larmes mon visage. Hélas! si j'avois
» su le mal qui devoit m'en arriver, je
» n'aurois pas fait tant de cas de cette
» joie.....

» Ah! fleur de courtoisie comme de
» beauté, ma belle & douce amie, si la
» mort en vous prenant a satisfait ses
» désirs, elle me plonge dans une telle
» affliction, que rien ne peut me réjouir
» ni me consoler. «

Il y a du ſentiment, mais de l'affectation dans cette pièce : elle paroît annoncer les *concetti* d'Italie.

En faveur auprès du roi de Caſtille, Calvo ſe vit expoſé à la jalouſie des courtiſans. Il connut leurs manèges, leurs fourberies & leurs injuſtices. Il les peint dans quelques ſirventes, applicables aux mœurs de cour de tous les ſiècles.

» Je ne puis ſouffrir une grande injuſ-
» tice que j'aperçois dans le monde :
» c'eſt que s'il arrive malheur à quel-
» qu'un en faiſant ſon devoir, on ne
» manque pas de condamner ſa con-
» duite. Ce qui me fâche encore plus,
» c'eſt que ſi un homme s'enrichit par
» des voies même odieuſes, on ne man-
» que pas de vanter ſon mérite, ſa capa-
» cité & ſa ſageſſe. Par-là on dégoûte
» les bons de bien faire, & l'on enhardit
» les méchans au mal. Une choſe plus
» étrange encore, c'eſt que tout le mon-

» de fait cas de la vertu & méprise les
» méchans ; tandis que je ne vois per-
» sonne s'abstenir du mal & faire le
» bien.....

» C'est pourquoi je m'adresse aux
» grands seigneurs, qui peuvent plus
» que tous les autres remédier à ce
» désordre. Je les prie d'en arrêter le
» progrès. Ils n'ont qu'à éloigner de leur
» cour les méchans, & leur témoigner
» l'aversion qu'ils méritent. Tout le reste
» du monde suivra bientôt cet exem-
» ple. «

Qu'il y a loin des belles maximes à la pratique! & combien de faux sages sont vertueux en paroles, qui se déshonorent par leurs actions, dès qu'ils trouvent leur intérêt dans le vice! Tel fut notre poëte génois. Résolu de surmonter à tout prix les obstacles, que les courtisans opposoient à sa fortune, il employa une voie honteuse pour s'assurer des bienfaits du roi. Cet Alphon-

e X, qu'on nomme le Sage ou le Philosophe, parce qu'il favorisa les sciences, étoit fort sujet aux foiblesses de l'humanité. Il eut des maîtresses & plusieurs bâtards. Un courtisan adroit à flatter ses passions pouvoit beaucoup sur son esprit.

C'est le rôle que fit Calvo. Nous avons une de ses pièces, où il exhorte Alphonse à l'amour. Le commencement ne paroît que de pure galanterie; mais la fin décèle les vues suspectes du troubadour.

» Les chansons & la joie subsistent » encore dans le monde, par la pro» tection que le roi Alphonse leur ac» corde : sans lui, elles seroient entiére» ment oubliées. Puisqu'il veut donc le » soutenir, qu'il ne néglige point l'a» mour ; sans quoi la joie & les chan» sons seroient aussi insipides qu'un mets » sans sel. Amour fit inventer les chan» sons. Le métier des amans est de chan-

» ter & d'être joyeux, & nul autre ne
» doit s'en mêler. Quiconque néglige
» d'aimer, ne peut jamais valoir beau-
» coup. Si le roi Alphonſe, plein de
» raiſon & de vertu dans toutes ſes ac-
» tions, approuve mon dire, peut-il ſe
» diſpenſer d'être amoureux ? ne ſe fera-
» t il pas aimer ſincérement de telle da-
» me, aſſortie à la ſupériorité de ſon
» mérite ? Quoique éloigné de l'arbre
» qui lui fait trouver tant de plaiſir en
» amour, qu'il n'en abandonne pas tous
» les fruits : il peut réparer la perte qu'il
» a faite. Je dirois bien ce qui en eſt
» au juſte ; mais j'ai peur de m'attirer
» de grandes querelles. Si je n'ai point
» mal employé mes peines, j'eſpère en
» avoir *bonne récompenſe*. Ils en feront
» fort affligés, ceux qui m'ont fait per-
» dre les faveurs & les plaiſirs, que je
» retirois ſoir & matin de mon métier,
» & auxquels j'ai tant de regret. «

Il parle ſans doute de ſon métier de

jongleur. On voit que, s'il a perdu de ce côté-là par les intrigues de ses envieux, il compte se dédommager par d'autres intrigues dont il n'ose révéler le mystère.

Quelques pièces de Calvo respirent l'amour des combats. C'étoit, autant que la galanterie, le goût du siècle; & les chants d'un troubadour pouvoient redoubler l'ardeur martiale. En 1253, Alphonse X entreprit de soutenir d'anciennes prétentions sur l'Aquitaine. Au bruit de cette expédition, notre poëte fit un sirvente pour l'exhorter à se mettre incessamment en marche. Il promet de célébrer sa valeur.

» Les Gascons seront bien forcés de » lui obéir, sans quoi il les jettera en » prison, les livrera aux tortures & à la » mort. Voyons-le marcher contre eux » avec une puissance trop redoutable, » pour qu'ils osent tenir la campagne. » Voyons-le combattre avec tant de

» bravoure, briser, renverser, embrâser
» tant de murailles & de tours, qu'il les
» force à venir implorer sa miséricorde.
» S'il veut ressembler à son pere (S. Fer-
» dinand), il a beaucoup à travailler:
» car jamais prince ne fut plus affable,
» ne fit tant de conquêtes, & ne fut ins-
» pirer tant de respect. S'il ne lui res-
» semble ou ne le surpasse pas, que de
» reproches on pourra lui faire! Mais je
» ne crains point cette humiliation pour
» lui: il brûle d'acquérir de la gloire. «

ENVOI.

» Roi de Castille, puisque vous en
» avez le pouvoir & que Dieu vous le
» permet, signalez-vous par des con-
» quêtes. «

Les princes en général n'y avoient alors que trop de penchant; & on ne pouvoit leur donner de conseil plus pernicieux au genre humain. Mais Alphonse étoit moins guerrier que le poëte ne le vouloit. Il termina cette entreprise,

en cédant ſes droits à ſa ſœur Eléonore, qui épouſa Edouard I roi d'Angleterre.

Calvo, dans deux autres ſirventes, l'exhorte à la guerre contre les rois d'Aragon & de Navarre. La liberté avec laquelle il lui reproche ſes inclinations pacifiques, eſt conforme aux mœurs du tems.

» Je me plais aux cris des gendarmes. » Quand je ſuis monté ſur un fier che- » val, & couvert d'une belle armure, » je ſuis auſſi léger au choc des trou- » pes, que les favoris des ſeigneurs dans » les converſations de l'antichambre.

» Je voudrois donc que le vertueux » roi Alphonſe fût parti de ſes royau- » mes. Car il ſe laiſſeroit alors gouver- » ner par de braves perſonnages. Les » flatteurs & les courtiſans ne ſervent » de rien dans les occaſions périlleuſes. » Le cœur & la volonté leur manquent » pour les beſoins les plus importans.

» Mais il me semble trop endormi, à
» mon grand respect. J'en vois ses gens
» découragés & consternés ; & si dès-à-
» présent que l'affaire commence à peine,
» il ne ranime les siens ; il peut lui en
» arriver tel malheur, qu'il feroit beau-
» coup dans la suite s'il le réparoit en
» dix années. «

» Alphonse, roi de Castille & de
» Léon, ne croyez pas les méchans, qui
» craignent de risquer leur vie & de
» perdre leur repos. Ils aiment mieux,
» dans leurs maisons, avoir de bons mor-
» ceaux & de bons vins, que de se fati-
» guer à prendre des châteaux, des villes
» & des provinces. «

C'est à-peu-près de la sorte, j'imagine, que les bardes inspiroient à nos aïeux l'ardeur des combats & la passion des conquêtes. S'ils avoient su leur inspirer de même les vertus sociales & pacifiques, il y auroit eu sans doute moins de héros, mais plus d'hommes humains. Du reste,

on trouve toujours de nouveaux exemples, de cette franchise hardie, que les poëtes conservoient, jusques dans les cours, malgré leur rôle de courtisans. Quelle en pouvoit être la cause? d'une part, la considération dont ils jouissoient; de l'autre, la manière de vivre des princes, qui, moins puissans qu'aujourd'hui, en imposoient moins & se familiarisoient davantage.

Nous ignorons combien de tems Boniface Calvo vécut auprès du roi de Castille, & s'il fréquenta d'autres cours. Nostradamus dit, sur le témoignage d'Hugues de Saint-Césaire, qu'Alphonse l'envoya au comte de Provence, qui lui fit épouser une demoiselle de la maison de Vintimille. Il ajoute que le moine des Iles d'or introduit la Philosophie parlant ainsi de ce troubadour : *Je prie tous ceux qui verront les œuvres de Boniface Calvo de ne pas prendre la peine de les corriger; parce que moi, qui suis la Philosophie, j'ai*

reconnu ce Boniface pour un grand maître dans l'art poétique. Et quiconque s'avisera de retoucher & de corriger les pièces qu'il a faites, je prononce qu'il doit être réputé ignorant, fou, téméraire, & mon ennemi.

On se doute bien que la philosophie étoit alors assez ignorante, & qu'elle n'en étoit que plus altière dans ses jugemens.



LXXIX.

PIERRE BREMOND-RICAS-NOVAS ou RICHARD DE NOVES.

Nous joignons ici ces deux noms, parce que, ſelon Creſcimbéni, ils déſignent le même troubadour, dont Noſtradamus a donné la vie ſous le nom de Richard de Noves. Le témoignage de cet hiſtorien eſt toujours ſuſpect. Rapportons néanmoins les principaux traits de ſon récit, ne pouvant puiſer en d'autres ſources.

Richard fut de la noble famille des ſeigneurs de Noves en Provence, quelques-uns diſent de Barbantane. Il ſe diſtingua par ſa valeur; & quoique ſes peres euſſent été partiſans de la maiſon de Baux contre celle de Barcelone, il s'attacha au dernier Raimond-Bérenger

comte de Provence. Il le célébra dans plusieurs chansons. Après sa mort, il fit son éloge funèbre, qu'il alloit réciter chez les seigneurs ; & il gagna ainsi beaucoup d'argent. Dans cet éloge, il attaquoit la maison d'Anjou, & représentoit la Provence malheureuse de tomber sous la domination françoise. Ses amis lui persuadèrent qu'il couroit de grands risques par une telle imprudence. Il les crut, & cessa de chanter. Richard a écrit contre l'usurpation de plusieurs terres par les gens d'église, surtout de celle de Noves & de Barbantane par les évêques d'Avignon. Le comte de Provence, selon Hugues de Saint-Césaire & le moine des Iles d'or, l'avoit fait *clavaire* de son palais (gardien des clefs,) emploi qui étoit honorable avec de bons appointemens : il mourut vers l'an 1270. Un autre auteur assure que les officiers du pape avoient voulu le faire jeter, tout vivant, dans un puits très-profond

château de Noves, où l'on avoit
utume de précipiter les eccléſiaſtiques
rpris en adultère; (peut-être, parce
'il avoit écrit contre les uſurpations de
Egliſe.)

Tel eſt en ſubſtance le narré de Noſ-
adamus. Les pièces de Pierre Bremond-
Licas-Novas n'y ont aucun rapport; &
os manuſcrits ne contiennent aucun
claircissement ſur ſa vie. Tout ce que
nous pouvons affirmer, c'eſt qu'il étoit
Provençal & contemporain de Sordel.
Le ſirvente de ce dernier ſur la mort de
Blacas lui a fourni l'idée d'une pièce ſur
le même ſujet, la plus curieuſe de ſon
recueil.

» Blacas a été célébré par Sordel &
» Bertrand d'Alamanon. Ces deux poë-
» tes n'ont partagé que ſon cœur; moi,
» je vais partager ſon corps entier entre
» les différentes nations.

» J'en donne un quartier aux Lom-
» bards, aux Allemands, à ceux de la

» Pouille, de la Frise, & aux Braban-
» çons. Je les invite à venir à Rome
» *adorer* le corps saint. Je veux que l'em-
» pereur y fasse une chapelle, où le mé-
» rite, la joie, le plaisir & les chants
» soient bien servis. « (Il souhaite appa-
remment que Frédéric II s'empare de
Rome, & se venge de la persécution des
papes.)

» Je donne un autre quartier aux
» François, aux Bourguignons, à ceux
» de Savoie & du Viennois, aux Auver-
» gnats, aux Bretons, & aux vaillans
» Poitevins ; car ils sont généreux. Et si
» les *couards* Anglois y vont faire leur
» prière, quelque mauvais qu'ils soient,
» ils deviendront bons. Il faut que le
» corps soit placé en lieu religieux ; que
» le roi à qui appartient Paris, le garde
» bien des coquins ; & il s'en trouvera
» parfaitement. « (Le reproche de lâ-
cheté fait aux Anglois tombe sans doute
sur Henri III, trop foible pour recou-

rer ce que le roi Jean son pere avoit
erdu.)

» Je donne le troisième quartier aux
braves Castillans. Je les invite à le
» venir *adorer* avec les Gascons, les Ca-
» talans & les Aragonois, qui sont gens
» de mérite. Si le roi de Navarre y vient,
» qu'il sache qu'il ne le verra point, s'il
» n'est hardi & généreux; (Thibaut,
comte de Champagne & roi de Navarre,
que Sordel avoit déjà censuré.) » Le lion
» roi de Castille le tiendra en sa main,
» & le gardera bien par sa générosité;
» car c'est par une telle vertu que son
» aïeul se rendit illustre: (Ferdinand III,
digne petit-fils d'Alphonse IX.)

» Gardons le quatrième quartier pour
» nous autres Provençaux. Nous nous
» trouverions mal de tout donner.
» Mettons-le à Saint-Gilles. Que ceux de
» Toulouse, de Rouergue & de Béziers
» y viennent, s'ils veulent avoir du mé-
» rite.« (C'est pour animer Raimond VII

à recouvrer ſes domaines que la croiſa-
lui avoit ravis.

» Quant à la tête, je veux l'envoyer
» à Jéruſalem au ſoudan du Caire, s'il
» veut ſe faire baptiſer : autrement je la
» donne à Gui (inconnu), qui ſe main-
» tient en vertu parmi les païens. *Si le*
» roi d'Acre Conrad (fils de Frédéric II)
» y vient auſſi, qu'il ſe défaſſe de ſon
» avarice, qu'il ſoit brave & généreux. «

» Puiſque Dieu a pris l'ame de Bla-
» cas, maints bons chevaliers ſerviront
» ici ſon corps. «

Quoique imitateur de Sordel, dans cette pièce, Bremond le ſatiriſe dans quelques autres. Il lui dit que ſes vers, dont il tire tant de vanité, n'ont ni queue ni tête ; il l'accuſe de manquer de courage, de n'être pas bon au jeu d'amour, qu'il compare au jeu d'échecs par des alluſions allégoriques. » Un homme qui
» me veut du mal, dit-il ailleurs, a été
» obligé de s'enfuir de la Lombardie

pour ſa mauvaiſe conduite. C'eſt un faux jongleur, qui vit ici de ſa jonglerie. Je ne lui fis jamais d'injures, mais je lui en dirois volontiers. « Il ajoute, après différens reproches, que s'il mouroit, ſa femme ne le pleureroit pas; ce qu'elle prie bien Dieu, à ce qu'il croit, de lui envoyer telle maladie qui termine bientôt ſes jours. Enfin, comme Sordel s'étoit fâché apparemment de ces ſatires, il paroît ſe retracter dans un autre ſirvente, où il inſiſte avec ironie ſur tous les reproches qu'il lui a faits, en aſſurant qu'il dit le contraire à tout le monde. (Voyez SORDEL.)

C'eſt tout ce que les poéſies de ce troubadour, au nombre de dix-huit, peuvent avoir d'intéreſſant.



LXXX.

AUBERT DE PUICIBOT ou LE MOINE DE PUICIBOT.

Si les moines troubadours ne sont pas des exemples de vertu, c'est que le goût de la poésie supposoit ou produisoit, en général, le goût du monde & de la galanterie. Les vertus monastiques, trop rares dans une infinité de monastères, avoient besoin de la solitude & du travail : comment auroient-elles pu s'allier avec des objets, dont l'idée seule étoit capable de les éteindre ?

AUBERT, gentilhomme du diocèse de Limoges, fils d'un châtelain de Puicibot, fut mis dès son enfance dans un monastère, pour y être moine. La règle de S. Benoît avoit introduit cet usage dangereux. Elle admettoit des enfans, qu'on formoit aux exercices du cloître, qu'on

l'on y regardoit même comme enga-
és par la volonté de leurs parens. Parmi
es élèves se trouvoient nécessairement
lusieurs victimes, qui devoient maudire
eur sacrifice, dès que leur volonté pro-
re sentiroit la pesanteur d'un joug
orcé.

Le moine de Puicibot chercha d'a-
bord quelque ressource dans les lettres,
& surtout dans la poésie. Elles pouvoient
bien charmer de tems en tems ses en-
nuis; mais elles devoient irriter davan-
tage son amour de la liberté. Moins de
pareils travaux, ou amusemens, conve-
noient à son état, plus aussi le froc lui
devenoit odieux.

Selon nos manuscrits, la passion pour
les femmes le décida au changement;
selon Nostradamus, ce fut une de ses
parentes: elle lui rendoit de fréquentes
visites, & lui représenta que c'étoit grand
dommage de consumer honteusement
ses jours dans une telle prison; qu'il

vaudroit bien mieux rentrer dans le monde, où du moins il pourroit se rendre utile. Ces deux récits n'ont rien de contradictoire. Les conseils de la dame, flattant les désirs d'Aubert, devoient lui paroître la raison même.

Enfin il sortit de son couvent, & alla auprès de celui chez qui se rendoit, dit l'historien provençal, quiconque par courtoisie vouloit bien faire & acquérir de l'honneur; c'étoit le preux & vaillant chevalier Savari de Mauléon. Ce généreux protecteur l'équipa de chevaux, de harnois, d'habits, de tout ce qu'il falloit à un jongleur échappé du cloître. Allant ensuite par les cours, Aubert devint amoureux d'une belle & noble demoiselle. Il la trouva peu sensible; il ne manqua pas de s'en plaindre dans ses chansons, même avec peu de décence. La jalousie aigrit encore son chagrin, & voici comme il s'exprime:

» L'amour me fait vivre pour aug-

» menter mon tourment ; & moi, qui
» avois coutume de chanter, je ne fais
» que pleurer. Les beaux ſemblans trom-
» peurs de celle que j'aime me rendi-
» rent fou. Il n'y avoit pas un an que
» j'en étois épris, quand elle ſe livra à
» un autre amant. Je me repens d'avoir
» ſi mal choiſi ; mais je ne ſaurois étein-
» dre l'indigne feu dont je brûle. «

Une quinzaine de mauvaiſes chanſons qu'on a de lui, pleines de jeux de mots en ſtyle diffus & lâche, reſpirent tantôt la crainte, tantôt l'eſpérance, dont il étoit agité tour à tour.

Sa maîtreſſe lui ayant enfin déclaré qu'elle ne céderoit à ſes vœux, que lorſqu'il auroit été fait chevalier, & qu'il voudroit l'épouſer, il eut recours à Savari de Mauléon, dont il avoit beſoin plus que jamais. Celui-ci non-ſeulement l'arma chevalier, mais lui donna une maiſon, des terres & des rentes. Alors ſa maîtreſſe l'épouſa.

Les commencemens de leur union furent heureux. La ſuite l'auroit peut-être été de même, ſi Aubert de Puicibot ne s'étoit trop éloigné de ſa femme. Pendant un voyage qu'il fit en Eſpagne, elle fut vivement attaquée par un chevalier Anglois ; elle céda, elle ſe laiſſa emmener. L'Anglois, après l'avoir entretenue long-tems, la quitta un jour & diſparut. C'eſt ainſi que les corrupteurs ſont fidelles aux infortunées qu'ils ont ſéduites.

Aubert ne ſe doutoit de rien. Revenant d'Eſpagne, il paſſa par une ville où ſa femme, apparemment ſans reſſources, tiroit parti d'une beauté flétrie par le déshonneur. Il n'étoit pas lui-même ſcrupuleux ſur le devoir conjugal. Le ſoir, comme il cherchoit à ſe divertir, on lui indiqua la maiſon d'une pauvre femme, dans laquelle il trouveroit une fille très-jolie. Il y courut. Sa propre femme étoit cette fille. Malgré leur confuſion mu-

uelle, ils passerent la nuit ensemble. Mais le lendemain, il la força de se faire religieuse. Depuis ce tems, dit notre historien, il cessa de composer & de chanter; il renonça à toute espèce de plaisir.

Selon Nostradamus, il vendit tout ce qu'il avoit, pour se faire moine dans le monastère de Pignan, où il mourut en 1263. Cet auteur ajoute, d'après le moine de Montmajour, qu'il avoit voulu jeter sa femme dans le puits de l'Argencier, affreux précipice vis-à-vis des îles d'Hières, ou dans un autre goufre de Provence, dans lequel on jetoit anciennement les femmes convaincues d'adultère; mais que, touché de ses supplications, il se contenta de l'enfermer dans un cloître.



maître, continue à plaider la cause d'A-
tiphanon contre les lois du mariage;
l'appuie d'exemples tirés des roman
excellente source de corruption.

La dame répond enfin : » Puisq
» vous le voulez, perroquet, allez do
» dire à votre maître que je l'aimer
» constamment. Portez-lui pour gag
» cet anneau, & ce cordon tissu d'or,
» que je le prie d'accepter pour l'amou
» de moi. — On ne sauroit avoir u
» plus joli présent à porter : je cours le
» présenter à mon maître avec tous vos
» jolis complimens. »

Il part, & va rendre compte de son message. Il répete mot pour mot, à la manière d'Homère, tout ce que nous venons de lire. Ensuite concertant avec Antiphanon les moyens de l'introduire auprès de la dame, il lui propose de mettre le feu au toît du château. Les voilà tous deux en chemin. Le perroquet prend les devans. Il trouve la dame

dans le jardin, la salue, lui annonce l'arrivée de son maître. Elle représente que le jardin est fermé, que des sentinelles y font la garde toute la nuit : » Vous ne sauriez qu'y faire, dit le messager ; je le saurai bien, moi. Je vais » retrouver mon maître que j'ai laissé » auprès de la muraille. Je mettrai, si » vous le trouvez bon, du feu grégeois » au clocher & à la tour : tout le monde » accourra pour l'éteindre : ne perdez » pas un moment ; faites entrer Antiphanon. Vous pourrez vous entretenir » ensemble, & prendre tous les plaisirs » qu'il vous plaira. — Je ne demande » pas mieux ; fais-le venir bien vîte. « (La vertueuse femme !)

Le perroquet va rejoindre Antiphanon, qui l'attendoit à cheval, bien équipé. » Il n'y a pa de tems à perdre, lui » dit-il. Rendez-vous au plutôt à petit » bruit auprès de votre dame. « Antiphanon lui fait donner du feu grégeois

dans un vase de fer. Le perroquet le prend dans sa patte, & vole droit à la tour. Alors le chevalier se débarrasse de son armure, la laisse à côté de son cheval, & se rend au pied de la muraille. La dame, avertie par le perroquet, lui dit : » Prenez les clés du château sous » ce coussin, & quand vous aurez mis le » feu, ouvrez à votre maître. Voilà le » plus joli tour qui ait été joué, ajoute-t-elle fort contente.

Déjà le feu est à la tour, près des archives, en quatre endrotis. Aussitôt on entend crier par tout *au feu*. La dame, sans demander permission à personne, court à la rencontre de son amant, & s'abandonne à lui sans pudeur. Selon le poëte, ils croyoient être en paradis. Cependant on avoit éteint le feu à force de vinaigre. Le perroquet en pense mourir de peur pour Antiphanon. Il court au plus vîte l'avertir de quitter sa maîtresse. Antiphanon obéit avec

rand regret, & demande à la dame si elle ne veut rien lui ordonner. » Je vous recommande sur toute chose, lui dit-elle en se jetant à son cou & le baisant par trois fois, » de faire toutes » les plus belles actions que vous pour» rez. «

Il est plaisant de trouver cette leçon morale à la suite d'un tel adultère. L'auteur y ajoute une moralité bien différente :

» Ceci a été fait par Arnaud de Car» cassès qui a aimé beaucoup de dames ; » & pour corriger les maris qui veulent » garder leurs femmes : il vaudroit bien » mieux les laisser aller où il leur plaît ; » c'est le parti le plus sûr. «



LXXXII.

RAIMOND DE MIRAVALS.

Ce troubadour étoit un chevalier de Carcassonne, qui n'avoit que le quart de la terre de Miravals, si petite qu'on y comptoit à peine une cinquantaine de vassaux. Son mérite suppléa heureusement au défaut de fortune. Il se distinguoit, dit l'historien provençal, par son *bien trouver* & son *bien dire*; & parce qu'il savoit plus d'amour & de galanterie que personne, possédant au suprême degré le *jargon honnête & plaisant qui convient entre amans & maîtresses*. Avec cela, on pouvoit espérer de faire fortune.

Pierre II, roi d'Aragon, le vicomte de Bésiers, Bertrand de Seissac, & tous les premiers barons du pays, firent grand cas de Raimond de Miravals. Le comte

de Toulouse, Raimond VII, le chérit particulièrement; lui donnoit armes, chevaux, habits, & tout ce dont il avoit besoin; l'honora comme son maître dans la poésie provençale qu'il cultivoit; & lui permit de l'appeler son *audiart* ou son élève.

Toutes les grandes dames du canton ambitionnoient de se faire aimer de lui, parce qu'il pouvoit, mieux qu'aucun autre, leur assurer par ses vers la célébrité. » Il fut amoureux de plusieurs, » dont les unes lui firent du bien, les » autres du mal; il y en eut qui le » trompèrent, & à qui il rendit la pa» reille; mais il ne trompa jamais les » honnêtes & loyales dames, quelque » peine qu'elles lui fissent souffrir: il cher» cha toujours à leur plaire; & si on ne » croit pas qu'il eut jamais aucun bien » d'elles, mais le trompèrent toutes. » Il vouloit avoir la réputation d'être bien traité de quelques-unes, & attribuoit à

LXXXII.

RAIMOND DE MIRAVALS.

Ce troubadour étoit un chevalier de Carcassonne, qui n'avoit que le quart de la terre de Miravals, si petite qu'on y comptoit à peine une cinquantaine de vassaux. Son mérite suppléa heureusement au défaut de fortune. Il se distinguoit, dit l'historien provençal, par son *bien trouver* & son *bien dire*; & parce qu'il savoit plus d'amour & de galanterie que personne, possédant au suprême degré le *jargon honnête & plaisant qui convient entre amans & maîtresses*. Avec cela, on pouvoit espérer de faire fortune.

Pierre II, roi d'Aragon, le vicomte de Bésiers, Bertrand de Seissac, & tous les premiers barons du pays, firent grand cas de Raimond de Miravals. Le comte

de Toulouse, Raimond VII, le chérit particulièrement ; lui donnoit armes, chevaux, habits, & tout ce dont il avoit besoin ; l'honora comme son maître dans la poésie provençale qu'il cultivoit ; & lui permit de l'appeler son *audiart* ou son élève.

Toutes les grandes dames du canton ambitionnoient de se faire aimer de lui, parce qu'il pouvoit, mieux qu'aucun autre, leur assurer par ses vers la célébrité. « Il fut amoureux de plusieurs, » dont les unes lui firent du bien, les » autres du mal ; il y en eut qui le » trompèrent, & à qui il rendit la pa- » reille ; mais il ne trompa jamais les » honnêtes & loyales dames, quelque » peine qu'elles lui fissent souffrir : il cher- » cha toujours à leur plaire ; & si on ne » croit pas qu'il eut jamais aucun bien » d'elles, mais le trompèrent toutes. » Il vouloit avoir la réputation d'être bien traité de quelques-unes, & attribuoit à

dans les combats.) Il se plaint d'être méprisé cependant, quoique depuis plus de deux ans & cinq mois on l'eût retenu par un baiser.

Enfin, las d'une constance stérile, & soupçonnant madame de Cabarès d'accorder ses faveurs à quelque autre, il rompit avec elle, pour s'attacher à Gemesquia, femme du comte de Minerve, jeune, jolie, qui n'avoit jamais, dit notre historien, ni trompé ni été trompée.

Quelque tems après, éclata l'intrigue de sa première maîtresse avec le comte de Foix. Elle en fut déshonorée ; & Pierre Vidal lui même, un de ses adorateurs, la décria dans une chanson. Miravals la plaignit d'abord, fut tenté ensuite d'en dire du mal comme les autres ; & finit par une vengeance plus honteuse, qui donnera mauvaise idée de son caractère.

Résolu de rendre tromperie pour

tromperie, il affecta de défendre envers & contre tous la réputation de madame de Cabarès. Elle fut charmée de son zèle. L'ayant fait venir, elle l'en remercia les larmes aux yeux; ajoutant que, si elle n'avoit pas répondu à son amour, ce n'étoit point par l'effet d'une autre passion; qu'elle avoit voulu seulement que l'attente lui rendît le plaisir plus cher; qu'elle voyoit avec joie que les faux bruits répandus contre elle n'avoient point altéré sa fidélité; qu'elle renonçoit pour lui à tout autre amour, lui abandonnoit son cœur & sa personne, & le prioit de la défendre toujours.

Le poëte, encore moins scrupuleux que la dame, saisit l'occasion; & après avoir usé des droits qu'elle lui donnoit sur sa personne, la quitta outrageusement pour retourner auprès de la comtesse de Minerve. Il se vante dans une chanson d'avoir trompé celle qui l'avoit

trompé, ajoutant que c'est la seule vengeance qu'il soit permis de prendre avec les dames. Tout honnête homme rougiroit aujourd'hui d'une pareille vengeance.

Deux aventures cruelles que Miravals essuya, paroîtront une juste récompense de sa fausseté. Il devint éperdûment amoureux d'une dame de Lombès, nommée Azalaïs, femme de Bernard de Bassaison, habile coquette, qui voulant être célébrée par ses vers, lui faisoit des agaceries dont il fut la dupe. L'historien dit que tous les barons de la contrée, entre autres le vicomte de Bésiers, le comte de Toulouse & le roi d'Aragon, frappés des éloges qu'il prodiguoit à cette dame, aspiroient à s'en faire aimer. Pierre II, roi d'Aragon, résidoit souvent à Montpellier, ayant épousé l'héritière du seigneur. Il envoya messages & joyaux à la belle Azalaïs; il témoigna une extrême envie de la voir. Miravals lui ména-

ꝛa une entrevue, l'accompagna à Lom-
ès, & le conjura de lui rendre de bons
ffices auprès de la dame.

Le roi agit pour lui-même. Bien ac-
:ueilli par madame de Baſſaiſon, il la
›*ria d'amour*, il la trouva ſi complaiſante
qu'ils paſſerent enſemble la nuit. Toute
la cour en fut informée le lendemain.
Miravals, pénétré de confuſion & de
douleur, quitta la dame, le prince, &
ſe plaignit amèrement de leur perfidie.
Selon l'hiſtorien, Azalaïs ſe perdit d'hon-
neur en le trompant. Ces ſortes de per-
fidies étoient néanmoins fort communes.
Nous en allons voir un nouvel exemple,
qui ſuppoſe la plus étrange dépravation
des mœurs.

Une dame de Caſtres, qu'on appe-
loit la belle Albigeoiſe, veuve d'un riche
Vavaſſeur; pleine d'eſprit, de ſavoir &
de courtoiſie; recherchée en mariage
par Olivier de Saiſſac, un des grands
barons du pays; feignit de vouloir con-

soler Miravals de ses chagrins, le pr
pour son chevalier & serviteur, & devin
la divinité dont il chantoit les perfec-
tions. Le poëte lui représentant un jour
ses soins assidus, & la suppliant de les
récompenser, elle répondit : » Mon des-
» sein n'est pas de vous faire plaisir d'a-
» mour, à moins que vous ne vouliez
» m'épouser, pour que rien ne puisse
» rompre notre union. Mais vous avez
» une femme. Voyez si vous ètes résolu
» de la répudier. «

Cette proposition, & encore plus la suite de l'aventure, contrastent singuliè-rement avec la courtoisie dont on loue la dame. Quand l'historien n'auroit écrit qu'un conte, il en résulteroit de terribles conséquences sur la morale de son siècle.

Soit que la belle Albigeoise parlât sérieusement, ou non, Miravals prit la chose au sérieux, promit de faire un divorce pour l'épouser, & avec une con-

ce aveugle, se hâta d'exécuter son
jet. Sa femme se nommoit Gaudei-
ça. Elle avoit du talent pour la poé-
& pour la danse. Elle en devoit, ce
able, plaire davantage à un trouba-
ur. Point du tout. Ce fut un prétexte
séparation.

De retour dans son château, Miravals
i dit : » Je ne veux point d'une femme
qui fait des vers comme moi. C'est
assez d'un poëte dans un ménage.
Préparez-vous à retourner chez votre
pere. En un mot, je ne veux plus de
vous pour femme. « Gaudeirença ai-
noit un chevalier nommé Brémon, qui
étoit l'objet de ses chants. (On passeroit
au mari de l'avoir attaquée par cet en-
droit.) Elle affecta un air fâché, & ré-
pondit qu'elle en informeroit ses parens
& ses amis. Elle n'eut rien de plus pressé
que de mander à Brémon de venir, pro-
mettant de l'épouser & de le suivre.
Enchanté de cette nouvelle, il arriva

douleur. En butte aux plaisanteries de tout le monde, il fut pendant deux ans comme un homme dont la raison est troublée.

Un de ses amis même, Hugues de Mataplana, baron de Catalogne, fit sur cette aventure un sirvente que nous n'avons point, & qui le blessa au vif. Miravals y répondit par une autre pièce, où il dit que Mataplana l'a mis en train de faire des vers durs & piquans. » Il » m'a attaqué brusquement & sans me » faire défi sur une chose où il n'y a » point de ma faute..... Aucun cour- » tois Catalan ne me contestera, ce » qu'honneur nous enseigne, qu'un hon- » nête chevalier doive abandonner une » dame, capable de se laisser corrompre » à prix d'argent. «

L'envoi est à madame Sancha, maîtresse de Hugues : le poëte lui recommande de châtier ce baron des folies qu'il a dites, & ajoute que c'est à sa

considération

confidération qu'il ne le charge pas plus
vivement.

On n'imagineroit pas qu'une nouvelle maîtresse pût s'offrir d'elle-même à Miravals. C'est pourtant ce qui arriva. Une noble dame, nommée Bruniſſens de Cabarès, dont le mari étoit frere ou parent de cet autre ſeigneur de Cabarès, qui avoit épouſé la célèbre Loba de Penautier, écrivit au troubadour pour lui faire des avances, en le conſolant & l'exhortant à reprendre ſa belle humeur. » Si vous ne voulez pas venir, lui » dit-elle, j'irai vous chercher, & je vous » ferai tant d'amour, que vous ne me » ſoupçonnerez point de tromperie. « Il faut convenir que les dames jouent ici un rôle bien éloigné de leur caractère.

Miravals, un peu moins crédule, après avoir été tant de fois trompé, célébra néanmoins ſa bonne fortune par une chanſon qui n'a rien du tout de remarquable.

Il paroît que la croiſade contre les Albigeois prévint les ſuites de cette aventure. Tout étoit en proie à la fureur des croiſés. Le comte de Toulouſe (Raimond VII) ſe tenoit enfermé dans ſa capitale. Une foule de malheureux couroient y chercher un aſyle. Miravals s'y réfugia lui-même ; pénétré de la plus vive douleur, dit l'hiſtorien provençal, de ce que les bonnes gens dont Raimond étoit ſeigneur & maître, les dames & les chevaliers avoient été tués & dépouillés. Ses infortunes particulières, la perte de ſa femme, de ſes maîtreſſes, de ſon propre château, ſuffiſoient bien pour l'accabler de triſteſſe & d'inquiétudes.

Le roi d'Aragon vint à Toulouſe voir ſa ſœur Eléonore, mere du comte. Il conſola de ſon mieux cette princeſſe, le comte, & toutes les bonnes gens de la cour & de la ville. Il promit à Raimond de lui faire recouvrer Beaucaire & Car-

assonne, à Miravals de lui faire rendre on château, à tous les Toulousains de es relever de leurs désastres. On peut observer que Pierre d'Aragon s'étoit signalé auparavant par des ordonnances terribles contre les Albigeois : il ne fut sensible qu'à cet affreux spectacle d'oppression.

Malgré une espèce de serment qu'avoit fait notre troubadour, de ne plus chanter jusqu'à ce qu'il fût remis en possession de son château, des promesses si agréables lui inspirèrent une chanson, où il vante la beauté & les grâces de madame Eléonore, la meilleure des dames, pour qui son cœur s'étoit secrettement enflammé, & à qui il n'avoit jamais osé faire *semblant d'amour*. Il envoya cette chanson au roi, en lui disant que s'il reprenoit Carcassonne, il seroit comblé d'honneur; qu'il se rendroit par-là aussi redoutable aux François (principaux croisés,) qu'il l'avoit été aux Sa-

rasins : il lui rappelle sa promesse concernant son propre château, & celle de faire rendre Beaucaire à son *audiart*, le comte de Toulouse. Cette pièce est d'un style très-naturel & d'une versification très-coulante.

Toutes les espérances s'évanouirent à la fameuse bataille de Muret, où le roi d'Aragon perdit la vie en 1213. Les comtes de Toulouse & de Foix ne firent plus qu'une foible résistance. Dépouillés de leurs états par Simon de Montfort, en vertu des excommunications du pape, ils furent contraints de se réfugier en Aragon. Miravals les y suivit, & mourut à Lérida chez les religieuses de Cîteaux. Nostradamus n'a connu aucune particularité de sa vie. Crescimbéni parle seulement de l'aventure de la belle Albigeoise.

Il nous reste quarante-huit pièces de ce troubadour, presque toutes galantes: nous allons tirer des autres pièces les

faits qui nous ont paru les plus remarquables.

I.

Le poëte déclame dans un sirvente contre la paix que le roi d'Aragon fit en 1209 avec les rois de Castille & de Navarre. En Espagne, encore plus qu'ailleurs, l'esprit de discorde règnoit entre les rois, & ne laissoit respirer les peuples que par intervalles. Les muses n'auroient pas dû souffler le feu de la guerre.

» Je m'étonne que le roi d'Aragon, » dont j'entens dire du bien à tout le » monde, & dont toutes les actions sont » applaudies (compliment d'adulateur), » fasse maintenant des trèves & des trai- » tés de paix..... S'il veut accroître sa » réputation, il ne doit point s'accom- » moder..... La jeunesse est faite pour » la guerre & la chevalerie : la paix ne » convient qu'à la vieillesse. Je l'ai vu » jadis prendre la défense du comte San- » che, qu'il fit passer en Provence. Il

» ne doit donc pas l'abandonner, qu'il
» ne lui ait fait restituer la terre que lui
» enleva son oncle, le plus méchant de
» ses voisins. Il fera une mauvaise paix,
» tant qu'il ne remettra pas le comte
» en possession de trente châteaux qu'il
» tient de lui en fief. «

Cette maxime odieuse, Que *la paix ne convient qu'à la vieillesse*, paroît du moins appliquée ici à la défense d'un opprimé; sans quoi le troubadour passeroit pour un Tartare.

II.

Dans une tenson avec Bertrand, il s'agit de la supériorité de mérite entre les Lombards & les Provençaux. Nos manuscrits ne désignent les Italiens en général que sous le nom de Lombards; & l'on sait que le nom de Provençaux étoit commun à tous ceux qui parloient la langue provençale, c'est-à-dire, aux peuples du midi de la France.

Miravals demande à Bertrand, quelle

tion vaut le mieux pour la valeur, bonne chère & la libéralité; des Lombards ou des Provençaux ? Bertrand préfere les Lombards: il trouve en eux de bons chevaliers, francs & courtois, & aimant la dépense.

MIRAVALS.

» Les Provençaux sont meilleurs guer-
» riers, plus braves & plus magnifiques:
» ils ont enlevé à Simon de Montfort
» sa terre, pour venger la mort de leurs
» seigneurs, & rendre à leur légitime
» comte son domaine. «

BERTRAND.

» Simon fit grand'peur aux Proven-
» çaux à Beaucaire, quoiqu'ils eussent
» deux fois plus de monde que lui; leur
» garnison se rendit honteusement: ainsi,
» ce n'est point par la bravoure qu'ils
» l'emportent sur les Lombards. «

MIRAVALS.

» Les Provençaux valent deux fois
» mieux. Outre la bravoure, ils ont la

» magnificence : ils donnent chevaux &
» *destriers*, ils régalent somptueusement;
» au lieu que chez les Lombards, si l'on
» n'y portoit point d'argent, on risque-
» roit de mourir de faim. «

BERTRAND.

» Vous détournez la question, & chan-
» gez la thèse. Les Provençaux, à la
» vérité, donnent beaucoup de chevaux,
» de draps & d'argent ; on est fort bien
» régalé chez eux : mais les Lombards,
» quoique plus économes, leur sont su-
» périeurs à la guerre. «

MIRAVALS.

» Les Provençaux sont supérieurs en
» tout : ils ont d'excellens troubadours
» pour faire des vers, chansons, tensons,
» sirventes, descorts ; ils ont des dames
» charmantes, dont une seule vaut dix
» des marquises & grandes dames de
» Lombardie. «

BERTRAND.

» C'est mal vous défendre les Lom-

» bards ne se soucient point de cet avan-
» tage; & vous devez bien savoir que,
» de ces dames que vous vantez tant,
» viennent les tromperies qui font nour-
» rir à leurs maris des enfans dont ils ne
» sont pas les peres. «

Nostradamus suppose que ce Bertrand, si zélé pour l'Italie, est Bertrand d'Alamanon. Mais celui-ci étoit un provençal fort attaché à son pays. Comment lui attribuer une telle prédilection pour des étrangers? D'autre part, on a sujet de s'étonner que Miravals défende si mal les Provençaux sur l'article de la bravoure. Jugeoit-il que les victoires des croisés étoient une trop forte preuve contre eux, malgré quelques avantages que venoit de remporter le comte de Toulouse? ou bien, vouloit-il les aiguillonner par la honte à mieux venger les malheurs des Albigeois? Toujours est-il sûr que les Italiens ne leur étoient point supérieurs à cet égard.

III.

La pièce ſuivante, adreſſée au jongleur Bayonna, nous apprend comment les troubadours du premier ordre protégeoient les jongleurs ſubalternes, & leur ménageoient la bienveillance des ſeigneurs.

» Quel démon te poſſéde, de ne pas » trouver ce ſirvente à ton gré ? Tu as » bien perdu : il t'auroit valu de la cour » de Narbonne un cheval, avec une » ſelle de Carcaſſonne, une lance à ban» derole, une cotte d'armes & un bou» clier. Je te vois pauvre & mal vêtu; » mais je te tirerai de la misère, par le » moyen d'un ſirvente qui te vaudra » mieux que robes & deniers. Vas t'éta» blir dans le Carcaſſonnois. Je ne te » nommerai point tous les preux barons » que tu y trouveras : il y en a tant de » ſi courtois, qu'on ne ſauroit à qui » donner la préférence; & tu y ſeras » bien récompenſé. Vas enſuite plus

» avant, à Carcassonne même, voir
» Pierre Rogier de Cabarès. S'il ne te
» donne pas ton salaire, je te le payerai
» au double. Puis tu iras chez Olivier,
» qui te donnera des robes de beau &
» fin drap de Carcassonne. (Les manufactures y étoient donc déjà florissantes.)
» Ne t'arrête point, & va trouver Montesquiou, qui te fera bon visage : car
» il n'y a pas homme plus affable. Il te
» donnera un cheval bon à la course &
» aux joutes avec de jolis habits d'été.
» Puis vas chanter des sirventes, & encore plus de chansons, au seigneur
» Bertrand de Seissac. Tu ne sortiras pas
» de chez lui les mains vides ; & quoiqu'il n'aime guère à donner, tu en
» auras pour l'amour de moi un cheval
» de belle encolure. Hâte-toi d'aller encore auprès d'Aimeri de Narbonne,
» qui te tirera de la pauvreté en te faisant présent d'un beau cheval blanc
» avec sa bride & sa housse. «

Il paroît donc que les seigneurs enrichissoient de présens ces hommes, faits pour amuser les cours. Miravals dit ailleurs au même Bayonna : » Voici le » troisième sirvente que je fais pour toi. » Tu as déjà tiré des deux autres beau- » coup d'or & d'argent, beaucoup de » vieux harnois de guerre, de bons & » & de méchans habits, & comme si ce » n'étoit pas assez, tu veux faire encore » de nouveaux fonds. « Il l'assure que le roi d'Aragon, *le plus preux des preux*, le remettra en équipage ; il l'exhorte enfin à s'introduire auprès du roi Alphonse, (Alphonse IX roi de Castille, mort en 1214.)

IV.

Dans une pièce du même genre, le troubadour donne des avis à un soldat, sergent d'armes, nommé Forniers, au sujet de la profession de jongleur qu'il vouloit embrasser.

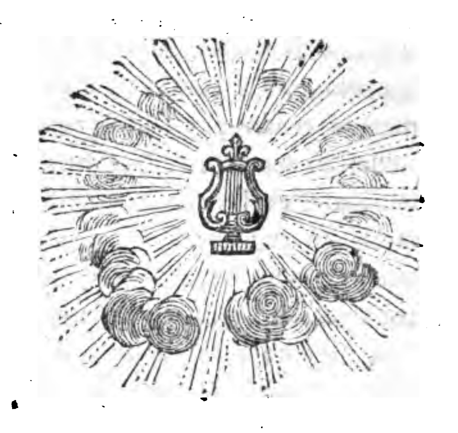
» Forniers, j'entens dire que vous

êtes venu vers moi pour vous instruire. Puisque Dieu vous a inspiré l'envie de quitter les soldats, il faut bien que » vous appreniez les façons qui conviennent parmi les honnêtes gens. » Pour que vous preniez l'état de chanteur, vous devez d'abord oublier les » lances & les dards ; & promettre aux » hospitaliers & aux moines de ne plus » piller leurs maisons ni leurs grains. » Avec cela, il faut que vous oubliiez » grand nombre d'autres péchés, que » commettent ces larrons de sergens ; » les indignes juremens que vous faisiez, » lorsque vous étiez resté sans un sou » auprès d'une table de jeu. Tous ces » vilains reniemens, quittez-les, mon » ami ; car c'est un péché horrible. Je » ne sais pas encore, quand vous aurez » changé d'état, de quel côté vous tournerez. Mais je veux que vous alliez » de ma part saluer le seigneur Raimond (comte de Toulouse), qui a

» tant de mérites. Soyez sûr que vous
» ne sortirez pas de chez lui sans être
» bien équipé. Au cas qu'il vous de-
» mande ce que vous avez fait, & d'où
» vous venez, ne manquez pas de lui
» dire que vous avez été chez Azalaïs,
» cette dame aimable qui donne de
» l'esprit aux sots, de la raison aux fous,
» & ôte l'un & l'autre à ceux qui en
» ont le plus. Jongleur, soyez égale-
» ment pourvu de sagesse & de folie;
» car trop de sagesse nuit dans le mon-
» de. « Singulière morale, après des ex-
hortations chrétiennes !

Le moine de Montaudon, dans la satire des troubadours, dit : » Miravals
» de Carcassonne compose de bonnes
» chansons, & donne souvent son châ-
» teau aux dames; il n'y passe pas un
» mois de l'année; il n'y tient pas fête
» au premier du mois : ainsi celui qui
» le prend, ne lui fait pas grand tort. «
La plaisanterie porte sur ce que Mira-

als affecte de dire ſouvent à ſes maî-
reſſes, qu'il tient d'elles ſon cœur &
on château en fief. N'eſt-il pas ſurpre-
ıant que le ſatirique ne lui ait reproché
que de vivre chez les autres?



LXXXIII.

GUILLAUME-PIERRE DE CASALS.

Ce troubadour eſt inconnu. On peut conjecturer qu'il étoit de la même famille noble qu'un Bérenger de Caſals, qui aſſiſta comme témoin en 1209 à un acte d'hommage rendu par le ſeigneur de Fenouillet au vicomte de Narbonne *.

Nous avons de lui douze pièces, la plupart d'une galanterie triviale, d'un ſtyle affecté, & où il exprime en termes peu honnêtes, le ſuccès de ſes amours. Dans un ſirvente plus curieux, il dit, après des déclamations vagues :

» On voit des nobles perſuadés qu'il » ſuffit, pour acquérir de l'honneur, » d'élever de ſuperbes édifices, de parler

* Hiſt. du Languedoc, tome 3, p. 220.

» haut, & de faire les mauvais plaisans.
» Tout cela n'est que fausse monnoie.
» Je ne puis souffrir un noble qui n'est
» point amoureux, une dame qui n'est
» point affable, un jeune gentilhomme
» qui n'aime point à rendre service, une
» demoiselle qui ne répond pas d'une
» façon polie, un riche avare, un jon-
» gleur désagréable, un fanfaron qui
» menace tout le monde, un homme qui
» va par-tout étalant ses titres & ses
» qualités. «

Une tenson de ce troubadour fera connoître ses sentimens, pour ne pas dire ceux de son siècle, sur la générosité, par laquelle on cherchoit moins à faire le bien, qu'à faire parler de sa bienfaisance.

Casals demande à Bernard de la Bartanéa: » Lequel préféreriez-vous de re-
» cevoir par-tout de beaux & riches pré-
» sens, qui vous seroient donnés de bonne
» grace & de bon cœur; ou d'être en

» état de donner, mais de ne trouver
» qu'ingratitude parmi tous ceux à qui
» vous auriez fait du bien ? « Bernard
préfere le premier parti, parce que c'est une cruelle duperie que d'obliger des ingrats; Casals préfère le second, à cause de l'honneur qu'on acquiert par la générosité. » Si j'étois riche, je donnerois
» à toutes mains, pour faire dire par-
» tout : *Voilà cet homme si libéral, qui ne*
» *refuse personne.* Et si ceux que j'obli-
» gerois n'en étoient pas reconnoissans,
» j'aurois du moins l'estime de ceux qui
» seroient témoins de ma générosité. «

Avec ce beau motif, on se faisoit souvent un mérite même de piller, pour avoir de quoi fournir à ses orgueilleuses profusions. La générosité aime la gloire, mais elle sait mieux placer les bienfaits.



LXXXIV.

AIMERI DE SARLAT.

SARLAT, riche bourg du Périgord, fut la patrie de ce poëte, aussi ingénieux dans ses compositions, disent nos manuscrits, que galant dans ses amours. Deux chansons que nous avons de lui, prouvent en effet qu'il avoit de l'esprit, du goût & du sentiment.

Dans la premiere, il dit de sa maîtresse: » Plus je l'aime, plus elle me rebute; » elle est aussi peu à moi que je suis en- » tièrement à elle. Tantôt elle fait la sé- » vère envers ses autres amans; & tantôt » c'est moi qu'elle maltraite; ensuite, » pour me faire crever de dépit, elle rit » & folâtre avec eux. Je souhaiterois, » puisque mes poursuites sont inutiles, » qu'elle fît l'essai d'un autre amant. Mais » qu'ai-je dit? J'aime bien mieux être

» malheureux que de la voir l'amie d'un
» autre..... Je ne voudrois pas même
» qu'elle aimât le roi d'*Aragon*, ce
» prince si accompli. «

Il envoie sa chanson à Montpellier, & l'adresse à un seigneur nommé Guillaume, qui vraisemblablement étoit le fils du second lit de Guillaume VIII, seigneur de Montpellier, dont la fille unique du premier lit avoit épousé Pierre II roi d'Aragon. Pierre, dégoûté de sa femme, & voulant la répudier, céda à son beau-frere toutes ses prétentions sur la seigneurie de Montpellier *.

Aimeri, dans la seconde chanson, se plaint de n'oser découvrir son amour, tant il respecte le haut rang & le mérite de celle qu'il aime. Il charge ses yeux de parler pour lui. La pièce commence par une description du printems, en vers doux & harmonieux, où il peint le vert

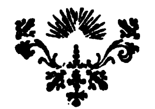
* Voyez Hist. du Languedoc, t. 3.

aissant des feuillages, les amours des
oiseaux, & leurs gazouillemens à l'aspect
du soleil *.

Nostradamus fait de ce troubadour un
gentilhomme de Philippe le Long, lorsqu'il n'étoit que comte de Poitiers; &
lui donne pour maîtresse une dame
d'honneur de la comtesse. Nous croyons
que c'est un anachronisme de plus de
cent ans, mais qui ne doit pas étonner
dans Nostradamus.

---

* *Quan si cargo 'l ram de vert fueill,*
E l'augelet uns, dui e trei
Penson d'amor & de dompnei,
En contra 'l rai s'en fan guarrueill,
Comens mon chan ab' lo tems de dousor, &c.



LXXXV.

AUSTAU D'ORLHAC.

Ce troubadour n'eſt connu que par une pièce, unique en ſon genre ; elle annonce un homme furieux des calamités produites par les croiſades. Il pleure la mort du roi S. Louis, ſi ardent à ſervir Dieu ; il maudit les croiſades, & le clergé promoteur de la guerre ſainte ; il maudit Dieu même qui pouvoit la rendre heureuſe ; il voudroit que les chrétiens ſe fiſſent mahométans, puiſque Dieu eſt pour les infidelles ; il oppoſe la voie droite que tenoit S. Pierre aux mauvaiſes ruſes que pratique le pape ; il invective contre le pape & les prêtres, qui font tout pour de l'argent ; enfin, il voudroit que l'empereur ſe croisât avec les François pour combattre le clergé, *qui a fait périr la chevalerie, & qui ne ſonge qu'à dormir.*

Une pareille invective, mêlée d'impiétés groſſières, malgré l'empire des préjugés ſuperſtitieux, prouve jusqu'à l'évidence combien les abus en fait de religion ſont funeſtes à la religion même. On ouvre les yeux ſur les maux dont ils ſont la ſource ; on s'indigne que ces abus aient été prêchés comme des devoirs ; on ſe déchaîne non-ſeulement contre les prêtres, dont l'intérêt ou l'ignorance les a conſacrés, mais contre le chriſtianiſme, dont les vrais principes les condamnent. Si Auſtau étoit tombé avec ſa pièce dans les mains de l'inquiſition, il ne pouvoit échapper au feu. Les inquiſiteurs auroient cru glorifier & affermir la foi par ſon ſupplice. Qui leur auroit dit : Vos cruautés religieuſes donneront lieu à d'autres impies de maudire le nom chrétien ; auroit probablement été puni de même comme blaſphémateur. Nous voyons maintenant ce qu'il en eſt.

LXXXVI.

BERTRAND CARBONEL ou BERTRAND DE MARSEILLE.

SELON Noſtradamus, (car nous ne trouvons point ailleurs la vie de ce troubadour) Bertrand étoit des vicomtes de Marſeille. Dans ſa jeuneſſe, il paroiſſoit ſans eſprit, lourd, inſenſible ; mais la ſociété des femmes lui donna des idées & du ſentiment. Amoureux d'une demoiſelle de qualité, la fille de Bertrand de Porcelet, ſeigneur du bourg d'Arles, il devint poëte pour elle. Pluſieurs bonnes chanſons qu'il compoſa en ſon honneur furent inutiles. Elle épouſa un gentilhomme de la maiſon d'Eiguières ; & le troubadour au déſeſpoir ſe fit moine à l'abbaye de Montmajour. La dame d'Eiguières étant morte à la fleur de l'âge,

àge, il mit sur son tombeau cette épitaphe:

Pleurez, filles, & vous, femmes fécondes; car le soleil de votre honneur est perdu. Avant d'achever son cours naturel, il a disparu dans l'ombre où finissent les femmes éloquentes.

Nous remarquons une double erreur dans le récit de Nostradamus. Les Carbonels étoient gentilshommes, mais non des vicomtes de Marseille. On voit par les pièces mêmes de Bertrand qu'il étoit vassal du seigneur de Berre, de la maison de Baux. Il parle d'un vicomte de Marseille. Or sous le règne du dernier Raimond Bérenger, comte de Provence, les Marseillois s'érigèrent en république, ayant racheté de leurs vicomtes la portion d'autorité qu'ils avoient dans la ville. Ainsi il a dû fleurir vers le commencement du treizième siècle; & par conséquent sa maîtresse ne peut être morte en 1310.

Du reste, plusieurs chansons du troubadour expriment tendrement les rigueurs d'une beauté qu'il aime. » Elle
» ne répondit rien, l'autre jour, à la
» déclaration que je lui fis de ma flamme.
» Ce silence mit dans mon cœur un dé-
» sordre affreux, semblable à celui d'un
» vaisseau dont la tempête a brisé les
» mâts & le gouvernail...... Plus on
» est grand, plus il y a de générosité à
» écouter les humbles prières du pauvre.
» J'espère donc qu'elle ne sera pas in-
» flexible, malgré la disproportion du
» rang...... Je la prie de me mettre
» à l'épreuve; car rien n'est si agréable
» que les épreuves entre amis & amies
» de leurs sentimens mutuels..... L'a-
» mour ne considère ni l'or ni l'argent,
» mais la discrétion, la gaieté, l'hon-
» neur, & le sage mélange de la folie &
» de la raison. Si je manque des biens
» de la fortune, je suis riche de ces der-
» niers trésors..... Que j'ai souffert des

maux de l'amour! mais il m'en eſt arrivé mille biens. Ce n'eſt donc pas » un péché que l'amour, quand on s'y » gouverne ſagement. Le véritable & » pur amour éteint la convoitiſe, donne » aux plus faux un cœur loyal & cour- » tois, dégoûte les fous de leur folie.... » Si je vaux quelque choſe, ſi je fais » heureuſement des vers, c'eſt à vous, » madame, & à l'amour que je dois en » rendre grâces. Je tiens de vous tout ce » que j'ai. «

Un jour, trouvant ſa maîtreſſe endormie, il la baiſa ſur les yeux. Elle en fut irritée, elle éclata en reproches & en menaces. Ses rigueurs enfin lui laiſſerent ſi peu d'eſpérance, qu'il exprima ainſi la réſolution où il étoit de s'en ſéparer:

» Tel qu'un homme, qui a trouvé » dans ſon champ un coffre qu'il croit » rempli d'or, & dont la confuſion eſt » accablante, lorſque l'ayant ouvert il » le trouve vide; je fus tranſporté de

» joie, madame, croyant avoir trouvé
» en vous un cœur plein de ſincérité &
» de franchiſe ; mais en découvrant au-
» jourd'hui tout le contraire, ma dou-
» leur répond à la joie que j'eus d'a-
» bord...... J'irai donc ailleurs cher-
» cher une dame de bonne foi, à la place
» de celle qui m'a trompée & que je
» quitte. C'eſt l'uſage de ne point aimer
» qui ne nous aime point, de tromper
» qui nous trompe, de jouer le même
» jeu qu'on nous joue. «

Les réſolutions des amans ſont flottantes ; & lorſqu'ils croient leurs chaînes rompues, ils craignent quelquefois encore la liberté. Un dialogue ſingulier entre Carbonel & ſon cœur peint cette ſituation inquiète & pénible.

» Pourquoi (demande-t-il à ſon cœur)
» me faire aimer, avec tant de paſſion,
» une beauté qui rejette mon homma-
» ge ? C'eſt une grande folie de pour-
» ſuivre ce qu'on ne peut obtenir : ſépa-

rons-nous d'elle. — Non, Bertrand, je veux que tu aimes cette beauté. Souffre & demande grace : elle fait ce qui convient à une dame. «

» Un maître est fou (réplique Carbonel,) de ne pas croire son serviteur » qui lui donne un bon conseil. Je vous » en ai donné un de bonne foi : dès que » vous refusez de le suivre, vous n'êtes » guère sage. — Si je suis fou, ton sort » n'en est pas meilleur. Je vois ton esclavage ; tu n'en peux sortir que par le » secours de merci : il faut donc avoir » recours alors à la soumission & à la » prière. «

» Tu ne m'entends pas, mon cœur ; » songe que tu portes les mêmes fers » qui m'enchaînent, & que nous avons » même intérêt à les rompre. — Hélas ! » nos liens sont trop forts pour être brisés. Je sens, moi, que je ne puis me » délier, & que rien ne le peut au monde, si ce n'est la dame qui nous cap-

» tive. Il faut donc ſubir le joug, Ber-
» trand. «

Les envois des chanſons galantes de ce troubadour ſont au comte de Rhodez, au roi de Caſtille & à ſon ſeigneur de Berre, *le plus vaillant des hommes qui portent ceinture, & le ſoutien de la valeur comme je le ſuis des chanſons.*

Il gémit dans une complainte ſur la mort d'un troubadour déſigné par les lettres initiales P. G. (peut-être Pierre Guillem.) » Mes éloges, dit-il, ne peu-
» vent répondre à ſes bonnes qualités.
» Il ſut être ſot avec les ſots, trompeur
» avec les trompeurs, & ſage avec les
» ſages. « Quelle perfection! Il le loue enſuite de ſon habileté à réſoudre les queſtions les plus difficiles à entendre: il prie Dieu de l'aſſocier à ſa gloire; il dit enfin qu'il n'aima jamais aucun de ſes parens autant que cet ami.

Deux ſirventes contre les déſordres du clergé, en général, *qui va toujours*

échant le bien, & faisant tout le mal s'il peut, semblent inspirés par les mêmes raisons qui avoient soulevé les Vaudois, les Albigeois, &c. & qui ébranloient par-tout la puissance du sacerdoce.

» Ah! faux clergé, traître, menteur, » parjure, voleur, débauché, mécréant, » tu commets chaque jour tant de désor» dres publics, que le monde en est dans » le trouble & la confusion. S. Pierre » n'eut jamais rentes, ni châteaux, ni » domaines; jamais il ne prononça ex» communications ou interdits: il tint » droite la balance d'équité. Vous ne » faites pas de même, vous qui pour de » l'or excommuniez sans raison; vous » qui nous mettez des empêchemens, » dont on ne peut se tirer qu'à force » d'argent. Qu'on ne croie pas que je » censure tous les ecclésiastiques. Il y en » a de bons. Qu'on ne croie pas que » cette restriction vienne de la crainte

» qu'ils m'inſpirent. Mais je voudrois
» qu'ils fiſſent la paix entre les rois;
» qu'ils paſſaſſent la mer l'année pro-
» chaine; que le pape fût avec eux; &
» qu'ils remiſſent en joie toute la chré-
» tienté....... Ils refuſent de donner
» pour notre Seigneur leurs riches habits
» de couleur, & leur vaiſſelle d'ar-
» gent..... Que Dieu les exempte de
» mal, comme ils ſont exempts d'orgueil
» & d'ambition; comme ils n'ont aucune
» ardeur pour le bien de ce monde &
» pour le jeu d'amour. Hélas! ils n'ont
» pas d'autre Dieu..... Je trouve tant
» de gens d'égliſe qui brillent par leur
» magnificence, & qui marient à leur
» neveu la fille qu'ils ont eue de leur
» commère! J'en vois d'autres qui n'ont
» que l'hypocriſie en partage; & avec
» leurs faux airs de dévotion, on ne
» ſauroit découvrir par quel artifice ils
» amaſſent toutes leurs richeſſes. «

Un doyen de l'égliſe de Marſeille, un

gentilhomme, un ouvrier ſont déchirés par d'autres ſirventes du troubadour. La ſatire générale peut être utile, pourvu qu'elle n'outre pas les choſes ; mais la ſatire perſonnelle ne ſert communément qu'à ſatisfaire la paſſion d'un auteur.



LXXXVII.

BERTRAND DE GORDON.

L'HISTOIRE parle d'un BERTRAND DE GORDON, qui servoit Simon de Montfort au siége de Toulouse, en 1217 *. Sa maison étoit une des plus illustres du Querci. Ce Bertrand fut peut-être notre poëte. Nous n'avons de lui qu'une tenson, où il paroît s'énoncer en grand seigneur. Pierre Raimond, avec qui il dispute, lui répond avec la plus grande hardiesse, jusqu'à lui dire des injures. Mais on a vu plusieurs troubadours prendre cette liberté à l'égard des princes mêmes, & Raimond étoit du métier, ainsi que Bertrand.

BERTRAND.

» Il n'y a rien de bon en toi, Pierre

* Hist. du Languedoc, t. 3.

» Raimond ; ton esprit est des plus min-
» ces, ton savoir ne vaut pas deux ange-
» vins (monnoie d'Anjou). Je tiens pour
» imbécille quiconque te fait bien ou
» honneur. Quelque métier que tu sois
» venu faire auprès de moi en ce pays,
» je ne te donnerai rien. «

RAIMOND.

» Seigneur, vous êtes un lâche & un
» poltron au milieu de vos voisins. Vous
» n'avez ni pain, ni vin, ni or, ni ar-
» gent. Vous n'avez que choses grossiè-
» res & désobligeantes à dire. Au lieu
» que moi, j'ai un très-honnête & très-
» bon métier ; & si je n'ai rien de vous,
» je trouverai beaucoup d'autres per-
» sonnes qui ne me laisseront pas man-
» quer. «

BERTRAND.

» J'ai eu bien peu de sens, Pierre,
» d'entrer en dispute avec vous ; qui
» faites un excellent métier, qui êtes bon
» & plaisez tant, dont l'équipage est

» magnifique & le chanter si gai ; vous
» enfin qui êtes le dernier des jongleurs
» à manquer, & le premier à bien
» faire ! «

RAIMOND.

» Seigneur, vous êtes si généreux &
» si noble, que vous donneriez en deux
» matins toutes les richesses de Paris.
» Vous aimez la joie & l'honneur ; &
» vous avez donné tant de preuves du
» plus grand courage ! Je ne connois
» point votre pareil en franchise, si j'ai
» mal parlé de vous, que tout le monde
» sache que j'en ai menti. «

BERTRAND.

» Voyez le vilain fripon, qui a cru
» que j'avois d'abord plaisanté, & qu'à
» présent je fais de bonne foi son élo-
» ge ; comme si son mauvais maintien
» me plaisoit ! Si jamais je lui entendis
» proférer une bonne parole, ou pro-
» noncer un bon vers, que jamais celle
» que j'aime ne me baise & me parle. «

RAIMOND.

» Vous êtes toute l'année dans la
» tristesse & la misere. Qui célèbre vos
» lâches actions se déshonore ; & plus il
» vous traitera honorablement, plus il y
» perdra de son honneur. «

Cette pièce me paroît peindre, d'une manière assez naturelle & piquante, les écrivains mercenaires qui changent de ton au gré de l'intérêt, & tantôt vomissent les injures, tantôt prodiguent les flatteries, selon qu'on les traite bien ou mal. Les jongleurs devoient être fort sujets à ce défaut.



LXXXVIII.

BERTRAND DE PARIS DE ROUERGUE.

On peut conjecturer qu'il est le même BERTRAND DE PARIS, qu'on trouve parmi les seigneurs qui assistèrent comme témoins, en 1197, au serment prêté par les habitans de Moissac à Raimond VI, comte de Toulouse *. Un sirvente seul nous reste de lui. Je n'en parlerois point ici, tant il est médiocre, s'il ne pouvoit encore servir à faire connoître comme on traitoit les jongleurs. Il s'adresse à Gordon, jongleur du troubadour.

» Si je le pouvois, je vous rendrois » beau & bon ; mais je vois que j'y » perds ma peine, & je veux que vous

* Voyez Hist. du Languedoc, t. 3.

» alliez chercher un autre maître. Vo» tre ignorance vous égare & vous con» fond. «

Suit un long détail de faits hiſtoriques & romaneſques, que le jongleur devroit ſavoir & qu'on le ſoupçonne d'ignorer. Ce genre d'érudition ne l'auroit pas rendu fort habile. Enfin Bertrand l'envoie à la comteſſe de Rhodez, & au ſeigneur de Canillac dont il fait l'éloge.



LXXXIX.

GUILLAUME FIGUEIRA ou FIGUIÉRA.

GUILLAUME FIGUEIRA, fils d'un tailleur de Toulouse, exerça d'abord la profession de son pere. Témoin des horreurs qu'avoit produites la croisade contre les Albigeois, dont sa patrie étoit encore la victime, il se retira en Lombardie, où il se fit jongleur. Soit que la nécessité ou le génie le jetât dans cette carrière, nous verrons bientôt des preuves de son talent. Ennemi des grands & des nobles, qu'il fuyoit par haine de la tyrannie, il ne voulut jamais fréquenter que les bourgeois & les gens du peuple. Il couroit souvent les cabarets & les mauvais lieux; montrant une humeur sombre dès qu'il voyoit des gens de cour, les déchirant par ses vers, &

affectant de les mettre au-dessous de la populace. Les injustices du clergé, surtout de la cour de Rome, lui avoient inspiré une haine vive & implacable; qui se déploie avec autant d'aigreur que de liberté dans ce sirvente, où il exagère sans doute les désordres, dont on voyoit des exemples trop communs.

» Je sais qu'on me voudra du mal de » ce que je fais un sirvente contre *cette* » *gent* fausse & mal-apprise de Rome, » qui est la source de toute décadence; » mais je ne saurois différer. Je ne m'é- » tonne point que le monde soit dans » l'erreur. C'est vous, trompeuse Rome, » qui y semez le trouble & la guerre. » Votre cupidité vous aveugle, & vous » tondez de trop près la laine de vos » brebis.

» Si le *saint Esprit, qui prit chair hu-* » *maine*, écoute mes vœux, je te briserai » le bec, Rome, en qui toute la perfidie » des Grecs est réunie. Rome, tu traînes

» avec toi les aveugles dans le précipice;
» tu franchis les bornes que Dieu t'a
» données; car tu absous les péchés à
» prix d'argent, & tu te charges d'un
» fardeau plus fort qu'il ne t'appartient.
» Sache que ton indigne trafic & ta folie
» ont fait perdre Damiette. (Cette ville fut rendue au soudan d'Egypte en 1221, par l'obstination impérieuse du légat Pélage, qui ne voulut jamais consentir à un traité dont les croisés étoient contens.)

» Dieu te confonde, Rome, qui rè-
» gnes avec tant de méchanceté. Rome
» de mauvaises mœurs & de mauvaise
» foi, je sais que, par l'amorce de tes
» *faux pardons*, tu livres à la persécu-
» tion la noblesse françoise; tu as éloi-
» gné de Paris le bon roi Louis VIII,
» tu es cause de sa mort. (C'est le pape Honorius III qui engagea ce prince à faire le siége d'Avignon, où il mourut, selon quelques auteurs: selon l'opinion

la plus probable, il mourut peu de mois après.)

» Rome, tu fais peu de mal aux Sa» rasins; mais tu fais un grand carnage » des Grecs & des Latins. Tu établis » ton siége au fond de l'abîme & de la » perdition. Que Dieu jamais ne te par» donne le pélerinage que tu fis à Avi» gnon; (entreprise de croisade, sous prétexte de l'hérésie des Albigeois.) » Sans sujet, tu mis à mort un peuple » innombrable. Tu prends des routes » tortueuses; & mal se conduit, qui» conque veut suivre tes traces. Que les » démons puissent t'emporter au feu de » l'enfer!

» Rome, tu te fais un jeu d'envoyer les » chrétiens au martyre. Mais dans quel » livre as-tu lu que tu doives exterminer » les chrétiens?.... Comme une bête » enragée, tu as dévoré les grands & les » petits. Que le brave comte Raimond » vive encore deux ans, il fera repentir

» la France de s'être livrée à tes impof-
» tures. Tes crimes ſont montés ſi haut,
» que tu mépriſes Dieu & ſes ſaints. Ta
» tyrannie éclate par l'injuſtice que tu
» fais au comte Raimond. Que Dieu
» l'aſſiſte, & lui donne la force de tondre
» & d'écorcher les François, & de faire
» un pont de leurs cadavres en les com-
» battant. (Les foudres du pape & les
armes françoiſes l'emportèrent ſur tous
les droits de Raimond VII.)

» Rome, je me conſole par l'eſpéran-
» ce que, dans peu, tu auras une mau-
» vaiſe fin. Si le loyal empereur (Frédé-
» ric II) ſe conduit bien & fait ce qu'il
» doit, je t'aſſure que nous verrons
» bientôt tomber ta puiſſance..... Si
» ton pouvoir n'eſt détruit, le monde
» eſt renverſé. Rome, c'eſt à tes cardi-
» naux qu'on doit imputer tes crimes:
» ils ne ſongent qu'à vendre Dieu & ſes
» amis. La fauſſeté, l'opprobre & l'infa-
» mie règnent dans ton ſein. Tes paſteurs

» ſont faux & trompeurs ; & leurs ſec-
» tateurs ont perdu l'eſprit.

» Rome, tu emploies mal tes peines, » en diſputant à l'empereur les droits de » ſa couronne, en le frappant d'anathê- » mes, en accordant des pardons à ſes » ennemis. De tels pardons, contre l'é- » quité, ſont vains & honteux. (Ils ne laiſſerent pas de nuire beaucoup à Frédéric.)

» Rome, vous avez une mauvaiſe » tête, auſſi-bien que l'ordre de Cî- » teaux, d'avoir commandé à Béziers » une tuerie ſi effroyable..... Sous les » dehors d'un agneau, avec un regard » ſimple & modeſte, vous êtes au dedans » un loup raviſſeur & un ſerpent cou- » ronné. « (Le ſac de Béziers par les croiſés, qu'animoit un légat moine de Cîteaux, eſt célèbre dans l'hiſtoire des Albigeois.)

On croiroit d'abord que c'eſt ici l'ouvrage de quelqu'un de ces malheureux

par la pièce suivante, opposa cette apologie ou cette récrimination à la satire de Figueira.

» Je ne puis souffrir d'entendre les faussetés qui me blessent, & j'exhalerai le chagrin dont elles pénètrent mon cœur. Qu'on ne s'étonne point de la guerre que je déclare à l'imposteur mal appris, assez présomptueux pour calomnier & étouffer toute action louable. Il a été bien téméraire de mal parler de Rome........ Dieu, écoute ma prière. Que ceux qui ont mauvaise langue, & déchirent la loi de Rome, soient confondus!......

» Rome, je suis affligée de vous voir en butte aux traits des méchans.... C'est la folie des fous qui a causé la perte de Damiette..... Je ne doute point que vous ne rameniez toute la France dans la voie du salut......

» Ceux-là sont pires & de plus mauvais cœur que les Sarasins, qui, misé» rables

» rables hérétiques, ſouhaitent que ceux
» d'Avignon, au lieu d'aller en paradis,
» aillent au feu d'enfer. Et Rome a eu
» raiſon de renverſer leurs eſpérances.
(C'étoit ſe damner, ſans doute, que de ſoutenir ſon prince, injuſtement perſécuté ſous prétexte d'héréſie!) » Hiver &
» été, Rome, on doit lire votre loi, &
» ne s'en écarter jamais.

» Rome! cet impoſteur fait bien voir
» à ſes diſcours injurieux & inſenſés, que
» ſa foi ſuſpecte eſt de Toulouſe.....!
» Mais ſi le brave comte abandonne
» cette foi ſuſpecte, tout le mal ſera
» réparé. Rome! que le grand roi, ſei-
» gneur de juſtice, donne mauvaiſe iſſue
» aux faux Toulouſains; car ils tranſ-
» greſſent tous ſes commandemens. Si le
» comte Raimond s'appuie encore ſur
» eux, je ne fais plus aucun cas de lui....!

» Rome! je me conſole de ce que le
» comte de Toulouſe & l'empereur ne
» valent plus rien, depuis qu'ils ſe ſont

» détournés de Dieu, qui fait déchoir à
» son gré leurs mauvais desseins, toutes
» leurs folles manœuvres.

» Rome! j'espère que votre puissance,
» & la France ennemie de toute voie
» inique, feront tomber l'orgueil & l'hé-
» résie. Maudits soient les faux héréti-
» ques, qui ne craignent aucun vice, &
» ne croient aucun des mystères!

» Rome! vous savez qu'on leur échap-
» pe difficilement, si l'on s'amuse à les
» écouter. Ils tendent si bien leurs filets,
» que chacun s'y prend. Tous tant qu'ils
» sont méritent d'être pendus ou brûlés
» pour leur mauvaise vie. Il n'y a chez
» eux nulle vertu, nulle religion......
» Quiconque veut être sauvé doit sur le
» champ prendre la croix pour les dé-
» truire. Le Dieu du ciel va étendre son
» bras contre eux; & puisqu'il leur est
» contraire, il faut être ennemi de soi-
» même pour les écouter davantage.

» Rome, celui-là emploie follement

» ſes peines, qui lutte & diſpute contre
» vous; & je déclare que ſi l'empereur
» ne ſe range pas de votre côté, il dés-
» honorera ſa couronne. Mais on trouve
» aiſément de l'indulgence auprès de
» vous, lorſqu'on avoue ſes fautes, &
» qu'on en eſt repentant.

» Rome! que le roi de gloire, qui,
» par le pardon accordé à Madeleine,
» nous remplit de confiance, faſſe mou-
» rir dans les ſupplices ordonnés contre
» les hérétiques, le fou enragé qui dé-
» bite tant de fauſſetés! «

Ce vœu & cette façon de raiſonner, étonneroient moins dans la bouche d'un inquiſiteur, tel qu'Izarn, que dans celle d'une dame. Cependant il étoit aſſez naturel, que les femmes ſuiviſſent alors, plus qu'en d'autres tems, les impreſſions du faux zèle, & les principes de ceux qu'elles écoutoient comme des oracles. Ils ne manquoient pas d'appeler indiſtinctement hérétique, quiconque oſoit

se récrier contre les désordres & les injustices de Rome : or un hérétique étoit un monstre abominable, qu'il falloit brûler sans miséricorde.

Deux autres sirventes de Figueira ont rapport à Frédéric II. Dans le premier, il le loue de ses expéditions en Italie pour les droits de sa couronne. Dans le second, il souhaite que la paix se fasse entre le pape & l'empereur, ce qui procureroit la ruine des Turcs & des Arabes ; il les taxe l'un & l'autre de trop d'opiniâtreté à soutenir leurs prétentions ; il prie Dieu de lui pardonner ses péchés, qu'il voudroit expier par le voyage d'outre-mer : mais son peu de bien l'empêche de partir ; il exhorte tous les braves guerriers à la croisade.

» Va-t-en, sirvente, dire au preux
» comte de Toulouse, que, puisque Dieu
» l'a mis en honneur plus que personne,
» il doit l'aller servir dans la Terre-sainte,
» où ce Dieu naquit. «

Ce poëte, ennemi de Rome, n'en étoit pas moins zélateur des croiſades : nouvelle preuve de ſa catholicité ; car un hérétique auroit il jamais approuvé des guerres prêchées au nom du pape, & des entrepriſes pour gagner ſes indulgences ?

Nous avons de lui une paſtourelle, auſſi pleine de naïveté & de graces, que la ſatire contre Rome l'eſt d'amertume & de fiel.

» L'autre jour, chevauchant ſur mon » palefroi par un tems clair & ſerein, je » vis devant moi une bergère jeune & » fraîche, qui chantoit joliment, & di-» ſoit d'un ton plaintif : *Hélas ! celle qui a* » *perdu la joie mene une vie bien malheu-* » *reuſe.*

» Je tournai bride auſſitôt de ſon » côté. Elle ſe leva ; graces lui en ſoient » rendues, la franche, bonne & belle » qu'elle eſt ! Elle s'avança vers moi ; & » moi ſur le champ de deſcendre, pour

» saluer celle qui me faisoit un si bon
» accueil.

» Gentille bergère, lui dis-je, vous
» plairoit-il de m'apprendre au vrai
» quelle est la chanson que vous chan-
» tiez tout-à-l'heure ? Je vous jure que
» jamais je n'entendis bergère chanter si
» bien.

» Seigneur, il y a peu de tems que
» j'avois à mon plaisir celui qui *m'afflige*.
» Mais il m'oublie maintenant, & se pas-
» sionne pour une autre. C'est de quoi
» je me plains ; & je chante pour *cal-*
» mer la douleur qui me tue.

» Bergère, je vous dirai franchement
» que la même trahison m'a été faite
» par une méchante que j'aimois fort.
» Elle a maintenant l'injustice de m'*ou-*
» blier pour un autre, que je voudrois
» avoir tué.

» Il ne tient qu'à vous, seigneur, de
» vous venger du vilain forfait de cette
» fausse dame ; & m'y voilà toute prête

» Si vous êtes d'accord avec moi, je
» vous aimerai toute ma vie. Changeons
» en joie & en plaisirs les chagrins que
» nous avons eus.

» Franche & aimable bergère, si
» vous y consentez, j'ai tout ce que je
» désire. Vous me tirez de tous mes naufrages, & me conduisez joyeusement
» à bon port.

» Seigneur, en vérité votre amour
» m'a si bien guérie, que je ne me souviens plus d'aucun de mes maux. Vous
» avez, le plus joliment qu'il se peut,
» dissipé tout mon chagrin. «



» ment de vous posséder, vous, ami,
» que je ne puis rendre sensible. Je n'ai
» de joie que dans l'illusion d'un pareil
» songe. Que vous dirai-je de plus? J'ai
» assiégé par toutes sortes de voies votre
» cœur impitoyable, sans que le mien se
» soit rebuté. Je ne vous le fais point
» dire; je vous le dis moi-même. Il n'y
» a plus de remède à mon mal. Je meurs,
» si vous ne voulez le guérir. Si vous me
» laissez mourir, *vous ferez un grand pé-*
» *ché devant Dieu & devant les hom-*
» *mes.* «

Les amans passionnés croient sans doute que Dieu & les hommes doivent juger au gré de leur passion.



X C I.

LE CHEVALIER DU TEMPLE.

Ce Templier, d'ailleurs inconnu, est l'auteur d'un sirvente, où il déplore, en termes fort libres, le mauvais succès des croisades contre les Sarasins, qui ont d'abord conquis Césarée, & forcé le château d'Assur défendu, dit-il, par tant de chevaliers, de sergens & de bourgeois. On lit dans l'histoire de Malte, qu'Assur, une des plus fortes places de la Palestine défendue par neuf cents chevaliers, fut emportée d'assaut en 1251.

» Dieu a donc juré de ne laisser vivre » aucun chrétien, & de faire une mosquée de l'église de Sainte-Marie; (église des Templiers à Jérusalem.) Et puisque son fils, qui devroit s'y opposer, » le trouve bon, il y auroit de la folie » à s'y opposer...... Dieu dort, tandis

» que Mahomet fait éclater son pou-
» voir..... Le pape distribue en Fran-
» ce des indulgences contre les Alle-
» mands, (contre la maison de Souabe.)
» Il montre bien ici sa convoitise : car
» la croisade va selon la croix des Fran-
» çois ; & l'on troque la croisade contre
» la guerre de Lombardie, par la per-
» mission des légats, *qui vendent Dieu &*
» *les indulgences.* (La monnoie de Fran-
ce étoit marquée d'une croix : cette
croix-là, selon le troubadour, étoit la
plus précieuse pour la cour de Rome.)
» Je voudrois qu'il ne fût plus question
» de croisade contre les Sarasins, puis-
» que Dieu les protége contre les chré-
» tiens. «

Le bon Templier raisonne à la ma-
nière des ignorans crédules, qui expli-
quent tous les événemens de la vie par
la protection & la vengeance immé-
diates du ciel, sans penser à l'influence
des causes secondes ; & qui semblent

quelquefois blasphémer, en même tems qu'ils débitent leurs dévotes rêveries. *Dieu dort, tandis que Mahomet fait éclater son pouvoir !* Les traits contre le pape portent sur la conduite que tenoit la cour de Rome. S'il étoit ordinaire aux Templiers de s'exprimer de la sorte, ce qui n'est point vraisemblable, l'abolition de leur ordre seroit moins difficile à concevoir.



XCII.

LE COMTE DE FOIX.

LES deux auteurs qui ont le plus écrit sur les troubadours, Nostradamus & Crescimbéni, n'ont pas connu l'illustre poëte dont nous parlerons dans cet article. Nos manuscrits ne renferment aucun détail de sa vie, mais nous y trouvons deux pièces curieuses, au sujet de la guerre que Philippe le Hardi déclara au roi d'Aragon.

ROGER-BERNARD III, comte de Foix, mécontent des entreprises de Pierre III d'Aragon, s'étoit ligué contre lui avec plusieurs de ses voisins. Il fut battu & fait prisonnier dans le comté d'Urgel. Sa captivité duroit encore, quand Philippe le Hardi, en conséquence de la bulle qui déposoit & anathématisoit le roi Pierre, entreprit en 1285

l'expédition malheureuſe où il devoit échouer *.

Le troubadour priſonnier s'en promit le meilleur ſuccès, & voulut le chanter d'avance. C'eſt ce que les poëtes haſardent fort imprudemment, ſurtout quand leur nom peut donner de la célébrité à leurs vers. Ceux du comte de Foix reſpirent une haine violente & barbare. Comme le pape avoit lancé l'interdit ſur l'Aragon, il traite ſes ennemis de *Patarins* & de *Tartarins*, noms uſités contre les hérétiques Albigeois ; & on le prendroit pour un bourreau de l'inquiſition, à l'entendre parler des ſupplices qu'il leur ſouhaite cordialement.

» Dans peu de tems, nous entendrons « crier *Montjoye*, (cri des François,) » au lieu du cri du roi d'Aragon. Notre » roi, qui n'a pas ſon pareil en mérite » & en gloire, veut déployer ſon éten-

* Voyez Hiſt. du Languedoc, t. 4.

» dard. Nous verrons par terre & par
» mer passer la fleur de lis ; de quoi je
» suis bien content.

» Les François, que personne au
» monde n'égale en valeur & en habi-
» leté pour la guerre, mèneront à Rome
» les Patarins. Quiconque se renommera
» de l'Aragon, sera, comme de raison,
» pris & *brûlé*. Leurs cendres seront
» jetées au vent, leurs ames emportées
» en enfer. Nous verrons les Tartarins
» crier sans pouvoir trouver de salut ;
» & leur seigneur, garotté & traîné de
» force comme un voleur. Ce ne sera
» pas le premier qui ait été puni en
» vertu du *purdon* (des indulgences) de
» la croisade. Tous ceux de sa maison
» & de son parti pourriront dans les ca-
» chots. «

Il est vrai que le pardon de la croi-
sade avoit fait inonder de sang le Lan-
guedoc, & brûler une foule d'innocens.
Mais c'étoit la croisade contre les Albi-

geois : un prétexte de religion en excitoit l'atrocité. Celle que Martin IV publia contre Pierre III, n'avoit pour objet que la politique. Cependant quelle fureur elle inspiroit au troubadour ! Les François se montrèrent en Espagne aussi furieux, pour gagner l'*indulgence*, que celui-ci le désiroit. Ils en furent bientôt punis par les revers de fortune.



XCIII.

CERCAMONS.

SELON nos vies manuſcrites, CERCAMONS fut un jongleur de Gaſcogne; il compoſa des vers & des *paſtourelles* à la manière antique; il courut le monde, tant qu'il put aller; & c'eſt ce qui lui fit prendre le nom de Cercamons. Ses pièces ſemblent indiquer cependant un chevalier de marque.

Quatre morceaux de lui ſur l'amour donnent lieu de croire qu'il participoit aux mœurs de l'antique chevalerie.

Il ſe plaint que les troubadours portent l'inquiétude dans le cœur des amans, des maris & des femmes, en publiant que l'amour eſt déchu; & par-là ils inſpirent aux maris la jalouſie, & aux femmes la terreur. Pour lui, quand il eſt devant la beauté qu'il aime, il n'oſe

s'expliquer ; il eſt ſur le point de perdre l'eſprit, quand il la quitte. Il prie Dieu de la conſerver, juſqu'à ce qu'il ait eu le bonheur de l'obtenir, ou de la voir ſe mettre au lit. Elle peut faire de lui un amant faux ou loyal, trompeur ou ſincère, vilain ou courtois, mécontent ou ſatisfait. (Où eſt donc ce bel amour tant vanté?) Il aſpire ſans ceſſe au bonheur de la voir ; & ſi elle l'honoroit d'un baiſer, il en auroit le cœur ſi fier, qu'il feroit la guerre à ſes voiſins : il deviendroit magnifique & libéral, il ſe feroit craindre & aimer, il fouleroit aux pieds ſes ennemis, il ſauroit bien défendre ſes châteaux, & nul homme de ſon rang ne la ſerviroit d'un plus grand courage.

Une des pièces de Cercamons renferme des traits hiſtoriques, mais avec trop d'obſcurité pour qu'on puiſſe en éclaircir le ſens. C'eſt un dialogue, où le premier interlocuteur ſe plaint que la

joie & les plaisirs semblent disparoître; l'autre lui répond : » Maître, ne vous » effrayez pas si les gens d'église ne » prospèrent point. Ils vont avoir pale- » frois & bonnes rentes ; car le comte » de Poitou arrive. . . . . & il viendra » de France beaucoup de bien. «

On peut conjecturer que ce comte de Poitou est Alphonse, frere de S. Louis, à qui le Poitou fut donné en apanage, & dont le troubadour cherchoit à se ménager la faveur.



XCIV.

CLARA D'ANDUSE.

CETTE dame troubadour, inconnue comme Donna Castelloza, nous a laissé comme elle une seule pièce, où regne la passion pour un amant, exprimée d'une manière vive & délicate.

» Les médisans, les esprits soupçon-» neux, destructeurs de la joie & de la » vertu, ont mis mon cœur dans une » vive agitation & dans une tristesse pro-» fonde. Leurs mauvais discours vous » obligent de vous éloigner de moi, » vous que j'aime par dessus toutes cho-» ses! J'ai perdu le plaisir de vous con-» templer ; j'en meurs de douleur, de » fureur & de rage.

» C'est en vain qu'on me reproche » mon amour. Non, rien ne peut aug-» menter la tendresse de mon cœur pour

» vous, ni l'ardent désir que j'ai de vous
» voir. Je n'ai point d'ennemis, tant
» odieux me soient-ils, qui ne me devien-
» nent chers, si je leur entends dire du
» bien de vous; & je me brouille avec
» mes meilleurs amis, s'ils m'en disent
» du mal.

» Ne craignez point, bel ami, que
» j'aie pour vous un cœur trompeur, que
» je vous change pour un autre amant,
» quand une centaine d'amoureux me
» prieroient d'amour. Oui, amour, qui
» pour vous me tient en sa puissance,
» veut que je vous réserve mon cœur:
» aussi ferai-je. Et si je pouvois dérober
» mon corps, tel l'a qui jamais ne l'au-
» roit.

» Ami, j'ai tant de douleur & de
» désespoir de ne vous voir pas, que
» lorsque je veux chanter, je pleure &
» je soupire. Que ne puis-je obtenir par
» ces couplets l'objet de mes vœux! «

XCV.

ARNAUD DANIEL.

ARNAUD DANIEL naquit dans le douzième ſiècle, au château de Ribeyrac en Périgord, de parens nobles & pauvres. Il eut peu de goût pour l'étude, & ſe livra de bonne heure à la paſſion des vers, qui ne ſuppoſe pas toujours le talent, & qui a toujours beſoin de culture.

De tout tems, il y a eu de fauſſes réputations, fondée ſur quelques jugemens particuliers, dont l'autorité prévaut ſans examen, juſqu'à ce qu'enfin la critique diſcute, la vérité perce, & le fantôme du préjugé s'évanouit. Telle a été la réputation d'Arnaud Daniel. Nul troubadour n'a reçu plus d'éloges des premiers auteurs italiens. Le Dante le célèbre pluſieurs fois, dans ſon traité

de l'Eloquence vulgaire *. Après avoir marqué les fins principales de la poésie, l'*honnête*, l'*utile* & l'*agréable*; il ajoute que l'agréable fut le partage d'Arnaud, & qu'il excella particuliérement à chanter l'amour. Il dit encore, à la fin du vingt-sixième chant du Purgatoire, que ce poëte manioit supérieurement sa langue; que ses vers tendres & sa prose en roman, surpassent tout ce qui avoit paru avant lui dans le même genre.

Pétrarque le nomme à la tête des poëtes provençaux les plus célèbres, en l'appelant le *grand maître d'amour*. Il l'a même imité en plusieurs choses; & dans une chanson, dont il termine chaque stance par le premier vers de quelqu'une de celles des fameux poëtes, il emprunte un vers de celui-ci, seul provençal à qui il fasse cet honneur **.

* Quelques savans d'Italie ont soupçonné que cet ouvrage n'étoit pas du Dante.

** On a disputé si ce vers étoit d'Arnaud

De

De pareilles autorités ont paru comme infaillibles aux italiens des siècles suivans, occupés du même sujet : ils ont fait d'Arnaud le prince du Parnasse provençal.

Cependant, à l'examen de ses pièces, on ne voit point ce que Dante & Pétrarque pouvoient y trouver de si merveilleux. Du moins est-il évident que plusieurs autres troubadours méritoient la préférence, soit par la fécondité de l'imagination, soit par les graces de style. Arnaud de Marveil, en particulier, que Pétrarque met au dessous de Daniel, nous paroît l'emporter sur lui à tous égards.

Rien n'a peut-être plus contribué aux succès de ce dernier, en des tems où l'on avoit si peu de goût, qu'un nouveau genre de composition, nommée *sestine*,

Daniel ; dispute qui ne mérite pas un examen. Voyez Crescimbéni.

dont il fut l'inventeur, & dont le mérite consistoit dans la difficulté de certaines combinaisons de vers, répétés dans un certain ordre. Ajoutez à cela une recherche curieuse de rimes, qu'il appeloit *caras rimas*, rimes riches ou difficiles. C'étoit de quoi se faire admirer, sinon des deux poëtes italiens, au moins d'un public ignorant, toujours prêt à s'extasier sur des inepties. Le moine du dixième siècle, qui, en l'honneur de Charles le Chauve, s'avisa de célébrer les chauves par un poëme de cent trente-six vers, où chaque mot commençoit par un C, eut sans doute des admirateurs. On ne pensoit guère qu'une difficulté vaincue est une perte de tems, lorsqu'il n'en résulte aucune beauté ni aucun avantage réel. Que Boileau apprenne à Racine l'art de rimer difficilement; Racine en sera plus parfait, seulement parce qu'il joindra la perfection de la rime aux véritables perfections du style.

Le ſtyle d'Arnaud ſe ſent, au contraire, d'une contrainte auſſi frivole que laborieuſe : il eſt fort obſcur. Selon le moine de Montaudon, poëte contemporain, dont nous parlerons ailleurs, *ſes chanſons ne valent pas une aiguille ; perſonne ne les entend.* Ce moine peut paroître ſuſpect, ayant écrit une ſatire contre les troubadours. Mais un autre contemporain, Hugues de Saint-Céſaire, cité par Noſtradamus, mérite bien moins de créance, quand il dit que la difficulté d'entendre Arnaud venoit de la profondeur & du ſublime de ſes penſées. Pour nous, malgré tous nos efforts, nous ne préſumons pas de l'avoir toujours entendu ; & nous ne citerons de ſes ouvrages que ce qui nous paroît ſuffiſamment éclairci.

Il y a dix-ſept pièces de ce troubadour. La plupart ſont des chanſons, adreſſées probablement à la femme de Guillaume de Bouville, dont il fut l'a-

mant : il la nomme ordinairement *mon bon esper* (mon bon espoir) ou *miels de ben* (mieux que bien). Le comte Raimond de Toulouse créa deux cents chevaliers dans la cour plénière qu'il tint en 1244, à son retour d'Italie. Parmi eux se trouve un Guillaume de Bouville, vraisemblablement fils ou petit-fils de cette dame *. Écoutons notre poëte.

» Le retour du printems, m'invite à » chanter ; & l'émail des prairies, à co» lorer mes chansons de toutes les nuan» ces que m'offrent les fleurs. Mais les » fleurs que je cueillerai auront pour fruit » l'amour, comme elles ont la joie pour » graine ; & leur parfum surpassera celui » que le mois de mai répand dans les » campagnes. « Que de subtilité à la place de la nature !

» J'aime la plus belle dame du monde. » J'ai fréquenté plusieurs cours ; je n'ai

* Voyez Hist. du Languedoc, t. 3. p. 449.

» vu nulle part tant de beauté. Le plai-
» sir que me font les *tentes* & *behones*;
(estrades & balcons où les dames assis-
toient aux tournois,) » n'approche point
» de celui que j'ai à la voir. C'est le seul
» plaisir cependant que j'aie auprès d'el-
» le. Encore m'a-t-il bien coûté. Mais
» je ne regrette pas des peines dont la
» récompense est si douce. *Je fais dire des*
» *messes, je fais brûler des cierges & des*
» *lampes*, pour me la rendre favorable;
» car elle est après Dieu l'objet de mon
» culte. Je préférerois le bonheur de lui
» plaire; à la possession des pays qu'ar-
» rosent l'Ebre, le Méandre & le Tigre,
» à toute la gloire d'Alexandre, à l'hon-
» neur d'être empereur ou pape. Oui,
» Pâris aima moins Hélène; Méléagre
» aima moins Athalante. « La simplicité
de faire dire des messes, pour le succès
d'une passion, peint au naturel la su-
perstition populaire.

» Tout mon amour est renfermé dans

» mon cœur : celle qui me l'a inſpiré
» l'ignorera toujours. Comment pour-
» rois-je l'en inſtruire ? *Éloigné d'elle,*
» *j'ai à lui dire cent choſes ; & quand je*
» *l'approche, je ne ſais par où commencer**.
» Je ſoupire donc en vain. Je la pourſuis
» avec la légéreté du lièvre : je n'avance
» pas plus que ſi j'avois la peſanteur du
» bœuf. Ce qui me fait tort, je le vois,
» c'eſt la dépravation du ſiècle : ſur mille
» amans, à peine en trouveroit-on deux
» fidelles. Puiſſent-ils ces faux amans,
» avec qui l'on me confond, prendre
» les coucous pour des colombes ! «
(Veut-il dire, ne rencontrer que des femmes inſenſibles ? nous le conjecturons, de la froideur naturelle qu'on attribue au coucou, & qui lui fait, dit-on, dépoſer ſes œufs dans le nid d'autres oiſeaux, ſurtout des pigeons ramiers.)

* Vis-à-vis de ces mots ſoulignés, une main moderne a écrit *Pétrarque* ; apparemment pour avertir que Pétrarque a dit la même choſe.

» Pour éviter les railleries de ceux
» qui se moquent de mon inutile constan-
» ce, il me vient une pensée : je pour-
» rois feindre d'être traité favorable-
» ment. On m'en croiroit ; car il n'est
» point de femme qui ne souhaite d'ac-
» corder, & qui n'accorde, quand on la
» presse comme il faut. « Ovide avoit dit la même chose. Des poëtes galans devoient-ils donc faire une satire injurieuse des femmes ?

Sans doute la dame fut offensée, & le témoigna par ses plaintes ; car il s'excusa, en protestant que ce n'avoit été qu'un jeu d'esprit. *Les Gascons*, ajoute-t-il, *ne sont point François* ; (trait singulier : il semble attacher au caractère du François la même idée que nous attachons à celui du Gascon.) Il ajoute :

» Après tout, quand ma faute seroit
» plus grande, je suis aussi digne de
» miséricorde que le bon larron. Si j'ob-
» tenois celle qui m'est chère, je l'aimer

» rois mille fois plus que jamais ermite,
» moine ou clerc n'aima Dieu. Je serois
» content, si j'étois sûr du moins de
» l'obtenir dans ma vieillesse. Que les
» années d'ici là me paroîtroient lon-
» gues! «

La dame lui avoit donné quelque espérance. Il s'en applaudit; mais il gémit sur l'éloignement du terme; il accuse le soleil de lenteur; il se compare au voyageur duquel le Pui-de-Dom (montagne d'Auvergne) paroît s'éloigner, à mesure qu'il croit s'en approcher davantage. On s'imagine presque entendre cet amant que la fameuse Ninon de Lenclos avoit promis de favoriser, quand elle auroit ses quatre-vingts ans accomplis.

Enfin arrivé au terme de ses vœux, il dit que l'amour le met en possession d'une dame, qui est autant à lui qu'il est à elle. Il la représente, tant cet amour étoit pur, sous l'emblême d'un château,

que l'on lui a donné sans l'assujettir à aucune redevance. Il voudroit seulement qu'on eût attaché à son franc-alleu un peu plus de revenu, comme quelques baisers ; & il craint de mourir au bout de l'an, s'il n'obtient pas cette faveur.

Voilà tout ce que les dix-sept pièces d'Arnaud Daniel offrent de plus intéressant. Nostradamus lui attribue d'autres ouvrages que nous ne connoissons point ; un chant intitulé, *Les rêveries du paganisme ;* une *Œuvre morale*, adressée à Philippe, roi de France ; & même des comédies & des tragédies, genre de composition certainement ignoré des Troubadours. Sur la foi du moine des Iles d'or, aujourd'hui inconnu, le même auteur parle d'une passion de notre poëte pour *Aluète*, dame d'Angle, qu'il chante sous le nom de Ciberna. Rien n'est plus douteux ni moins important.

Arnaud composoit les airs de ses chansons ; il se rend ce témoignage. C'est

apparemment la raiſon pourquoi les écrivains de ſa vie le mettent au nombre des jongleurs. La principale fonction de ceux-ci étoit de chanter les pièces des troubadours. Mais ils ſe mêloient quelquefois de poéſie ; & nos vies manuſcrites nous en offrent ici un exemple curieux, que Noſtradamus, Creſcimbéni & les autres, paroiſſent avoir ignoré.

Dans un voyage qu'Arnaud fit en Angleterre, il rencontra à la cour du roi un jongleur, qui le défia en ces termes: » Vous vous piquez d'exceller dans les » rimes difficiles : voyons qui de nous » deux y réuſſira le mieux. « Ce défi eſt accepté, on fait une gageure ; les deux rivaux s'enferment chacun dans une chambre. Le roi leur avoit donné dix jours pour la compoſition, & cinq pour apprendre leurs pièces : après quoi elles devoient être *jouées*, c'eſt-à-dire, chantées ou récitées en ſa préſence. Dès le troiſième jour, le jongleur annonça

qu'il est tout prêt. Arnaud affecte d'en plaisanter, disant que pour lui, il n'a pas encore pris la peine de se mettre à la besogne. Il avoit pourtant travaillé; mais n'avoit pu *coudre deux mots ensemble*. Se désespérant un soir, il entend le jongleur qui répète à haute voix sa chanson. La même chose arrive les jours suivans. Il prête l'oreille; il vient à bout d'apprendre l'air & les paroles. Au jour marqué, on paroît devant le roi. Arnaud demande à chanter le premier. Quelle est la surprise du jongleur! *C'est ma chanson*, s'écrie-t-il, en interrompant le poëte. Cela ne se peut, dit le roi. Le jongleur insiste, le conjure d'interroger Arnaud, assurant qu'il n'aura pas l'impudence de nier le fait. Effectivement le troubabour en convint, & avoua les circonstances. Cette aventure amusa beaucoup le roi, qui, après leur avoir fait rendre à chacun l'argent de leur gageure, les combla l'un & l'autre de pré-

sens. Mais il exigea d'Arnaud une chanson.

Le texte provençal semble dire, quoiqu'en termes fort obscurs, qu'on donna les rimes au poëte. Si c'est le sens de la phrase, l'origine des *bouts-rimés* seroit plus ancienne que Sarazin ne le pensoit.



XCVI.

GIRAUD.

Ce troubadour, absolument inconnu, est l'auteur d'une tenson remarquable par des traits originaux. Il y dispute avec Bonfils, qui apparemment étoit de la secte des Albigeois.

GIRAUD.

» J'ai oüi dire que tu sais inventer & » faire des couplets. Je veux savoir si » c'est par amour que tu chantes, ou par » manière de jonglerie, ou pour tirer de » l'argent de quelqu'un, ou seulement » pour acquérir de la considération. Car » ton chant vaudra à proportion des » motifs qui te feront chanter. «

BONFILS.

» C'est par amour & pour me réjouir » que je chante, & non pour gagner de » l'argent. Loin d'en chercher, je t'en

» donnerois comme à bien d'autres, à
» qui j'en donne pour l'amour de ma
» mie, si belle, si gaie & si décente. «

GIRAUD.

» Puisque c'est par amour que tu
» chantes, dis-moi de quelle religion est
» ta mie ; car il ne convient pas qu'un
» traître veuille tenir la même route que
» nous. Tes meilleures chansons, tes meil-
» leures actions déplaisent à Jésus-Christ
» qui en a horreur. «

BONFILS.

» Puisque tu laisses les discours d'a-
» mour, pour faire le prédicateur, prends
» donc un habit blanc (de dominicain).
» Après cela tu diras de ma mie tout ce
» que tu voudras ; car elle ne veut point
» adorer la croix. «

La dispute s'échauffe entre eux. Mais l'altération du texte rend la fin d'autant plus inintelligible, que toute la pièce est assez obscure.

XCVII.

GIRAUD DE CABREIRA.

Il y avoit en Catalogne une maiſon illuſtre de Cabreira, à laquelle appartenoit une vicomté de ce nom, qui relevoit des comtes d'Offone. On trouve parmi les vicomtes un Garau de Cabreira, contemporain de Pierre III roi d'Aragon. C'eſt peut-être notre troubadour, que les uns auront appelé Garau, & les autres Giraud.

Du reſte, il ne nous eſt connu que par une pièce, où il donne des inſtructions à Cabre ſon jongleur. Il lui reproche de mal jouer du violon, de mal chanter; d'avoir la tête plus dure qu'un Breton; de ne ſavoir ni danſer ni ſauter à la manière des jongleurs de Gaſcogne; de ne débiter que de mauvaiſes pièces, & pas une de Rudel, de Mar-

cabres, & autres; d'ignorer les histoires & les contes dont les jongleurs avoient coutume d'amuser les cours. Là-dessus il enfile un détail ennuyeux des historiettes & des romans à la mode, qui faisoient sans doute une partie principale de la science des jongleurs.



XCVIII.

GUILLAUME ADHÉMAR.

SELON nos manuſcrits, GUILEAUME ADHÉMAR fut un gentilhomme de Marveil (c'eſt Marvejols) dans le Gévaudan. Il en ſortit ſecrétement pour ſe faire chevalier; mais trop pauvre pour ſoutenir un état ſi diſtingué, il prit celui de jongleur. Il fit beaucoup de bonnes chanſons; & par-tout où il alla, il fut conſidéré des dames & des ſeigneurs. Après avoir long-tems vécu de la ſorte, il entra dans l'ordre monaſtique de Grammont.

Trompé par le nom d'Adhémar, Noſtradamus conjecture que ce troubadour étoit fils de Gérard Adhémar, à qui l'empereur Frédéric I inféoda le château de Grignan. Citant le moine des Iles d'or, il donne à entendre que la

comteſſe de Die fut l'objet des amours de Guillaume. Il ajoute d'après le moine de Montmajour, qu'il étoit auſſi mauvais poëte que mauvais guerrier; vieux & pauvre; achetant des habits uſés pour s'en revêtir; vain & charlatan comme Pierre Vidal. Il dit encore que Guillaume compoſa un catalogue des dames illuſtres, dédié à l'impératrice, femme de Frédéric I; qu'il mourut en 1190; & que des écrivains lui attribuent l'invention d'un jeu où l'on ſe parloit à l'oreille, pour que les amans euſſent la commodité de s'entretenir, ſans donner de ſoupçons aux ſpectateurs.

Notre troubadour étoit certainement contemporain du moine de Montaudon, qui parle de lui dans ſa ſatire, comme d'un homme qu'il a connu & fréquenté. Ce moine floriſſoit à la fin du treizième ſiècle. Ainſi l'on ne peut douter de la mépriſe de Noſtradamus. Gérard Adhémar, ſeigneur de Monteil (depuis Mon-

telimard) possédoit dans le onzième siècle la terre de Grignan, qui relevoit immédiatement de l'empire, & dont il fut obligé ensuite de faire hommage au comte de Provence.

Les poésies de Guillaume, au nombre de dix-huit, ne sont presque toutes que des lieux communs de galanterie. Voici les deux pièces les plus remarquables. La première mérite d'être citée dans le genre satirique.

» J'ai vu bien des choses que je n'ai » pas fait semblant de voir. J'ai ri & » badiné avec gens qui ne me plaisoient » guère. J'ai servi maints nobles hom- » mes, dont je n'ai jamais reçu de ré- » compense; & j'ai vu quantité de plats » discoureurs, qui faisoient bien leurs » affaires.

» J'ai vu des dames cesser d'aimer » leurs maris pour de mauvais amans; » & des sots obtenir d'elles ce qu'elles » refusoient à des amans pleins d'esprit

» & de bonne foi. J'ai vu pardieu main» tes dames ruiner la fortune de bien des » hommes, & les haïr malgré leurs » dons; tandis que d'autres étoient ai» més sans rien donner.

» J'ai vu de ces femmes qu'on re» cherchoit à force de soumissions & de » complaisance : survenoit un sot qui » n'avoit que des miseres à dire; & ce» pendant il obtenoit le meilleur lot.... » J'ai vu la retenue échouer, & l'étour» derie triompher. J'en ai conclu que » folie vaut mieux par fois en amour » que trop de raison.

» J'ai vu des dames condamner tels » hommes qui ne le méritoient point, » & combler de faveurs tels autres dont » elles avoient à se plaindre. J'ai vu en» fin des choses qui ont fait tourner » bride à mon cœur; connoissant que » les nobles désirs ne servoient à rien, » & que les sentimens louables n'occa» sionnoient que des peines. «

On voit cela dans tous les tems, dès que la mauvaise humeur peint tout en noir. De-là les excès de misantropie. Mais il y eut toujours des âmes honnêtes pour la consolation de ceux qui le sont. Le poëte parle bien différemment dans une autre pièce, où il se peint heureux par de nouvelles amours.

» Je ne puis différer de chanter. L'été » revient, les vergers sont couverts de » fleurs, les prés reverdissent. La beauté » que j'aime m'a conquis par le seul » attrait d'une promesse. Que seroit-ce, » si elle avoit effectué la plus petite fa» veur?

» Elle m'a retenu de bon cœur à son » service. En peu de tems elle m'a » mieux connu, que telle autre en plu» sieurs années. Bien est véritable l'an» cien proverbe : *Qui attend que le tems » soit venu, & ne fait rien quand il est » venu, mérite que le tems lui manque.* » Longue attente a fait manquer bien des » affaires.

» Celle que j'adore m'a rendu la joie
» & la gaieté. Je me flatte qu'elle veut
» bientôt m'enrichir de ſon amitié. Ainſi,
» en croyant me faire du mal, les médi-
» ſans m'ont fait du bien. Je leur dois
» des remercimens, pour m'avoir fait
» perdre une femme ſans mérite. Je me
» ſens heureuſement échappé de ſes fers.

» Jamais homme vivant n'éprouva
» pareille aventure : mes ennemis m'ont
» procuré deux fois plus de bien que
» s'ils m'avoient aimé. Obtint-on jamais
» ſon bonheur de telles gens, à qui je
» veux un mal de mort, & qui m'en
» veulent autant, quoiqu'ils m'aient tiré
» d'un lieu où je ſerois péri dans des
» tourmens perpétuels ?

» Mais à préſent j'ai conduit au port
» mon navire ; j'ai changé mon plomb
» en étain, & mon argent en or. Une
» des plus belles dames du monde m'a
» bien voulu donner ſon amour ; &
» m'a étrenné d'un baiſer ; dame ſi ex-

» cellente, qu'elle feroit honneur à un
» roi.....

» Si le roi Alphonse, le meilleur
» comte de la chrétienté, & la terreur
» des Mammelus, vouloit lever une ar-
» mée contre les Sarasins, & emmener
» avec lui le mari jaloux qui tient ma
» belle renfermée; il n'y a point de pé-
» ché dont il ne gagnât le pardon. Je
» resterois, & n'irois point ailleurs. Si
» vous me demandez pourquoi, je ne
» vous dirai pas mon secret.

Différens motifs pouvoient donc faire désirer les croisades. Si les dévots y voyoient la gloire de Dieu, les libertins espéroient en profiter pour séduire les femmes des croisés; & d'autres en plus grand nombre, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Le roi dont parle Guillaume Adhémar, est Alphonse IX, roi de Léon, mort en 1230. Il se distingua contre les Maures par son courage & sa science militaire; d'ailleurs il fut plein de

défauts. Son successeur fut Ferdinand III, roi de Castille. Le troubadour, dans une pièce, parle de ce dernier, auprès de qui il étoit.

Fin du second Volume.

